

JEAN COSTE

**MES QUATRE PREMIÈRES ANNÉES
DE MONTAGNE**

PRÉFACE DE PAUL HELBRONNER



PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE
G. FICKER
6, Rue de Savoie, 6

1927



JEAN COSTE

**MES QUATRE PREMIÈRES ANNÉES
DE MONTAGNE**

PRÉFACE DE PAUL HELBRONNER



PARIS
LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE
G. FICKER
6, Rue de Savoie, 6

CET OUVRAGE A ÉTÉ ÉDITÉ
PAR SOUSCRIPTION
EN MÉMOIRE DE JEAN COSTE

Pour l'Ubaye, ce pauvre pays si beau dont je suis navré de me voir presque seul à comprendre toute la poésie.

JEAN COSTE.



Jean COSTE
Externe des Hôpitaux de Lyon
Secrétaire de la Section de Barcelonnette
du Club Alpin Français
1904 -1926

PRÉFACE

Le 16 Juillet 1924, occupant le sommet de la Grande Séolane pour une de mes stations géodésiques, j'y avais entraîné l'effectif complet d'une compagnie du 15^e Bataillon de Chasseurs, à laquelle s'étaient joints quelques officiers des autres unités et plusieurs de leurs amis parmi lesquels Jean Coste dont j'avais fait récemment la connaissance.

Deux ans plus tard, trois des jeunes hommes qui venaient, une fois de plus, en ces heures, demander à la montagne ses joies et ses inspirations — parmi les plus grandes et les plus sûres qui peuvent embellir la vie — reposaient déjà à tout jamais dans la mort.....

Les lieutenants Barnola et de Parscau sont tombés au Maroc pour la Patrie.

Jean Coste est tombé à la Meije pour la Montagne.

Pour la Patrie, par la Montagne.

Valeureux jeunes gens, quel héroïque contrat signiez-vous donc ce jour là, par lequel vous mettiez votre point d'honneur et votre héroïque idéal à exécuter les deux termes de la belle devise dans un délai si rapproché et sur des théâtres si différents ?

Le premier des trois, frappé un an avant les deux autres, aurait-il rappelé à ceux-ci d'une façon inéluctable, par de mystérieuses effluves, la promesse du magnifique sacrifice, pour que les destins des survivants se soient ainsi accomplis presque simultanément ?

Une balle au front en entraînant ses hommes, un glorieux corps à corps dans une écrasante infériorité numérique, abattent nos deux officiers de chasseurs. Etendus sur le champ d'honneur, ils ont réalisé le but suprême des rêves de leur carrière de désintéressement et d'enthousiasme.

Et Jean Coste ?

Pourquoi ne revendiquerai-je pas la même désignation pour le sol sur lequel il est venu s'abîmer ?

N'était-il pas tout entier voué au pur culte de l'effort, du courage, du sublime, enfin de la lutte contre les faiblesses matérielles de notre misérable enveloppe charnelle ?

N'a-t-il pas succombé en plein entraînement et en préparation intensive — plus ou moins explicitée, mais en tout cas suprêmement efficace — des efforts, des courages, des sublimités, des luttes qu'il faudra peut-être encore un jour exalter pour la Patrie ?

Alors, tomber dans l'exercice de ce qui constitue la plus forte et la plus énergique de toutes les disciplines physiques et morales conduisant à la plus parfaite exécution des gestes qu'il faudra accomplir en foulant les terres destinées à devenir les champs d'honneur de l'avenir, n'est-ce pas précisément transformer immédiatement le terrain d'exercice lui-même en champ d'honneur ?

Ces vertus, cet idéal je les ai trouvés en lisant attentivement les pages auxquelles la douleur d'un excellent père m'a fait le grand honneur de me demander ces quelques lignes d'introduction.

J'y ai revécu avec joie l'ardeur juvénile intense des débuts, où l'amour de la Montagne pour elle-même, dépourvu de toute autre préoccupation — notamment de l'effet à produire — joue le rôle fondamental.

J'y ai aperçu tant de cet amour et de cette sincérité que j'ai compris et que j'ai excusé, quoique ne les ayant pas éprouvées, certaines intransigeances relatives à la qualification de l'alpiniste qui ne mériterait ce titre et ne devrait ses joies qu'à l'escalade sans guides ; cependant celle-ci ne procure qu'une des multiples variétés des sensations éprouvées en montagne, souvent d'ailleurs au détriment d'autres au moins aussi profondes, qui s'évanouissent alors entièrement dans la préoccupation de la lutte physique et du salut immédiat. Et la valeur des bienfaits de l'alpinisme serait en effet très amoindrie si elle ne se capitalisait pas avant tout — plus que sur aucun théâtre offert aux yeux de l'homme — par une matérialisation de l'idéal, pour ainsi parler.

D'ailleurs, à l'origine du mouvement qui appela depuis un siècle et demi les foules de plus en plus ardentes vers les hauteurs, ne se place-t-il pas leur besoin de se retremper et de se fortifier dans l'atmosphère de la Beauté qui ne rayonne nulle part autant que dans le domaine des cimes ?

Aussi bien ce culte du Beau, je l'ai senti à travers toutes les lignes de Jean Coste. Qu'il raconte joliment les heures remplies de fraîcheur des premiers contacts avec la grande nature en compagnie de ses jeunes

camarades, qu'il évoque d'une façon impressionnante — aujourd'hui que nous savons sa destinée — son indifférence, j'allais dire sa dilection de la mort en montagne, c'est la religion de la Beauté qui soutient la trame de ses récits, malgré le développement de sa volonté tendue de plus en plus spécialement vers la lutte contre les dangers et vers la poursuite des difficiles victoires.

Quelle qu'eut été, s'il avait vécu, la directive finale de Jean Coste, soit vers une recherche de plus en plus spécialisée de la lutte physique, soit vers une plus large conception de l'exploitation des innombrables bénéfices récoltés en montagne dans tous les domaines intellectuels et moraux en même temps que dans toutes les disciplines de l'énergie, le désir exprimé dans une de ses lignes était sur le point de se réaliser : il allait se classer parmi les grands alpinistes, au moment où pour achever de préparer minutieusement un projet caressé depuis plusieurs années, il succombait après avoir atteint la célèbre cime par la voie habituelle qui lui paraissait insuffisante et dont il ne se servait que pour reconnaître l'itinéraire nouveau qu'il était décidé à tenter.

PAUL HELBRONNER

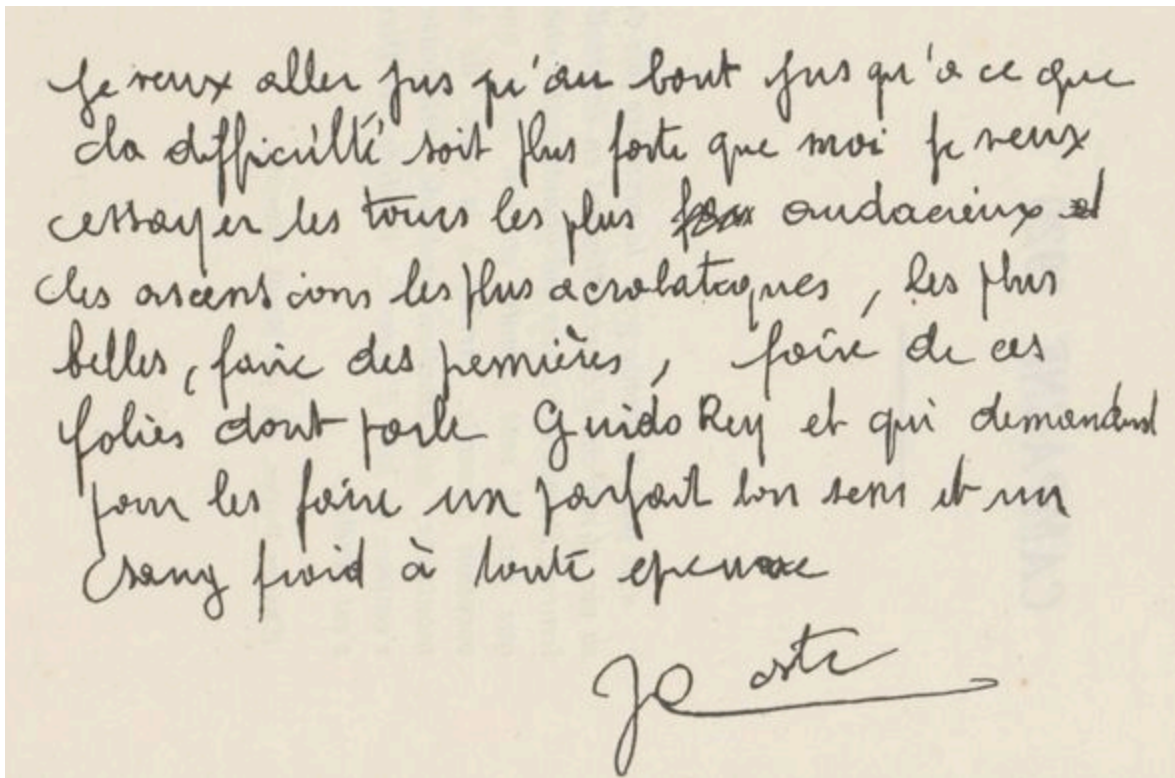
Paris, novembre 1926.

CAMPAGNE 1920

« Il part, il monte pour la première fois de sa vie, et marche d'émerveillement en émerveillement. Devant ces cimes qui grandissent à chaque pas, il sent grandir en son cœur une vocation nouvelle. Arrivé à la crête de la montagne, une émotion profonde, religieuse, s'empare de lui, il regarde, il adore : le Dieu s'est révélé. »

(Charles Durier, cité par Myrtil Schwartz).

Autographe de JEAN COSTE



Je veux aller jus qu'au bout jus qu'à ce que
la difficulté soit plus forte que moi je veux
essayer les tours les plus ~~plus~~ audacieux et
les ascensions les plus acrobatiques, les plus
belles, faire des premières, faire de ces
folies dont parle Guido Rey et qui demandent
pour les faire un parfait bon sens et un
sang froid à toute épreuve

Je Coste

CAMPAGNE 1920

PREMIERE SORTIE.

18 Août

« Enfin ! m'écriais-je lorsqu'à 3 heures mon Père vint m'éveiller, enfin ! le voilà venu le jour où je verrai ces montagnes dont j'ai tant entendu parler, où j'approcherai de ces solitudes lointaines qui pour moi sont remplies de choses étranges et inconnues. Enfin, ça y est ! Le temps est beau, on y va ! »

Depuis plusieurs jours cette excursion au Marinet était décidée ; nous devions, sous la conduite d'I. Fouchériq, la faire avec nos voisins les Soubra ne et leur famille. Ces derniers ayant résolu d'aller en voiture jusqu'à la Blachière, au jour dit, mon Père et moi prenons les devants, à pied. Nous causons ; il fait nuit noire mais le ciel très pur est rempli

d'étoiles ; tout est d'un calme profond que trouble à peine le bruit de l'Ubaye.

Je me sentais plus léger.

Cette marche de nuit me plût beaucoup.

A 6 heures nous sommes au pont des Houerts en même temps que Soubrane et Fouchériq qui nous ont imités et viennent de nous rejoindre. Le reste de la caravane : M^{me} Hellion, Paul Jaubert, M^{me} Soubrane, Marie-Louise et Jean ses deux enfants, arrivent peu après et nous trouvent installés autour d'un feu que nous avons allumé pour nous réchauffer.

Le soleil, rougissant les cimes, annonce son approche, nous attaquons la montée.

Je procède comme un débutant montant tout droit, très vite.

Nous atteignons la cabane de Chillol en même temps que le soleil. Halte, déjeuner, photographie. A cette première rencontre le petit lac de Chillol me parut immense.

Bientôt nous repartons et, après une seconde halte au pied des éboulis, j'arrive le premier au col. ¹ D'un seul coup un tableau merveilleux se dresse devant moi. C'était la première fois qu'un vrai panorama de Montagne s'offrait à ma vue. Quelles couleurs ! Je fus surtout frappé de leur richesse et de l'allure élancée des sommets qui, dans une gamme de bleus d'une infinie variété, allaient se perdre dans le lointain en se confondant avec le ciel. Cette vue restreinte mais si simple si facile à retenir m'a laissé une impression inoubliable, ce fut pour moi la Révélation.

En attendant l'arrivée des autres avec Jean Soubrane nous nous livrons au plaisir de nous battre, en Août, à coups de boules de neige !

Nous dînons sur un tertre herbeux qui forme une terrasse au-dessous du col. Après dîner, mon Père se met à dessiner, Fouchériq va dans les rochers cueillir du génépi, les Dames se reposent, Paul fait des ricochets sur le lac dont les eaux miroitent au pied de notre campement et M. Soubrane infatigable entraîne « les enfants » ² vers les glaciers ³.

Nous franchissons une crête après quelques tâtonnements, passons la moraine, éboulis qui me parurent atroces, et nous voilà sur le glacier. Je dois avouer que ce glacier ne me fit guère plus d'impression que les champs de St Paul en hiver, mais j'admirais beaucoup, entre deux blocs de la moraine, une grotte tapissée de glace.

Pour revenir, ayant décidé de passer par le bas, nous suivons le glacier, puis la moraine pénible et interminable, Marie-Louise traîne, il faut

l'attendre, elle donne des signes évidents du « mal des montagnes ». A grand peine nous la ramenons au petit camp où elle se repose ; la descente devait heureusement la remettre bien vite.

Ah ! cette descente, je l'ai faite étourdiment, au grand galop, et il m'a fallu attendre une heure à La Blachière le retour de la caravane !

Nous étions tous très contents et, bien que nous soyons rentrés pédestrement à St Paul, nous étions en somme peu fatigués surtout nous « les enfants » parce que nous étions fiers d'avoir subi avec succès la première épreuve de la Montagne.

De ce jour date pour moi la volonté de faire de belles ascensions ; ce qui m'attirait le plus c'était la grande liberté, l'immensité, le danger que je devinais et puis aussi (j'avoue humblement cette petite vanité qui était alors de mon âge et que je n'ai plus) et puis aussi la gloire qui pourrait en résulter pour moi. Plus tard seulement la Montagne devait peu à peu me conquérir par sa seule beauté ; à présent ⁴ je fais de la Montagne pour la Montagne, tout simplement.

LE VALLON DES LACS.

26 Août.

Dès le lendemain du Marinet, « les enfants » réclamaient à grands cris une autre excursion.

On choisit le Chambeyron ou, pour mieux dire, le vallon aux nombreux lacs qui sépare l'Aiguille du Brec de Chambeyron ; mais il fallut renvoyer parce qu'il était tombé de la neige en haute montagne.

Aussitôt le temps rétabli, le 26 Août, nous partions de St Paul à 4 heures, tous ensemble, à pied. Sauf les Dames et Paul Jaubert, nous étions les mêmes qu'au Marinet.

Après avoir passé Serennes et le Châtelet nous quittons la route de Fouillouze, guidés par l. Fouchériq. Le jour nous prend dans les bois ; il fait un froid intense, nous sommes gelés ; nous allumons un buisson tout entier pour nous réchauffer.

Longue montée pour atteindre le canal que nous suivons à bonne allure. Parcours facile, un seul mauvais passage (et encore !), les plus intrépides le franchissent les autres le tournent.

Au lac Premier halte. Les eaux du lac s'engouffrent sous un rocher, c'est l'écoulement du lac ; ce sont les sources de la Baragne. Oui, nous étions bien encore des enfants ! n'avons-nous pas essayé d'aveugler cette perte !

Deuxième étape : la croix Bujon. Cette croix « élevée par ses camarades du 28^e bataillon de chasseurs alpins au lieutenant Bujon mort au Chambeyron » m'a vivement impressionné. J'ai été profondément ému par ses inscriptions, surtout par celle-ci : « Qui sait si son frère, le petit ange qui est au ciel, n'est pas venu chercher son âme échappée de son corps brisé sur les rochers ». Et je pensais : « Moi aussi, j'ai un petit ange au ciel... Qui sait... Si jamais mon corps devait se briser sur des rochers ou reposer pour toujours dans un cercueil de glace, au fond d'une crevasse, j'aimerais avoir quelque part une croix comme celle-là, avec la même inscription ⁵. »

Nous longeons plusieurs lacs, plusieurs névés et atteignons le lac des Neuf Couleurs. Ce lac est peut-être le plus beau de l'Ubaye. Serré entre l'Aiguille, le Brec et la Fréma, il s'étale dans un site sauvage et grandiose ; les éboulis y plongent à pic ; un glacier y descend du col de la Gypièrre et vient le peupler de minuscules icebergs ; les Aiguilles y renversent leur muraille fantastique. C'est là que nous dînons.

Après dîner, tandis que mon Père crayonne et que Fouchériq retourne à ses génépis, M. Soubrane et les enfants, dont je suis, montent au col de la Gypièrre. Nous y laissons Marie-Louise et faisons l'ascension de la Fréma.

La Fréma ! mon premier sommet !

Je contemplais sans rien dire le panorama immense. J'aurais voulu le retenir, l'emporter... Mais un panorama ça ne s'emporte pas !

Je revois encore la pyramide blanche du Viso et la face Est du Brec qui m'effraya à l'idée qu'on pouvait la franchir ; ce qui d'ailleurs ne me fit pas perdre ma vieille résolution de l'escalader.

Après avoir inscrit nos noms sur un papier laissé là-haut dix ans auparavant par M. Soubrane, nous redescendons au lac. Repos, goûter, photographie et retour par la même voie avec nouvel arrêt à la, croix Bujon et au lac Premier.

Nous étions à St Paul à 6 heures et demie du soir, enchantés mais Marie-Louise, trop légèrement chaussée, n'avait plus de bottines !

LE VALLONNET — VIRAYSSE.

1^{er} Septembre.

Le 1^{er} Septembre à 4 heures du matin nous quittons St Paul, mon Père et moi, et gagnons Fouillouze par la route habituelle. Nous y arrivons au lever du jour. L'aurore s'était accompagnée d'un abaissement de température tel que nous sommes tout heureux de trouver des gens en train de chauffer le four banal, nous nous y réfugions Pour déjeuner.

Réchauffés nous repartons, nous traversons la Baragne à l'extrémité Sud du village. Un vieux chemin qui se change bientôt en un mauvais sentier, nous conduit dans le Vallonnet, vallon délicieux dont nous admirons les prés-bois qu'encadrent les à-pics sauvages du Brec de Chambeyron à l'Est de la Tête de la Combe à l'Ouest. Ce site est comparable à celui d'Ailefroide.

Comme il serait bon de passer un été là, dans ce petit châlet que nous remarquons sur notre route !

Nous arrivons, toujours sur prés, au col du Vallonnet, ce col, très plat, est situé entre un renflement, la Plate Lombarde, à l'Ouest et une très belle montagne, la Rocca Bianca, à l'Est. Après nous y être reposés quelques instants, nous nous engageons dans un vallon au Sud-Est. Nous suivons d'abord un torrent à sec ensuite une piste mal tracée qui finit par disparaître dans les cailloux.

La Meyna vue de là est superbe.

Elle domine de 500 mètres !

Au Nord-Est le col de Portiolette paraît pénible ; nous renonçons à le franchir comme nous en avions d'abord eu l'intention et, traversant les éboulis Nord de la Meyna, nous nous dirigeons vers la route stratégique.

Nous l'atteignons au niveau d'un petit lavoir.

Cette route, carrossable, bien entretenue, nous mène aux Baraquements, auprès desquels nous nous reposons, puis au fort de Viraysse.

Le vallon de Viraysse mérite d'être vu. C'est le type d'un camp retranché en haute montagne. En bas les baraquements avec toutes leurs dépendances ; en haut le fort avec ses grilles, ses galeries, ses casemates, ses positions de batterie creusées dans le roc, sa plateforme d'où l'on jouit d'un panorama magnifique ; entre les deux une route aux nombreux lacets coupés par un raccourci balisé qui suit une crête très aiguë. Ces ouvrages, complétés par un observatoire à Roisalpe, constituent une véritable forteresse ; elle est réduite mais complète.

De Viraysse on peut observer tout le massif montagneux dont Larche est le centre ; on domine le col de la Madeleine et la vallée de l'Ubayette depuis le Lauzanier jusqu'aux Gleizolles, petit hameau au dessus duquel se dressent les escarpements du fort de Tournoux au delà desquels on distingue dans le lointain les vallons sauvages du Parpaillon. Tout autour s'élancent dans le ciel des crêtes dentelées, des cimes majestueuses dont la plus proche, la Meyna, est la plus attirante. Cette pyramide qui se donne des airs de petit Viso, fixe l'attention ; on y revient sans cesse malgré soi. Je la contemplais longuement ; en moi naissait et grandissait le désir de la grimper mais je me gardais bien de rien en dire à mon Père qui était en train de me faire un cours sur les difficultés et les dangers de cette ascension.

Une impression que je dois noter est celle-ci : de Viraysse on a la sensation d'être directement au dessus de Larche, sur la même verticale. Tous les bruits vous en parviennent très nets.

Mais voici qu'au fond de la vallée plusieurs clochers sonnent midi nous rappelant l'heure traditionnelle du repas ; vite, sur le parapet du fort, nous préparons notre festin. Ce jour là, heureux, ravis, nous avons dîné dans un décor féerique.

Par la crête balisée, par des éboulis, de mauvais prés et finalement par le vallon de Rouchouse nous descendons à Larche où nous arrivons vers 2 heures.

A l'hôtel de la Paix, Madame Pinoncély, détaillant du regard notre équipement, nous reçoit d'un « mais d'où venez-vous donc ? » qui traduit sa surprise ; mon Père le lui ayant dit, elle s'exclame : « A votre âge ! vous n'êtes pas fou ! »

Il est vrai que la course est longue mais elle est si belle, si variée, qu'elle ne coupe pas l'appétit, l'omelette au lard qu'on nous sert s'en est aperçue !

LE COL DE LA NOIRE.

8 Septembre.

Depuis longtemps mon Père caressait le projet de traverser le col de la Noire sans se séparer de sa bicyclette, ce qui ne lui semblait pas impossible puisque ce col est muletier et que chaque année, avant la guerre, au moment des manœuvres les batteries d'artillerie alpine le franchissaient avec armes

et bagages ; mais il voulait démontrer que l'admirable circuit St Paul, Maurin, col de la Noire, St Véran, Mt Dauphin, Guillestre, col de Vars, St Paul, est à la portée de tous les touristes qui, ne mettant pas leur plaisir dans la vitesse et les tourbillons de poussière, emploient pour se déplacer la bicyclette, cette robuste compagne de celui qui veut vivre la route qu'il parcourt.

La seule difficulté consistait à faire passer nos machines par le col de la Noire qui est à 2999 mètres ; nous y avons heureusement réussi grâce à l'excellente « miaule » de Pierre André ⁶ et à son habile conducteur.

Le chargement fut un peu laborieux ; néanr moins, à l'aube, en bonne forme, nous quitions Maurin où, la veille, nous étions allé coucher.

En sortant de Combe-Brémond nous rencontrons une caravane de gens de St-Véran. A cheval sur leurs mulets, ils viennent chercher à Maurin le grain pour leurs semailles d'automne parce que chez eux le seigle n'arrive jamais à maturité complète. Ils ont fait sans encombres tout le trajet de nuit, c'est de bon augure pour notre voyage.

Nous passons au bord du lac Paroir. Pauvre lac Paroir ! il s'engrave lentement. Moi qui l'ai connu si joli, je le vois réduit à l'état d'une grande mare vaseuse. Hélas ! le salut que nous lui adressons est un adieu ! quelques jours après une trombe d'eau dévastatrice devait lui donner le coup de grâce.

Après le Ga, le sentier grimpe au flanc du rocher dans une gorge étroite ; le bât subit les à-coups de la montée, une partie de notre paquetage se détache, bondit de roche en roche ; notre conducteur doit aller la repêcher dans le torrent qui l'emporte.

Le site des Blavettes, dominé à l'horizon par la Tête de Toillies dont l'énorme cube terminal affecte un air penché, nous retient un instant ; des troupeaux l'animent à souhait.

Bientôt nous arrivons au col du Longet, décor théâtral : au premier plan le col, très large, très gazonné, forme un plateau qu'agrémentent un lac ; le Viso en constitue le fond, il paraît tout proche au point qu'on a l'envie de faire quelques pas de plus pour le toucher ; le Viso-Valante qui se projette sous son sommet principal, fait paraître sa forme plus élancée ; son isolement, la régularité de ses lignes font que vu du Longet il est encore plus prestigieux que vu du Guil.

Au col du Longet s'arrête le sentier que nous suivions depuis Maurin et, il faut bien le reconnaître, s'arrêtent aussi les connaissances de notre guide

qui, devant l'évidence, avoue n'être jamais allé au col de la Noire.

« Lorsque je suis allé à St-Véran, nous explique-t-il, j'y suis allé par le col de... » mais passons ! Il faut en appeler à la carte, faire le point et tâtonner. Plusieurs ravines, nous arrêtent, je les coupe et finis par trouver les lacets d'un sentier. Mon Père, suivi de Pierre menant sa bête, me rejoint par un long détour. Ce sentier qui va de Maurin à St-Véran est excellent, il s'amorce sur le sentier du Longet au niveau de la cabane Bonnardel, nous l'avions manqué. Je dois dire, pour la décharge de Pierre André, qu'il est plus fréquenté par les gens de St-Véran que par ceux de Maurin.

Le col de la Noire, très étroit, s'ouvre, au-dessus d'un petit lac, entre deux mamelons l'un de roches noires l'autre de roches vertes. La vue qu'on en a ne présente rien de remarquable.

La descente dans le vallon de Clausis se fait par un sentier qui déroule, au milieu d'éboulis très inclinés, d'innombrables lacets très courts et très serrés. Durant cette partie de notre voyage que de souci mon Père ne s'est-il pas fait pour nos bicyclettes ! « Pierre ! attention ! »..... « Attention ! Pierre ! » Ce sont les seules paroles que répétèrent les échos.

A la chapelle de Clausis nous déchargeons la bête, dînons, quittons notre guide qui retourne à Maurin et en route pour St-Véran, village curieux jouissant du prestige de détenir la plus haute situation d'Europe (2070 mètres d'altitude). Nous y arrivons à 5 heures. Nous y couchons.

Le lendemain, tout en nous abandonnant délicieusement à notre roue libre, nous visitons la pittoresque vallée du Queyras et le surlendemain, conformément au programme que nous nous étions tracé, nous bouclons notre circuit non sans avoir, en traversant Sainte-Marie-de-Vars, réduit une luxation de la mâchoire qu'une bonne vieille venait de se faire.... en ?... J'ai toujours supposé que c'était à la vue de deux touristes attaquant a bicyclette le col de Vars. Si je suis dans le vrai, nous lui devons bien ce service !

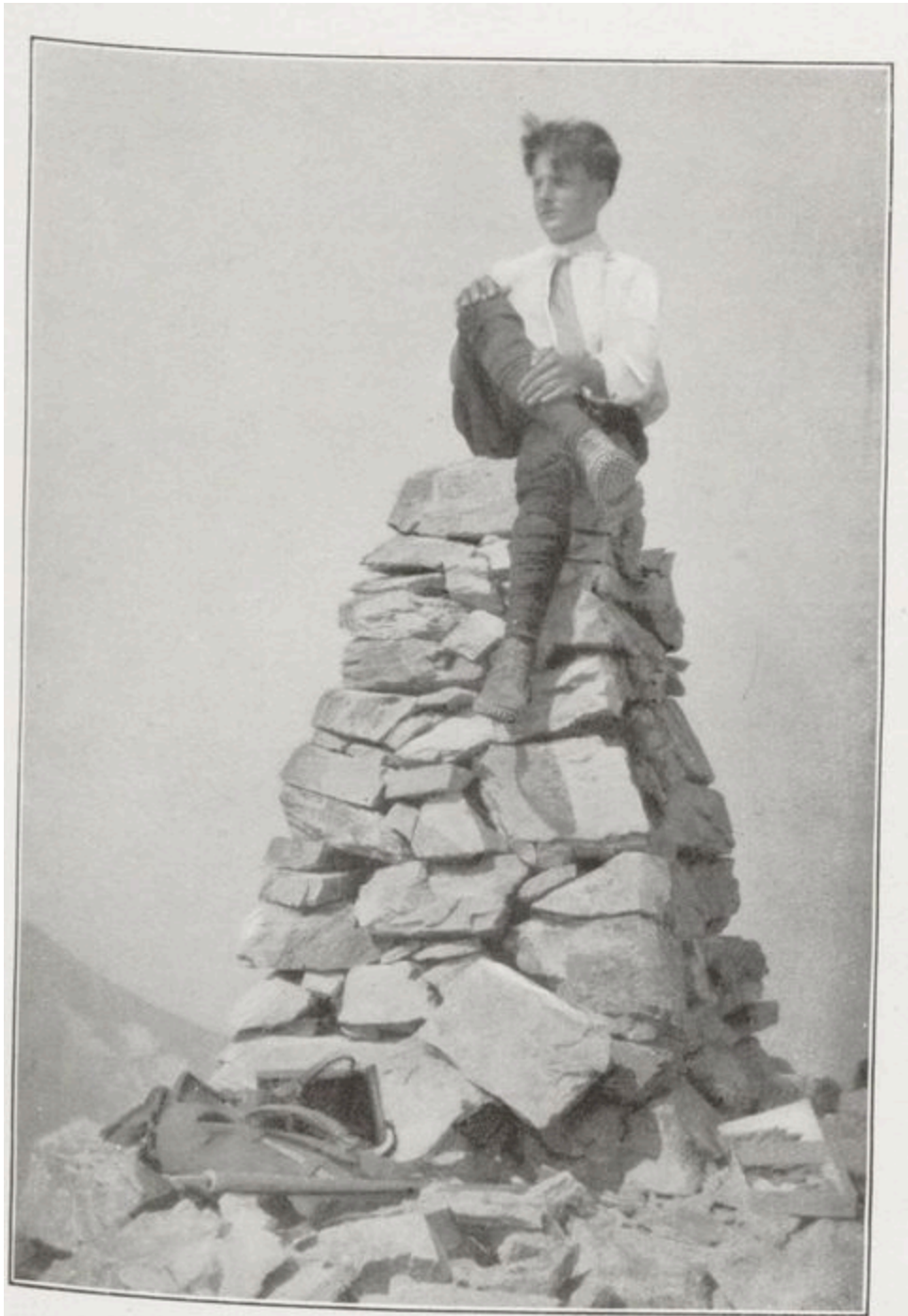
CAMPAGNE 1921

« Le tableau était superbe, précis et minutieux comme un dessin à la plume, mais plus parlant qu'aucune carte..... Pour la première fois, j'entrevis le vrai sens de la géographie et avec lui naquit en moi une résolution qui devait embellir et élargir toute ma vie..... j'avais décidé de voir le monde, de le voir d'en haut, du sommet des montagnes, d'où j'aurais cette vision claire et vaste que ne peuvent avoir ceux qui observent les choses en restant à leur niveau. »

GEORGE INGLE FINCH.

Sur le cairn de la Meyna.

Jean COSTE en 1922.



CAMPAGNE 1921

SAINTE ANNE.

26 Juillet.

Lorsqu'on veut explorer les hauts vallons de Ceillac, il faut choisir pour le faire la fin de Juillet, exactement le 26 Juillet, parce que ce jour-là les habitants de Ceillac et ceux de Maurin se rendent processionnellement à la petite chapelle de Sainte-Anne où, suivant un usage très ancien, ils se rencontrent et se confondent tout en unissant leurs prières.

Faite dans ces conditions cette course, déjà belle en soi, devient du plus grand intérêt ; c'est Par elle qu'en 1921 mon Père me fit commencer ma campagne.

Le 25 Juillet nous couchons à Maurin, chez Pierre André, pour le lendemain passer le col de Girardin.

Un bon sentier va de la Barge au col. Dans sa première partie il coupe des champs en pente et de très mauvais pâturages ; puis il s'engage dans un valon verdoyant où le rejoint la piste qui vient du Maljasset. Ce vallon va jusqu'au col au-dessous duquel se trouve une fontaine et des abreuvoirs qui ont fait appeler ce quartier les Bachasses. C'est là que les pèlerins venus du Maljasset et ceux venus de la Barge se réunissent pour gravir ensemble le col.

Du col la vue est belle mais étroite sauf au Nord sur le Pelvoux ; au Sud, les Aiguilles de Chambeyron, très belles vues de là, bouchent complètement l'horizon.

La descente sur Sainte Anne est merveilleuse, je n'ai jamais vu d'éboulis aussi fluides ; celui qui veut quitter le sentier et aider la glissade se voit déposé en quelques instants sur les prés par un véritable torrent de cailloux.

A la chapelle, nous assistons à une cérémonie religieuse qui se déroule suivant un rite archaïque que j'ai trouvé rempli de poésie et je conserve fidèlement dans ma mémoire le beau sermon sur la Montagne que j'ai entendu là, au pied de la Font-Sainte dont le soleil faisait étinceler les neiges éternelles.

Il est rare dans une excursion qu'on ne fasse pas quelque connaissance ; au cours de celle-ci j'ai fait celle du curé de Ceillac ⁷ qui m'a rappelé celui de Vautel dans « Mon curé chez les riches ». Caporal en 1914, il sortit de la tourmente lieutenant, chevalier de la Légion d'honneur et croix de guerre avec plusieurs palmes et des étoiles.

Il porte crânement ses décorations sur son surplis.

Il affecte dans ses gestes et dans son langage une allure militaire mais la bonté qui rayonne sur son visage plein de franchise exclue toute gêne chez ceux qui l'abordent. Toute sa paroisse l'adore.

Je le reverrai toujours à l' « Asperges » bénissant les pèlerins avec, en guise de goupillon, une branche de rhododendron en fleurs. Je le reverrai toujours présidant activement aux jeux qui succèdent au repas champêtre. Je le reverrai toujours, le soir, rentrant dans son village, à cheval sur un mulet, en tête de ses paroissiens, les conduisant en colonne par quatre comme il devait conduire ses poilus sur la route du Sacrifice.

L'excursion de Sainte-Anne, dans ces circonstances, est une des plus attrayantes qui soient. C'est d'abord la beauté du site. Un lac au fond d'un cirque sauvage que domine la crête déchiquetée de la Font-Sainte ; un lac si bleu qu'il semble avoir adopté pour couleur celle de la robe de la Sainte dont le sanctuaire se mire dans ses eaux.

Oh ! le bleu de ce lac !

Il est vraiment unique, je ne l'ai retrouvé nulle part. Aucun des lacs de montagne que je connais n'est aussi idéalement bleu que le lac de Sainte-Anne.

C'est ensuite la foule bariolée des paysannes du Queyras qui s'agitent sur la prairie ensoleillée et dont le vent fait flotter les longs rubans aux couleurs vives qui ornent leurs petits bonnets tuyautés.

C'est enfin l'idée reposante qu'inspire cette cérémonie. Réunissant et confondant deux races différentes, des Provençaux et des Dauphinois, n'est-elle pas un symbole vivant de fraternité, de cette fraternité dont on parle tant mais qu'on voit si peu ?

A Ceillac où nous allons coucher nous ne trouvons qu'un mauvais gîte, regrettant amèrement tout au long d'une nuit sans sommeil (oh ! bestioles maudites !) d'avoir préféré l'auberge à la première grange venue.

Au petit jour c'est pour nous un véritable bonheur que d'endosser nos sacs et de partir pour le col Tronchet par lequel nous avons décidé de rentrer en Ubaye.

Au sortir de Ceillac nous faisons une rencontre jusqu'au hameau du Mélézet nous marchons côte-à-côte avec un brave homme qui, de la grande ville où il peine, vient rendre visite à la vieille maison dans laquelle il est né quelques soixante ans plus tôt. Il nous raconte sa vie, triste aventure d'un transplanté.

Pauvre âme simple et naïve qu'es-tu donc allé faire à la ville dont tu reviens chaque année le cœur un peu plus plein de regrets et de rancunes ?

Nous devons être sympathiques à ce vieillard, des larmes lui sont tout-à-coup montées aux yeux, il se livre à nous tout entier. Profondément religieux, très attaché à son pays natal, plein de bon sens. il a formé un rêve : se retirer avec sa vieille dans une petite maison qu'ils ont à Guillestre et donner son domaine à sa fille pour qu'elle se marie.

Nous lui souhaitons que son rêve se réalise, mais est-il sage de faire des rêves dans la vie ?

Nous quittons à regret notre compagnon de route et, par un des plus beaux levers de soleil qu'il m'ait été donné de contempler, nous nous enfonçons dans la montagne.

La piste traverse des prés-bois de toute beauté, seule la dernière partie du trajet, dans un chaos de blocs, est un peu pénible.

Du col Tronchet la vue est la même que du col de Girardin ; elle est particulièrement belle sur les Aiguilles de Chambeyron.

La descente sur Maurin est très rapide, aussi, des une heure après midi, faisons-nous notre entrée au grand hôtel Bertrand.... « Regina montium » !

LE MARINET

2 Août

Pour la première fois j'allais voler de mes propres ailes ; bien mieux j'allais faire le guide !

Ernest Couttolenc — Neto pour ses intimes — avec qui je venais de renouer connaissance, Marc Chaix et César Lidolf, ses deux amis, sont dans l'intention d'aller faire un tour du côté de Maurin. J'arrive à point ! Je leur propose de les conduire au Marinet ; ils acceptent.

Le 1^{er} août, à 2 heures après midi, par une chaleur accablante, nous quittons Jausiers à bicyclette. Nous sommes affreusement chargés : deux jours de vivre, matériel de cuisine, couvertures, tente ! et ce bagage doit encore s'augmenter de ce que nous achèterons en route, en particulier du pain. Qu'importe ! nous sommes heureux et c'est en nous amusant comme des fous que nous atteignons la Blachière.

Nous dressons la tente et préparons notre repas. Neto est un vrai cordon bleu ; je me rappelle certains œufs brouillés et certaines côtelettes aux

herbes —oui bien, aux herbes — qui me font encore venir l'eau à la bouche.

Après souper causerie avec des paysans, promenade dans les taillis et finalement, au crépuscule, cantate au bord de l'eau. Je vois encore Marc étendu sur le tronc d'un arbre penché au-dessus de l'Ubaye, à ma droite Neto, à ma gauche César comme moi assis sur la berge. Nous chantons à plusieurs voix accompagnés par le torrent et le temps s'envole aussi vite que l'onde s'en va.

A dix heures nous nous infiltrons sous notre tente et nous étendons côte-à-côte.

Dieu que le sol est dur ! et comme il devient de plus en plus dur à mesure que la nuit s'avance !

Je suis sur un bord. Je me souviens d'une demi somnolence et d'une lutte muette avec Neto qui, du bord opposé où il se trouve, tire à lui les couvertures au va-et-vient desquelles Marc et César, bien douillettement calfeutrés entre nous, assistent impassibles.

L'air sous la tente devient chaud, irrespirable. Nous sortons, puis de nouveau rentrons mais pas Pour longtemps. La dureté du sol nous devient tellement insupportable qu'à une heure nous nous levons, faisons le café, et, après l'avoir pris bouillant, partons.

Je suis, jusqu'au Pas de Chillol, le même chemin que l'année dernière ; mais nous marchons plus vite. Le jour nous prend à la première cabane.

Cette fois le trajet m'a paru infiniment plus court et les choses bien plus petites.

Nous traversons les glaciers du Nord au Sud, nous reposons longuement près du lac inférieur de Marinnet et redescendons à Maurin par le vallon de Mary.

A midi, nous sommes au Maljasset. Nous faisons au bord de l'Ubaye un véritable festin sans d'ailleurs arriver à épuiser nos provisions (on en emporte toujours trop !) puis, après une bonne sieste, nous descendons à La Blachière où nous retrouvons nos bicyclettes.

Le retour se fit à une allure folle. Je ne m'attendais pas à cette façon de transformer en une course effrénée une promenade qui aurait pu rester délicieuse jusqu'au bout. Je fus lâché dans un nuage de poussière et j'en fus vexé au point de mal juger mes camarades. Par la suite ils m'ont heureusement fait changer d'avis ; néanmoins il me fallait bien dire

comment je fis connaissance avec ceux qui devaient jouer un si grand rôle dans mes premières campagnes.

PAS DE LA CAVALE.

8 Août.

Mon Père ayant projeté de passer le Pas de la Cavale et de rentrer ensuite à Jausiers par le col de Granges Communes, nous montons coucher à Larche le samedi soir 7 Août.

Le lendemain matin à l'aube nous nous mettons en route, remontant le vallon du Lauzanier. Au lever du soleil nous sommes au lac qui paraît plus éloigné qu'il n'est en réalité parce qu'à chaque vallonement on s'attend à le voir. En amont le sentier se maintient assez bien jusqu'à une certaine cabane de berger, il se perd dans les pâturages qui entourent le minuscule lac des Hommes et reparait bien tracé dans les éboulis de la pyramide d'Enchastrayes qu'il coupe pour atteindre le Pas de la Cavale.

Un peu avant d'arriver sur le col lui-même on éprouve une impression curieuse, on dirait que le roc finit là qu'on va se trouver sur un gigantesque balcon. De fait, du col on domine le vallon de Pourriac de 3 à 400 mètres. Nous y prenons quelque repos tout en admirant dans la paroi abrupte qui le surplombe à notre gauche, tel un saint dans sa niche, un évêque sculpté dans le rocher.

Un sentier aux lacets très courts nous mène en descendant très rapidement aux premiers paturages des Alpes Maritimes. Il fait terriblement chaud ; nous avons très soif ; tous les points d'eau sont taris. Avisant un faucheur nous faisons un long détour dans l'espoir qu'il doit posséder quelque moyen de se désaltérer et par conséquent de nous désaltérer nous-mêmes. Hélas ! ses possibilités en cela se réduisent à une bonbonne de cinq litres d'une eau lourde, fade et tiède dont il ne veut d'ailleurs pas distraire la moindre quantité en notre faveur. Il n'y a pas d'erreur, ce n'est pas un frère !

Après de longs palabres il finit par nous donner un litre d'eau en échange d'un litre de vin !

Ainsi ravitaillés nous cherchons un coin d'ombre. Nous essayons de manger mais, les aliments refusant de descendre faute de salive, nous y renonçons. Nous rappelant que lorsqu'on dort on dîne, nous tâchons de renouveler nos forces en fermant les yeux. Les insectes qui sont légions ne

le veulent pas. Nous luttons. Rien à faire, ils sont les plus forts ! Nous nous sauvons ou plutôt lentement, car le soleil est implacable, nous gravissons les pentes gazonnées qui conduisent au camp des Fourches.

Quelle suée ! Avec la soif qui nous torture je me demande d'où vient toute l'eau dont nous inondons la piste !

Enfin, voici le camp ! ses vingt maisonnettes bien alignées, toutes semblables, font l'effet d'un oasis dans ce désert.

A leur vue nous retrouvons nos forces pour bondir vers la fontaine que nous devinons. Son eau savoureuse et fraîche à ravir étanche délicieusement notre soif.

La route stratégique qui va des Fourches à Jausiers en passant par la redoute de Restefond et le village de Lans, nous conduit jusqu'au col de Granges Communes. Près d'un refuge démoli elle passe à son niveau. Nous la quittons pour le franchir. Un sentier très rapide nous descend aux Sagnes où nous trouvons un bon chemin que nous allons suivre jusqu'à Jausiers.

Il est 5 heures et demie du soir..... déjà !

Dans notre désir de ne pas être en retard nous estimons avec un bel optimisme qu'à 7 heures nous serons rendus.

Un faucheur que nous consultons nous inquiète. « D'ici Jausiers, nous dit-il, y faut 3 heures. » Ayant jeté un coup d'œil rapide sur la carte et sur le faucheur qui est vieux et nous semble peu dégourdi, le sourire aux lèvres nous pensons : « Il ne doit pas marcher vite le bonhomme ! » et nous partons d'un bon pas.

Mais le grand bois est bien long à traverser ; mais la source qu'on rencontre au bord de la route est bien fraîche ; mais la descente de Beaumont est bien raide pour nos pieds endoloris ; mais... Bref, il fait grand nuit, quand à 9 heures et demie nous entrons chez nous où déjà tout le monde s'alarme. Ce qui prouve qu'il ne faut pas en montagne interpréter la carte comme en plaine et que les vieux faucheurs, même quand ils ne paraissent pas très dégourdis, sont quelquefois bien renseignés.

UNE TENTATIVE AU BREC.

27 Août.

Parmi mes camarades de pensionnat il en était un qui partageait tous mes enthousiasmes, c'était Charles Chavanet. Je lui avais confié sous le sceau

du secret mon projet de tenter seul l'ascension du Brec de Chambeyron. Il avait été séduit et tout de suite avait accepté de venir aux prochaines vacances me rejoindre à Jausiers.

Nous pensions faire monts et merveilles, le mauvais temps empêcha tout.

Nous devions partir le jeudi matin 25 août, la pluie nous en empêcha et nous dûmes renvoyer au lendemain.

Le vendredi matin à 6 heures nous sommes tous réunis dans le jardin de Neto. Le temps est incertain ; je suis franchement contre le départ, le ciel étant couvert de façon très significative. Mais Neto sortant la raison : « aujourd'hui les parents sont décidés, ils ne le seront peut-être pas demain » est d'avis de partir. Charles, soucieux de ne pas perdre son temps, l'appuie et Marc se rallie à la majorité. Bientôt César arrive, son avis tranche la question, malgré les conseils de mon Père nous partons.

Jusqu'à La Condamine ça va.

Là, le vent s'élève ; un vent tel que l'un de nous est descendu de son vélo.

La pluie s'en mêle ; nous allons d'abri en abri, d'abord chez le père Pascal ⁸ qui s'écrie en nous voyant : « Ah ! jeunes gens ! » puis sous le pont du Rio-Sec. Lorsque nous arrivons en haut de la Reissoles une éclaircie se produit qui nous permet d'admirer le splendide paysage dont St Paul où nous allons déjeuner forme le premier plan.

A Serennes la pluie reprend, nous nous abritons dans un café ; au premier rayon de soleil nous y laissons nos bicyclettes et montons tranquillement à Fouillouze.

Ce séjour à Fouillouze ! Aucun de nous ne peut y penser sans rire. Souper, sérénade, conversation avec l'aubergiste, coucher dans la paille, ce fut une continuelle comédie !

Le samedi à une heure grand branle-bas.

J'étais chargé de guider la caravane mais je n'avais jamais fait le parcours de Fouillouze au canal. Comme toujours je me trompe au sortir du village. Les chemins qui vont d'un champ à l'autre m'égarent ; je n'en laisse toutefois rien paraître marchant sans hésitations.

Après de nombreux détours j'arrive enfin en un endroit que je connais bien, c'est le point précis où la piste venant du Châtelet rejoint celle qui vient de Fouillouze. Je suis débarrassé de mon inquiétude qui était grande, non que nous puissions nous perdre, mais j'avais peur de ne plus savoir où aller pour retrouver la voie si un obstacle venait à se présenter.

Parvenu à ce point on remonte une croupe en longeant un canal jusqu'à ce qu'on en rencontre un autre qui est sensiblement horizontal et sur lequel le Premier est perpendiculaire.

La nuit est très claire mais par moments la lune disparaît derrière de légers nuages qu'un vent du sud de mauvais augure fait courir dans le ciel.

Nous montons toujours et depuis longtemps lorsque je m'aperçois que nous nous sommes égarés. Le terrain devient mauvais, la pente est de plus en plus raide ; certainement nous avons tous franchi le second canal sans le voir. Pour m'en assurer j'entreprends une marche de flanc très pénible dans les éboulis et les enrochements de la Berche du Sauvage. Nous finissons par retrouver la voie et bientôt nous atteignons le lac Premier non sans avoir perdu nous atteignons le lac Premier non sans avoir perdu beaucoup de temps et surtout nous être inutilement fatigués. Mais le jour est venu, nous ne nous perdrons plus.

Au dessus du lac Long la pluie recommence. Nous nous abritons sous un rocher. Mes camarades mangent, cependant je vais pieusement faire un pèlerinage à la croix Bujon.

Le temps s'étant relevé nous décidons (pygmées attaquant un colosse !) d'attaquer le Brec par le grand couloir de glace qui descend de son plateau terminal jusqu'au pied de sa face Nord⁹ et je pars en reconnaissance.

Celle-ci terminée, en attendant que mes compagnons me rejoignent, je me chauffe au soleil comme un lézard au sommet de l'immense éboulis qui constitue le cône de déjection de ce glacier. Bientôt ma caravane arrive.

Devant l'entreprise géante que nous tentons nous sommes ridicules. Mal équipés, sans crampons, avec une corde de fortune et un piolet pour cinq, que pouvons-nous ?

Mais l'enthousiasme de la jeunesse !

Nous nous encordons. Marc, heureux possesseur du piolet, marche en tête, je suis le dernier. Nous gravissons ainsi, sur la glace, une cinquantaine de mètres. Là une crevasse nous arrête.

Perplexité. — Discussion.

César fait un discours. Nous rappelant éloquemment le danger, le bonheur de vivre, les recommandations paternelles, nos mauvaises conditions etc., il préconise la retraite. Neto renchérit, Marc qui a déjà franchi la crevasse conseille la prudence, Charles, malgré son désir de continuer, m'empêche d'insister. Nous redescendons mais je garde la conviction que ce couloir mène au sommet ; tôt ou tard je l'aurai.

J'étais alors bien novice, lorsqu'aujourd'hui Je pense à cette folle aventure je me demande avec angoisse ce qui serait arrivé si nous avions persisté. Ou bien de nouvelles difficultés nous auraient arrêtés, ou bien, incapables de l'enrayer faute de moyens, une glissade se serait produite dont les conséquences pouvaient être terribles. Cette glissade se produisit d'ailleurs ; si elle resta sans conséquences c'est parce qu'elle eut lieu tout en bas du couloir.

J'étais le dernier, donc le plus haut ; Marc, César et Neto arrivent successivement sur la moraine et se détachent ; Charles au moment de les rejoindre s'aventure sur une lame de glace bleue émergeant de la neige, il glisse, tombe et m'entraîne. Nous roulons pêle-mêle vers les éboulis, je vois des cannes se planter, le piolet de Marc me passe devant les yeux et brusquement, avant que je me sois rendu compte de ce qui arrivait, je m'arrête en tamponnant Charles bloqué à califourchon sur un bâton.

Addition : Charles a son pantalon déchiré, du moins c'est tout ce qu'on voit et il se garde bien de se plaindre. Pour moi les dégâts sont plus apparents, ma culotte et mes molletières sont en lambeaux, une de mes jambes est écorchée et ma joue droite s'orne d'une balafre superficielle évidemment mais d'un bien mauvais effet ; je suis en outre pas mal contusionné mais, si je me raidis douloureusement, je n'en laisse au moins rien paraître.

Croyez-vous que cet échec nous ait refroidis ? Ah ! bien oui !

Repoussés rudement par le Brec nous décidons de faire la Fréma !

Nous traversons les éboulis et gagnons le col de la Gypièrè où nous nous reposons, nous pansons et réparons le désordre de notre toilette. Puis c'est la grimpée.

Au sommet nous sommes enveloppés par le brouillard et la pluie recommence. Nous nous inscrivons à la hâte et sans avoir rien vu pas même l'à-pic de la face Est, nous redescendons.

Ce fut une véritable fuite, nous n'avons pas mis plus de 2 heures et demie du sommet à Champrond.

En arrivant à Serennes nous sommes gratifiés d'un rayon de soleil mais combien fugitif ! A peine sommes-nous partis que la pluie recommence de plus belle. Quel retour, d'autant plus qu'à la pluie s'ajoutent des pannes successives de bicyclette qu'il faut réparer dans la boue.

Ah ! nous étions beaux !

Tout en roulant à petite allure sous l'averse nous discussions du meilleur boniment à faire à nos parents pour conjurer l'orage ; le bonheur de nous voir rentrer sains et saufs fut suffisant !

N'empêche que la journée avait été rude.

Nous nous déclarions satisfaits voire même enchantés mais au fond nous étions bien obligés de convenir que pour une fois la Montagne nous avait été dure.

Puisse-t-elle ne jamais plus nous réserver pareil accueil.

LE GRAND RUBREN.

7 Septembre.

Depuis longtemps mon Père nous promettait le grand Rubren dont nous nous faisons une joie parce qu'il représentait pour nous (alpinistes en herbe) un record d'altitude. Pensez donc, 3341 mètres ! Tenant sa promesse il nous en fit faire l'ascension au commencement de septembre 1921.

Outre mes camarades habituels Neto, César et Marc, la caravane comprenait un jeune Niçois Monsieur Colombini dont la famille était alors en villégiature à Jausiers.

Au dernier moment Monsieur Lidolf, père de César se décidait à nous accompagner jusqu'à Maurin.

Ce fut donc, au soir du 6 septembre, par sept touristes affamés qu'à sa grande stupeur Madame Bertrand vit envahir son auberge. Certainement notre nombre et l'exubérance de notre joie lui firent perdre toute notion de poids et de mesure ; je ne peux m'expliquer autrement le fait qu'elle nous servit en guise de rôti un bipède minuscule qu'elle décorait du nom de poulet mais qui ne nous parut que pigeon.

Est-ce la faim qui nous empêcha de dormir, je ne saurais le dire mais ce que je sais bien c'est qu'à une heure du matin lorsqu'on siffla le rassemblement pour le départ, dans la grange de M^{me} Bertrand personne encore n'avait fermé l'œil... Mais tout le monde avait bien ri.

Cette excursion, ma première avec guide, débuta par une marche automatique. Nous avançons tous par des mouvements identiques répétant inconsciemment ceux du guide dénommé Baptistette ou plus communément « l'enfant d'Hortense » auquel nous emboitions le pas. Dans l'obscurité nous devons avoir l'air d'une file de mannequins qu'aurait actionnés un

même ressort. Du parcours de Maljasset à la carrière de marbre de Rubren, je ne me rappelle plus rien. J'avais, je crois, fini par m'endormir. Je repris conscience lorsque, dans la cabane ¹⁰ où nous fîmes la pause, Baptistette alluma du feu pour combattre la vague de froid dont toujours l'aube s'accompagne.

Dès le jour levé nous reprenons notre marche. Nous montons d'abord au Sud-Est de la cabane puis nous tournons par la droite un mamelon gazonné après quoi nous entrons dans un cirque que domine le grand Rubren au pied duquel jaillit une source abondante qu'il faut atteindre.

C'est là qu'on laisse les sacs.

Jusqu'à ce point la montée s'est faite sur des prés ; elle n'a rien de pénible. Au delà il faut monter tout droit au col de Rubren par un éboulis très fatigant.

Ce col agrémenté d'un lac est une sorte de Plateau formé de ces rochers en dalles qu'on a coutume d'appeler pavés des géants ; mon Père s'y arrête et dessine cependant que nous attaquons la pyramide terminale qu'on gravit sans difficulté par son arête Sud.

Nous sommes au sommet à 8 heures.

Jusque là le temps était resté beau mais les vallées italiennes sont couvertes de nuages épais ; le vent qui s'élève alors les anime, on dirait une mer en furie ; il les pousse vers nous ; en un clin d'œil ils nous submergent. Serrés autour du signal géodésique, au bord de l'à-pic qui plonge au Nord-Est sur le vallon du Loup, nous sommes isolés du reste du monde. C'est à peine si de courtes éclaircies nous permettent d'apercevoir Maurin et la Font-Sancte. A l'Est tous est bouché nous ne voyons pas le Viso Pas même le Mont Salza cependant tout proche.

Quel dommage ! On nous a tellement dit que le tour d'horizon du Rubren est sans pareil dans la région !

Après une station assez longue dans l'espoir que les nuages se dissiperont, nous finissons par redescendre. Nous utilisons la même voie qu'à la montée. A 11 heures nous nous trouvons tous réunis auprès de la source où nous mangeons.

Notre retour à Maurin se fit sans incident ; il nous permit de faire une constatation très nette : La nuit lorsqu'on marche derrière un guide on passe par des endroits dont on ne se doute absolument pas et qui ne font aucune impression alors que le jour on y regarderait à deux fois. Oh ! je ne veux pas dire qu'il y a sur ce trajet des passages scabreux, non ; cependant entre

la carrière de Rubren et le Ga, le raccourci qu'on prend sur le flanc de la montagne, présente quelques traversées de ravines tant soit peu vertigineuses.

Au Maljasset où nous arrivons vers 4 heures nous retrouvons Monsieur Lidolf déjà las d'admirer la Nature. Nous y trouvons aussi un énorme plat de crozets ¹¹ auquel la fatigue nous empêche de faire honneur. Mais si nous n'avons pas faim, nous brûlons du désir d'enfourcher nos bicyclettes... pour nous reposer. Ne va-t-on pas être en roue libre presque jusqu'à Jausiers !

De fait, sans attendre la fin des conseils paternels qu'on nous donne doublement pour le retour, nous nous envolons telle une bande de moineaux. Mais ne croyez pas pour cela que nous soyons arrivés de bonne heure. Telle fut notre vitesse que l'un de nous fit une chute qui nous valut un long retard. Retard que nous ne regrettons d'ailleurs pas parce que nous lui devons une superbe entrée nocturne à Jausiers avec lanternes vénitiennes et accompagnement de grelots, timbres, cornes, sirènes etc.....

LE PARPAILLON EN VELO.

18 Septembre.

Avant que les vacances soient finies mon Père me fit faire cette année là pour clôturer ma campagne une très belle course en bicyclette. Il s'agissait, suivant la route stratégique, d'aller par le tunnel du Parpaillon à Embrun et d'en revenir par Savines, Prunières et la vallée de l'Ubaye.

Cette excursion demande deux jours, elle vaut la peine d'être faite.

Le dimanche 18 septembre à 6 heures du matin nous quittons Jausiers.

Jusqu'à Condamine nous pédalons ; de là jusqu'à Sainte-Anne il nous faut pousser nos machines, la montée est raide et sans grand intérêt. Après Sainte-Anne et jusqu'au pont du Parpaillon nous faisons un bon morceau de chemin en bicyclette.

La route traverse des prés-bois de toute beauté au sortir desquels elle entre dans un cirque majestueusement sauvage : le grand Parpaillon.

C'est un désert de cailloux, d'énormes pentes d'éboulis descendent du Grand Bérard et du Grand Lombard ; le thalweg monte jusqu'au col de la Pare qui ferme l'horizon au Sud-Ouest.

Au pont du Parpaillon, près duquel on remarque les vestiges d'un camp, commencent les lacets qui grimpent jusqu'au tunnel. Le parcours en est

monotone ; cependant, à mesure qu'on s'élève, la vue s'ouvre de plus en plus vers l'Est et le Sud-Est ; le massif de Chambeyron, l'Oronaye, l'Ubayette se découvrent tour-à-tour.

A midi nous sommes au tunnel.

Cet ouvrage, dû au Génie militaire, a 300 mètres de longueur environ ; il n'est qu'en partie voûté et forme un dos d'âne. Ses deux extrémités sont identiques.

De l'entrée Nord la vue n'est pas plus vaste. Enserrée par les crêtes qui bornent la vallée de Crévoux elle s'étend au loin sur les cîmes neigeuses des Hautes-Alpes.

C'est au tunnel et à son extrémité Nord que nous avons pris notre repas. Nous y étions à l'ombre et à la fraîcheur mais il ne me paraît pas inutile de signaler que nous y avons souffert du manque d'eau.

Malgré que la route, surtout jusqu'aux premiers villages, soit loin d'être bonne, la descente sur Embrun est délicieuses Trente kilomètres de roue libre ! Qu'y a-t-il de plus agréable surtout lorsque la route sur laquelle on dévale traverse des pâturages peuplés de troupeaux, des bois de mélèzes d'une exquise fraîcheur et des paysages très pittoresques.

A 5 heures, sans aucune fatigue, nous étions à Embrun.

CAMPAGNE 1922

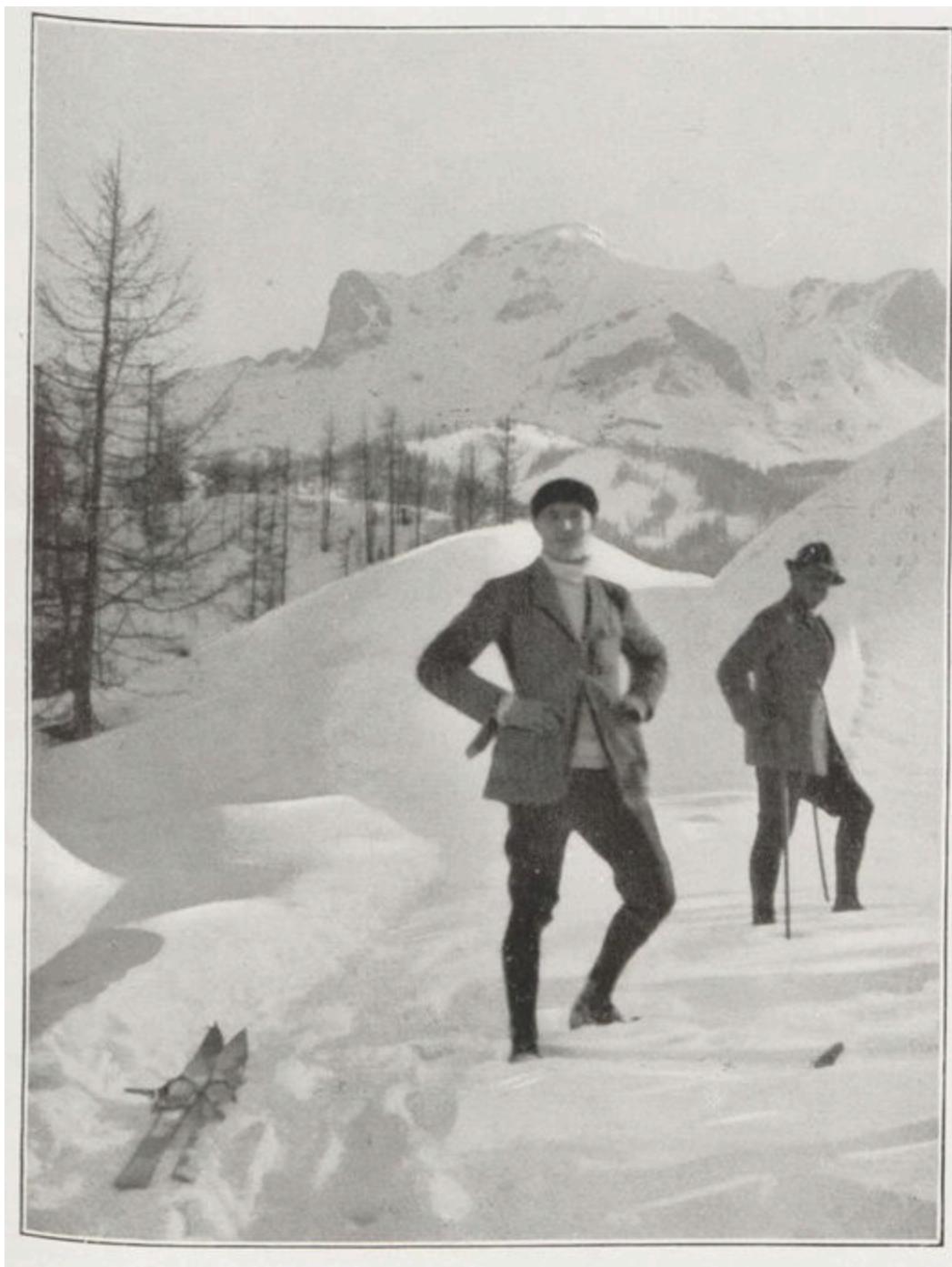
« Vraiment nous ne regrettons pas de nous être levés à minuit et d'avoir fait trois heures de pénible montée afin de contempler ce spectacle qu'aucun autre mortel ne pouvait voir.

Et je me prenais à songer à toutes ces choses merveilleuses qui se produisent sur la terre sans que l'homme les connaisse et en jouisse, et combien d'heures d'ineffable contemplation sont perdues pour l'humanité paresseuse et endormie. »

GUIDO REY.

Alpinisme hivernal.

Jean COSTE en 1924.



CAMPAGNE 1922

LE TOURILLON.

18 Juillet.

Nous avons décidé d'aller au Tourillon. Neto en croyait l'ascension facile, s'imaginant, d'ailleurs sans raison, que sa face Sud était un éboulis comme les autres faces Sud de la plupart de nos montagnes.

Pour ne pas effrayer nos parents nous avons annoncé : « simple tour d'entraînement du côté du vallon de Pelouse. »

Nous partons de chez César au petit jour.

Tout le long de la route en montant à l'Hubac nous échangeons nos impressions sur le bachot dont nous venons de passer la première partie.

A Beaumont déjeuner.

Aux Sagnes nous prenons le sentier sur la rive gauche du torrent.

La Tour à cette heure matinale nous paraît particulièrement élancée. Arrivés aux pâturages de Pelouse nous traversons le torrent. César veut gagner le col à la base Ouest du Tourillon en décrivant une grande courbe dans les éboulis, en les coupant à mi-hauteur, système dont l'avantage est de répartir également la pente sur toute leur longueur et d'éviter la montée des derniers qui sont très raides. J'étais au contraire partisan de suivre le thalweg jusqu'au col.

Nous étions séparés, Neto et moi marchant sans nous élever, César grim pant sur notre droite. Tout-à-coup nous nous apercevons qu'il est à 300 mètres en arrière de nous et bien plus haut. Nous l'appelons mais déjà la distance est trop grande pour qu'il puisse nous entendre. D'ailleurs une barre à pic et très longue s'est glissée entre nous et lui, il aurait fallu qu'il revienne sur ses pas. Nous le laissons donc suivre son chemin pensant le retrouver au col et nous pressons le pas car le soleil est déjà haut.

Au pied des derniers éboulis, au bord d'un ruisseau, nous laissons nos sacs et nous partons pour l'attaque.

Sur la crête, coup de théâtre !

La face Sud du Tourillon nous apparaît, elle semble absolument verticale. Neto est désillusionné, il s'attendait à une pente douce et molle, pauvre rêve ! Ne m'attendant à rien, je ne suis pas dérouté dans mes prévisions mais je regarde Neto d'un œil interrogateur. « Que faisons-nous ? »

Redescendre serait prudent, mais cette seule idée me fait enrager. Alors quoi ! nous reculerons toutes les fois que ça devient intéressant ? J'insiste

auprès de Neto qui hésite. Finalement nous reculons l'échéance, décidant d'aller au pied de l'à-pic et de voir.

Nous commençons à grimper. Nous nous dirigeons vers une sorte de large porte située entre le bloc principal et un monolithe. De cette porte une large corniche part qui sert de piédestal à la face Sud du Tourillon. Nous ne voyons aucune possibilité de monter. J'essaie cependant. Je trouve une prise puis un marche-pied et me voilà à un mètre au-dessus de la petite terrasse d'où Neto me regarde. Je trouve encore quelques marches et je me hisse, solidement cramponné de la main droite, le ventre au rocher, sur un petit balcon très étroit.

Pour un novice la position est assez troublante et Plus encore celle où j'avais passé pour l'atteindre. Aussi est-ce un peu nerveux et d'une voix émue que je dis à Neto : « Si tu viens je fais encore trois mètres plus haut, si non je redescends..... Je peux t'attendre. » Neto a repéré les prises, il me rejoint. La même manœuvre se répète et nous aidant mutuellement, allant de station en station, nous atteignons une première corniche au-dessus de laquelle se dresse un mur vertical de 2 mètres 50 environ surmonté d'une seconde corniche couverte de pierres. Au bas de ce mur une petite excavation peut admettre la pointe du pied ; sur son bord supérieur un bec de rocher constitue une excellente prise. Je la saisis de la main droite, loge le pied gauche dans la petite cavité et je me hisse jusqu'à ce que mon épaule soit au niveau de la prise. Mais alors elle ne m'est plus d'aucun secours. Elle est trop près de mon corps et l'excavation est trop basse pour me servir d'appui.

Je reste là sans pouvoir ni avancer ni reculer mon pied ne trouvant plus la bonne place.

Heureusement une bonne poussée de Neto me permet d'atteindre une autre prise qu'offre le rocher au-dessus de la petite terrasse sur laquelle, m'étant rétabli, je m'installe. Assis sur les cailloux, les pieds dans le vide, tenant de la main gauche ma dernière prise, je donne la main droite à Neto qui va répéter la manœuvre que je viens de faire. Arrivé dans la position critique où je m'étais trouvé, n'étant pas soutenu par dessous comme je l'étais moi-même, tout le poids de son corps était sur mon bras.

A ce moment je sentis sa main mouillée de sueur glisser dans la mienne. J'eus nettement la sensation qu'il me lâchait petit à petit.

Je vis ses doigts fouiller la pierraille, je vis l'abîme qui s'ouvrait jusqu'au camp des Fourches.....

Seule ma main gauche crispée sur la prise retenait notre groupe.

Et sa main glissait toujours lentement !

Je pensais : « partir pour partir, autant partir deux jamais je n'oserais rentrer seul à Jausiers. »

Tout ceci, ce fut un éclair.

Brusquement je lâchais la prise et saisisais mon camarade par le poignet. Il y eut une secousse et presque aussitôt auprès de moi, sur la corniche, Neto était à genoux.

C'était fait !

Le frottement de mon fond de culotte avait suffi Pour retenir nos 130 kilos au-dessus du gouffre.

A partir de ce mauvais pas l'ascension devient plus facile. J'étais profondément impressionné ; je ne me suis pas vu mais je me rappelle que Neto était très pâle. Sur le moment nous ne nous sommes rien dit mais dès que le sommet nous apparut la joie remplaça tout autre sentiment.

Je courus littéralement à quatre pattes jusqu'au Plateau final. Là j'appelais Neto pour que nous Mettions ensemble le pied sur le sommet.

Notre bonheur était immense ! La vue n'avait rien d'extraordinaire mais la victoire nous réjouissait d'autant plus qu'elle avait été plus dure.

Dans le ciel deux aigles planaient. Comme s'ils n'avaient voulu qu'assister à notre lutte, ils disparaissent vers l'Est.

Puis se pose le problème de la descente.

Il est évidemment angoissant ; du moins il nous le Parait parce que nous sommes sous l'impression des incidents de la montée. La descente est toujours Plus délicate. Elle est certainement plus difficile quand on n'a pas de corde, les pieds cherchant sans le secours des yeux des prises qu'on ne peut ni choisir ni éprouver. Elle est en tous cas plus dangereuse Parce que le but ayant été atteint l'ardeur, l'enthousiasme disparaissent ; on ne songe plus qu'à expédier une tâche ennuyeuse. A l'idée de cette descente sans corde nous sommes effrayés et, sans nous le dire, nous nous recueillons. Je pense à la mort ! Je dis à Neto : « Faisons un vœu. » Il me répond : « Oui. si nous nous en sortons..... » A ce moment nous apercevons trois hommes qui remontent le vallon de Pelouse, ils suivent un sentier aboutissant au col du même nom et se trouvent juste au-dessous de la tête que couronne un ouvrage de guerre. Tout d'abord nous croyons que César en est. Nous crions. On nous répond.

En entendant des voix humaines nous éprouvons une joie inexprimable ; nous nous sentions perdus dans ce désert et seuls devant un inévitable danger.

Croyant avoir affaire à César nous crions : « Avec qui es-tu ? » Mais la réponse ne nous parvient pas. Nos cris redoublent. De toutes nos forces, véritable S. O. S., nous lançons : « Venez nous aider ! »

Ils ont compris, ils se hâtent, nous les attendons avant de faire toute tentative.

Quand ils sont au pied du Tourillon ils nous disent : « Nous ne savons pas où est votre camarade. »

Puis la conversation s'établit.

« Comment diable avez-vous fait pour aller vous perdre là-haut ? »

— « Nous avons grimpé là devant vous.... Nous sommes embarrassés pour la descente.... connaissez-vous la voie ? »

— « Je sais qu'il y en a une mais je n'y suis jamais passé..... Attendez, ne bougez pas..... Nous allons voir. »

Cependant qu'ils explorent notre gigantesque piédestal nous nous retirons dans un coin de peur de faire tomber des pierres.

Au bout d'un moment l'arrêt : « Il n'y a rien à faire..... Nous ne pouvons rien..... Nous n'avons pas de corde..... Allez-y, du courage, descendez. Mais faites bien attention ! »

— « Merci ! »

Alors commence la descente.

Au passage dangereux je creuse dans les pierrailles une sorte de cuvette dans laquelle je m'assois. Confortablement installé sinon solidement j'aide Neto, il descend facilement. A mon tour ! D'abord à genoux puis à plat ventre sur le bord de la corniche je finis par me suspendre de tout mon poids à la fameuse prise. Par bonheur mon pied rencontre l'excavation que j'avais employée à la montée. C'est fini ! Nous avons fait le plus dur !

D'en bas nos trois spectateurs nous donnent des conseils. Ils sont maintenant superflus !

Nous utilisons les mêmes prises qu'au départ et c'est bientôt qu'avec un réel soulagement nous retrouvons nos piolets laissés au pied de la muraille.

Nous rejoignons les trois inconnus, ce sont de jeunes alpinistes de Saint Etienne de Tinée. « De vous voir suspendus au rocher, nous disent-ils, vous accrochant à des prises invisibles, cherchant du pied des marches sur une paroi qui d'ici paraît lisse, c'était très impressionnant. »

Enfin César arrive. Il regrette de n'avoir pas fait l'ascension mais ne manifeste pas le désir de l'entreprendre.

Quittant alors la caravane de Saint Etienne nous dévalons sur les éboulis de Pelouse. A 11 heures nous retrouvons nos sacs au bord du ruisseau où nous les avions laissés et nous mangeons.

Pour descendre sur les Sagnes nous suivons le sentier tracé sur le flanc Ouest des côtes d'Abriès au lieu de suivre le torrent comme nous l'avions fait à la montée. Cet itinéraire paraît préférable.

Notre succès nous a rendus joyeux, alertes nous marchons en riant, en chantant. César gagne par notre gaîté nous accompagne. Aux Sagnes nous nous installons sous les mélèzes et durant les deux bonnes heures de repos que nous nous accordons nous rêvons délicieusement.

A cinq heures nous étions à Jausiers.

J'ai gardé de cette première rencontre avec le rocher une impression très forte. Depuis ce jour je n'ai jamais plus eu le trac. Je crois que l'expérience m'a cuirassé. Mais je garde du Tourillon un tel souvenir que, malgré les faciles victoires que j'ai depuis remportées sur lui, il reste pour moi une montagne très respectable et très intéressante. D'ailleurs, c'est ma première montagne ! Voilà sans doute pourquoi, dans ma mémoire, il sera toujours plus grand que toutes les autres.

Le dimanche qui suivit cette ascension nous eûmes à cœur, Neto et moi, d'accomplir notre vœu, ce qui fit sensation dans notre entourage et accrédita nos récits. On avait cru que nous exagérions, on ne douta plus que nous avions vécu un véritable drame ce qui n'était pas moins faux.

LA MEYNA.

14 Août.

Invitation ou défi ? Je ne sais mais je suis très sûr que de Viraysse la Meyna m'avait tenté.

Une belle occasion s'offre. Mon Père étant appelé à Larche m'y invite à dîner ainsi que mon excellent ami Paul Cuilleret venu passer chez nous une Partie de l'été. « Partez demain à 5 heures, nous dit-il, allez jusqu'à Larche en vélo, montez à Viraysse et redescendez dîner avec moi. Je vous attendrai à midi. »

C'est entendu.

Avec Paul dans le plus grand secret nous combinons notre affaire et le lendemain matin dès 4 heures nous filons sur Larche à toutes pédales.

Nous y arrivons vers 6 heures et demie et déjeunons à l'hôtel de la Paix où nous remisons nos machines. Cependant un pensionnaire, remarquant notre équipement, nous demande : « Où allez-vous, Messieurs ? » Avant que j'aie ouvert la bouche Paul s'exclame : « A la Meyna ! » Cette réponse me contrarie. Je n'aurais pas voulu que notre projet s'ébruitât d'abord pour que mon Père à son arrivée ne s'inquiète pas ensuite pour qu'au cas d'un échec nous n'ayons pas à revenir piteux. Complaisant notre interlocuteur croit devoir nous avertir que la Meyna est dure et nous apprendre qu'il l'a essayée mais que mal outillé et pas entraîné il a échoué. Sa défaite ne fait qu'exciter notre ardeur aussi, sans plus en entendre, montons-nous à Virayse en ligne droite.

Nous y arrivons par la crête balisée ; elle nous conduit au pied du pic que nous attaquons sans délai.

Dès les premiers pas nous rencontrons une dalle heureusement peu inclinée ; les bonnes aspérités qu'elle présente, la large terrasse qui est au-dessous nous permettent de la passer sans danger. Un peu plus haut nous franchissons dans une crête aiguë une brèche par laquelle nous passons dans le grand couloir Sud-Ouest de la Meyna, nous le suivons jusqu' à son extrémité supérieure. Puis s'offrent à nous trois cheminées, je grimpe dans la plus orientale. Me hissant en ramoneur j'atteinds son bord supérieur ; je suis sur le versant Ouest et j'ai sous les yeux un à-pic infernal. Edifié je redescends. Nous prenons alors la seconde cheminée au sortir de laquelle, aboutissant à l'arête terminale, se présente une large dalle. Nous nous y engageons à l'endroit où elle glisse sous le rocher. Il y a là une fissure qui nous permet une escalade facile jusqu'à la crête. Quelques pas encore et nous sommes sur le sommet. Formé de blocs entassés, c'est une arête orientée Sud-Est Nord Ouest et relevée au Nord-Ouest.

Nous sommes ravis de la rapidité de notre succès. C'est notre première escalade sérieuse. Paul exulte.

Le temps est idéalement beau ; nous sommes au centre d'un panorama superbe ; le Viso et le Chambeyron arrêtent longtemps nos regards.

De la pointe de nos piolets nous gravons nos noms sur le cairn après quoi nous songeons au retour.

La descente s'effectue très bien non sans toutefois recourir fréquemment (nous sommes des débutants !) à l'adhérence des fonds de culotte ; c'est au

détriment de la correction de notre tenue..... que nous importe !

Paul passe par la cheminée, moi j'essaie une dalle sur sa droite, nous nous retrouvons un peu plus bas. Mais les nombreux couloirs de pierrailles nous égarent ; heureusement nous finissons par retomber Sur l'arête qui nous ramène dans la face Sud.

Un incident. Sur la dernière dalle je passe le Premier et je fais la faute de m'engager face au vide. Vers son milieu la dalle devenant plus inclinée mon sac me gêne énormément ; sans hésitations je le déboucle et le laisse tomber, ainsi que la ceinture qui le fixait à ma taille, sur la petite terrasse qui se trouve au-dessous. Mon sac semble vouloir s'y arrêter mais, va te faire fiche ! il rebondit et s'engouffre dans un couloir qui plonge dans le vallon du Sautron.

Force nous est donc de descendre par ce côté.

Bientôt je retrouve mon sac et son contenu. Quant à ma ceinture, les rochers l'ont gardée.

Il est presque midi ! Au pas de course nous dévalons sur le sentier de la Rouchouse. Nous sommes déchirés, couverts de poussière et de sueur. Des Italiens que nous croisons nous regardent d'un air de pitié..... Ah ! s'ils savaient !

Il n'est pas loin d'une heure lorsque nous arrivons à l'hôtel de la Paix. Fatigué de nous attendre mon Père s'est mis à table. En face de deux places vides il en est au second service lorsque triomphant nous entrons en criant « On l'a eue !..... On a fait la Meyna ! »

C'est une verte semonce que nous obtenons pour toute réponse. Je suis particulièrement pris à partie. En effet n'ai-je pas commis une imprudence en entraînant dans cette aventure un camarade mal préparé, mal équipé ?

Mais ça glisse. Nous sommes si heureux ! D'ailleurs bientôt le ton du discours paternel change il ne consiste plus qu'en interrogations curieuses. « Brave Père va ! tu nous en veux mais ça t'intéresse quand même ! »

Après dîner tandis que dans la salle basse de l'hôtel nous raccomodons.... nos culottes nous voyons entrer le pensionnaire. Il s'approche de nous.

— « Vous y êtes arrivés ? »

— « Oui. »

— « Jusqu'au sommet ? »

— « Certainement. »

— « Oh ! moi, vous savez, si je n'y suis pas allé c'est que j'avais l'intention de ne faire qu'une simple reconnaissance. »

Quel changement depuis le matin !

LE BREC DE CHAMBEYRON.

17 Août.

Après bien des difficultés j'étais parvenu à engager le guide Meyran pour qu'il nous conduise au Brec de Chambeyron ¹².

Il m'avait fait promettre d'en garder le secret Parce qu'il avait hautement proclamé sa retraite et refusé d'accompagner d'autres touristes.

Par suite d'indiscrétions un alpiniste qui se trouvait à Larche, pays d'origine de sa famille, eut connaissance de la chose. N'ayant pu obtenir lui-même le concours de Meyran, il décida de venir comme par hasard se joindre à nous. Ce coup de main brusqué devait suffoquer « le guide du Chambeyron », il nous valut le plaisir de faire plus ample connaissance avec Monsieur Pinoncély, président de la Section du Forez du C. A. F.

Conformément à notre programme le 16, après déjeuner, nous partons pour Fouillouze en un groupe imposant : mon Père, César, Marc, Neto, Paul et moi.

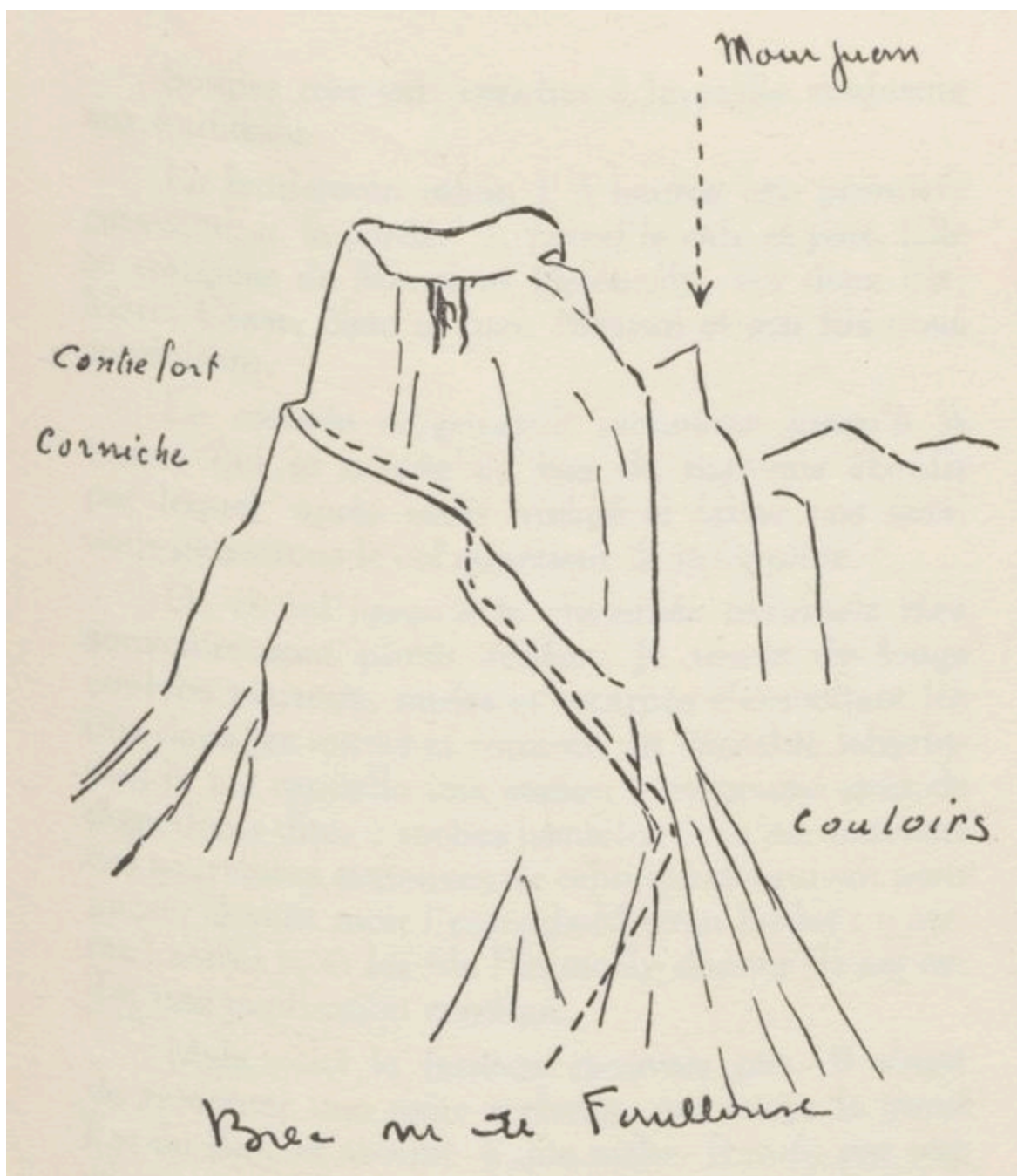
A Serennes nous laissons nos bicyclettes et poursuivons notre route à pied.

A la sortie du village nous sommes rattrapés par l'auto des Pinoncély père et fils. Ils nous offrent de monter et nous voilà tous dans la malheureuse Peugeot qui, soufflant et tirant de toute la force de ses quinze chevaux, emporte courageusement ses neuf passagers.

A l'embranchement de la route de Fouillouze, sur le rocher, au dessous d'une flèche indiquant la voie que nous allons prendre, le cantonnier de l'endroit est en train de peindre une inscription. Il a déjà écrit : chemin de Fou... « Que voilà bien la route qui nous convient ! » s'écrie Monsieur Pinoncély en faisant allusion à la fois à l'escapement de la route et à la surcharge de sa voiture.

Félix Pinoncély conduit avec dextérité, il prend avec aisance les plus mauvais tournants et nous dépose intacts à Fouillouze tandis que le soleil couchant fait flamboyer la vertigineuse face Ouest du Brec.

Croquis du Brec de Chambeyron
par JEAN COSTE



La ligne pointillée indique la première partie de la voie
Costo-Chavanet. — Voir « La Montagne » N° 188, Janvier

1926.

Souper très gai ; coucher à la paille conforme aux traditions.

Le lendemain matin à 3 heures une première caravane, « la cordée », prend le café et part. Elle se compose de Monsieur Pinoncély, ses deux fils, Marc, César, Neto et moi. Meyran et son fils nous conduisent.

La montée se poursuit monotone jusqu'à la source qui se trouve au bas du mauvais éboulis par lequel, après avoir mangé et laissé nos sacs, nous gagnerons le col supérieur de la Gypière.

De ce col jusqu'à la cheminée terminale mes souvenirs sont plutôt confus. Je revois de longs couloirs pierreux, raides et escarpés s'emboîtant les uns dans les autres et formant un véritable labyrinthe ; je me rappelle une station à mi-course près de deux dents dites « roches jumelles » ; je me souviens des surnoises tentatives de celui qui me suivait pour passer devant moi ; j'entends Meyran hurler : « serrez ! serrez ! » et les fils Pinoncély donner de cet ordre une explication comique.

Mais voici le fameux mauvais pas. Il s'agit de remonter une arête rocheuse qui longe la paroi Est du Brec et aboutit à une niche formée par une Pierre suspendue entre les parois d'une étroite cheminée.

Meyran monte aidé par son fils.

Il s'installe dans la niche et nous envoie la corde.

Il appelle d'abord Neto qui s'attache et disparaît.

Puis il appelle : « Coste ! » — J'ai le frisson. Je m'attache et me mets à cheval sur l'arête. Je vais pour m'aider mais Meyran tire la corde comme un enragé et, par à-coups, me hisse à côté de lui.

Me voilà dans la niche.

Avec Neto nous nous installons un peu au-dessus du guide que nous observons.

Il donne des signes de fatigue, Marc doit le remplacer à la corde.

Peu à peu nous nous entassons dans notre creux de rocher, nous nous gênons et sommes très mal ne pouvant bouger de peur de faire partir des pierres et d'assommer nos camarades.

Cependant Meyran, taillant quelques marches dans la glace qui garnit le fond de la cheminée, va s'installer plus haut en un endroit où elle fait un léger coude à gauche.

Il nous envoie la corde en nous recommandant bien de ne pas faire partir une certaine pierre. Neto passe le premier et va se loger derrière lui. Je grimpe à mon tour. Malgré mes supplications, Meyran tire comme un forcené, ça va trop vite, je n'y vois plus, perds mes prises, piétine au hasard et fatalement fais partir le fameux bloc qui va, heureusement sans dommages, s'arrêter dans les jambes de Monsieur Pinoncély.

Pendant que les autres répètent plus adroitement la manœuvre que je viens de faire je vais me mettre à côté de Neto.

Meyran nous a bien recommandé de ne pas bouger mais la fin de la cheminée est là tout près, quelques mètres encore et c'est le ciel, l'horizon sans fin. La tentation est trop forte ! Lentement, lentement, nous progressons. Neto arrive au sommet, je le vois au dessus de moi extasié. « Que c'est beau !.... Viens ! » me dit-il. Je le rejoins.

La vue était belle au-delà de toute expression, mais c'est le seul souvenir qu'il m'en reste. Elle était trop vaste pour être retenue et puis j'étais ému.

Nous étions sur le sommet Sud ; il est surmonté d'une grande croix de bois tandis que le sommet Nord est signalé par un cairn dans lequel est encore planté le bâton d'Agnel, premier vestige humain laissé là-haut.

J'étais en proie à une émotion étrange dont même la gaîté de Monsieur Pinoncély ne put me tirer.

Machinalement j'inscrivis mon nom sur la carte qu'on me présentait. Puis ce fut la descente par la même voie. Ses détails ne se sont pas enregistrés dans ma mémoire.

Au col de la Gypièrre nous retrouvons la seconde partie de notre caravane grossie de la famille Devars. Tous ensemble nous mangeons au bord de la source et redescendons, en chantant, à Fouillouze.

Telle fut cette ascension dont j'attendais tant et qui représentait pour moi la réalisation d'un long désir.

Des années durant je l'avais voulue et maintenant que je l'avais faite je n'éprouvais qu'une sorte de déception !

Je le sais, ce qu'on a trop attendu ne fait plus plaisir.

Et pourtant avoir fait le Chambeyron c'est quelque chose.

Pourquoi donc n'étais-je pas content ?

A la réflexion je suis persuadé que la cause de cet état d'âme particulier c'est le guide. En effet quel plaisir peut-on bien avoir lorsqu'on n'a pas agi ?

Je trouve que la présence du guide qui vous hisse comme un paquet ôte à l'ascension tout son charme qui est fait de l'incertitude de la victoire, de sa dépendance de nos seules forces, de la recherche laborieuse du chemin.

Plus je fais de la Montagne et plus, comme Mettrier, je suis convaincu que seul vaut l'alpinisme sans guide parce que je crois que, si seul mérite le nom de peintre celui qui a créé sur sa toile une œuvre vraiment originale, seul mérite le nom d'alpiniste celui qui dans une ascension fait œuvre vraiment personnelle.

Et voilà pourquoi, si ma première ascension du Brec ne m'a pas procuré le plaisir que j'en attendais, je suis certain que le jour où je la referai seul et peut-être par une voie nouvelle ¹³ j'en retirerai toute l'indicible joie que j'en escompte depuis si longtemps. Depuis que, tout petit enfant, je prenais plaisir à contempler le Mont fascinateur sur lequel le soleil couchant décline chaque soir une gamme Puissante d'incomparables couleurs.

BIVOUAC.

25 Août

Je pensais avoir fait un adepte.

Un camarade m'ayant demandé de le conduire à la montagne, je lui avais fait faire une petite course dans les environs de Jausiers. Lorsque nous étions arrivés au sommet je l'avais vu transfiguré, conquis, enthousiasmé ; c'était la première étreinte de la Montagne qui allait le saisir, peut-être le prendre à elle pour toujours. Avec une joie immensément douce j'avais vu naître en lui la même émotion que j'avait ressentie deux années auparavant lors de ma première course et dont j'ignorais alors l'importance. Il était emballé, j'en avais aussitôt profité pour le décider à tenter avec moi une ascension plus importante la Tête de Toillies.

Et voilà pourquoi ce soir là, ayant laissé nos bicyclettes à Combe-Brémond, nous remontions joyeux l'admirable vallon du Longet au fond duquel nous allions bivouaquer pour être le lendemain matin à pied d'œuvre.

Nous nous installons dans une cabane à 2500 mètres environ.

Notre campement est délicieux : la construction est en pierres sèches, des ardoises posées sur des pierres forment une table et des sièges, il y a un

foyer, il y a un bon lit de paille, nous avons ramassé du bois alentour. Que désirer de plus ?

Dans ce cadre le repas fut très pittoresque. Sur notre table nous avons installé nos provisions, mon réchaud d'alpiniste nous éclairait gaîment, ma corde pendait au plafond, mon piolet brillait dans un coin, les gourdes et les boîtes circulaient.

Nous étions joyeux et pleins d'espoir.

Après avoir mangé, dans l'âtre rustique nous allumons du feu et longtemps nous veillons attisant la flamme, savourant notre isolement et notre liberté, causant montagne.

J'exaltais l'ardeur du néophyte, j'essayais de le conquérir tout entier à ma foi. Je m'écriais : « Rien ne vaut la Montagne pour faire des hommes forts, bons, heureux. La conquête des cimes en effet développe la volonté et les muscles ; en nous élevant au-dessus du séjour des hommes elle nous éloigne de toutes leurs petitesse, nous les fait mépriser, nous oblige à les oublier ; elle nous procure enfin d'ineffables jouissances parce qu'elle nous fait communier avec la Nature.

« En nous faisant intimement jouir du ciel, du soleil, de l'air pur, la conquête des cimes resserre les liens primitifs et sacrés qui nous rattachent à la Nature et qu'une civilisation impie tend à desserrer chaque jour un peu plus. En nous rapprochant de la Nature la Montagne nous donne le bonheur, ce bonheur après lequel les snobs ne cessent de courir sans s'apercevoir qu'ils font tout pour ne jamais Pouvoir l'atteindre.

« Fais de la montagne, mais fais en avec conviction, avec amour, avec ardeur, avec foi et tu seras pleinement heureux. En alpinisme, comme en toute chose d'ailleurs, le secret du bonheur c'est de faire tout ce qu'on fait avec conviction, avec amour, de tout son cœur, avec toute sa bonne volonté.

« L'alpinisme comporte une grande part de angers, dis-tu ? Je te réponds par une pensée de Guido-Rey : Je suis persuadé qu'il y a beaucoup plus de danger à s'embarquer sur un transatlantique dont la chaudière pourrait éclater ou à s'installer ns un train rapide dont le mécanicien pourrait être ivre....A tout bien considérer, la mort en montagne, vois-tu, est encore un privilège. D'abord ce n'est pas une mort bête. Mourir en pleine lutte parce que les éléments ont été les plus forts, c'est bien mourir. Et puis la mort en montagne ne fait pas souffrir. Si l'on meurt de froid on s'endort tranquillement et l'on passe de vie à trépas sans le savoir ; si l'on fait une chute l'instinct de la conversation est tellement tendu, le choc est si brutal

que les centres n'ont pas le temps d'enregistrer les impressions douloureuses ; enfin si l'on a la chance d'être englouti dans une crevasse quel sort merveilleux puisque dans cette sépulture la plus élevée et la plus noble qui soit on conservera intact indéfiniment son corps ! »

Mais le néophyte n'avait pas pour la Mort le même mépris que moi.

Il préférerait mourir dans son lit !

Sera-t-il jamais alpiniste ?

N'empêche qu'avec un beau zèle je lui montrais l'alpinisme sous ses différents aspects : sport, art, science ; et qu'avec autorité je lui donnais les conseils nécessaires à sa préparation intellectuelle aux grandes ascensions.

Je lui disais : « Lis l'Alpinisme acrobatique de Guido Rey, c'est en quelque sorte l'Introduction à la Vie Dévote de l'alpinisme. Lis Mes escalades dans les Alpes de Mummery, c'est un livre merveilleux à lire en entier, je t'en signale en particulier le dernier chapitre : Plaisirs et finalités de l'alpinisme. Lis aussi Wymper, Tyndall, Coolidge et avant tout Le Cervin de Guido Rey, cet Evangile dont chaque page est à encadrer chaque chapitre à apprendre par cœur. Retiens bien ce nom Guide Rey ! Rien ne vaut ce doux et simple poète. Celui-là sait décrire et faire aimer la Montagne. »

Longtemps nous veillons attisant la flamme, savourant notre isolement et notre liberté, causant montagne.

Puis, tandis que les dernières flammes montent des dernières bûches, nous nous faufile dans la paille où nous nous endormons bientôt comme dans nos lits.

Or pendant que je faisais des rêves dorés le temps s'était gâté. A notre réveil il pleut et les crêtes sont toutes blanches. Il faut renoncer. Quelle guigne !

Mon camarade grelotte : « C'est ça la Montagne ? » hasarde-t-il. Je ne lui réponds pas mais j'ai l'impression que son enthousiasme se refroidit lui aussi.

Je sens qu'il ne viendra jamais à la Montagne, c'est trop pour lui.

Et tout en marchant sous l'averse, sans rien lui dire, je me récite les beaux vers ¹⁴ dans lesquels Richopin a chanté ces oiseaux gueux auxquels volontiers je me compare :

Ils sont maigres, meurtris, las, harassés. Qu'importe !
La-haut chante pour eux un mystère profond ;

A l'haleine du vent inconnu qui les porte
Ils ont ouvert sans peur leurs deux ailes. Ils vont !

Regardez les passer ! Eux ce sont les sauvages.
Ils vont où leur désir le veut, par dessus monts
Et bois et mers et vents et loin des esclavages.
L'air qu'ils boivent ferait éclater vos poumons.

La brise contre leur poitrail siffle avec rage,
L'averse les inonde et pèse sur leur dos ;
Eux dévorent l'abîme et chevauchent l'orage,
Ils vont loin de la terre au-dessus des badauds.

SEJOUR AUX SAGNES.

9-11 Septembre.

Les Sagnes, oh ! le joli coin !

Imaginez, sous un ciel toujours bleu, au creux de deux montagnes qui changent de couleur à chaque instant du jour, imaginez un vallon dont le sol est un tapis de verdure et de fleurs. Le vent y chante dans les mélèzes et le torrent sur les cailloux. Tout y est fraîcheur, tout y est poésie, on s'y sent heureux même à l'ombre de cette roche altière d'allure monumentale, la Tour.

Les Sagnes, oh ! le joli coin !

C'est un des plus beaux paysages de notre vallée et sans doute du.... monde. Comme je l'aime pour son calme reposant, l'harmonie de ses lignes et la richesse de ses couleurs !

Dans ce paradis Madame Chaix, la mère de mon ami Marc, possède une métairie ; métairie sans prétentions certes, mais que je n'oublierai jamais parce que c'est sous son toit rustique et moussu que pour la première fois j'ai goûté le charme des séjours en haute-montagne.

Au début de septembre Madame Chaix et ses enfants accompagnés de Monsieur Audiffred, leur parrain, étaient allés passer quelques jours aux

Sagnes où leurs fermiers, les Teissier du haut de Lans, étaient en train de faire les foins.

Elle nous avait invités, Neto, César et moi, et nous lui avions promis notre visite. « Une longue visite » avait-elle ajouté.

C'est pourquoi le 8 septembre, malgré un temps plus que douteux (nous avions pris rendez-vous), tous trois nous nous mettons en route de grand matin.

En notre qualité d'alpinistes grandissants nous nous gardons bien de prendre la route directe ; nous irons aux Sagnes en faisant la traversée du Jas des Chamois d'Ouest en Est.

Nous montons donc à Lans et gagnons par la Chalanette le Rochas.

Nous faisons l'ascension du Jas par l'arête qui de son sommet descend au col le séparant, au Nord, de l'Empeloutier.

Le temps s'était tout-à-fait gâté ; au sommet il devint épouvantable et nous obligea, sous une pluie battante mêlée de neige, à descendre en vitesse.

Nous arrivons aux Sagnes trempés jusqu'aux os. Le « fuè » ¹⁵ autour duquel nous trouvons nos hôtes n'est pas de trop pour nous sécher et nous réchauffer.

Le soir après le souper et la traditionnelle partie de bourre, le problème du coucher se posa.

La métairie de Madame Chaix est confortable, on y trouve de tout, même des lits, mais évidemment il n'y en avait pas pour tout le monde ; c'est la grange et son foin, son foin bien sec et parfumé, qui nous attendaient.

Oh ! que nous étions bien dans ce dortoir improvisé où d'ailleurs tout était de la plus grande correction car le parrain, soucieux des convenances, avait, au moyen d'une barrière de bercail, soigneusement procédé à la séparation des sexes.

Dès qu'on eut éteint « le clair » ¹⁶ ce fut grande liesse. Que de farces, que de plaisanteries, que de bons mots, il y avait dans l'air autant d'esprit que de poussière !..... J'en ris encore.

Cependant le ciel nous préparait une surprise.

Il neigeait.

Lorsque au réveil nous mîmes le nez à la porte, nous étions en hiver. Que diable ! le temps ne nous avait pas duré !

Force nous fut de faire la grasse matinée ; nous en avions d'ailleurs besoin, ne nous étions-nous pas mutuellement efforcés de nous empêcher de

dormir ?

Après une toilette sommaire faite à même la gargouille qui conduit à la métairie l'eau glacée du torrent voisin, en attendant le déjeuner, le temps se passa en amusements imprévus : luge en plein été !

L'après-midi, le ciel s'étant découvert, il nous fut impossible d'y tenir ; bien qu'enneigées les cimes étaient trop tentantes. Aussi, malgré les protestations affolées de Madame Chaix, partons-nous faire l'ascension du Gerbier.

Nous y montons par les éboulis Nord Est.

A la montée de longues plaques de neige fraîche nous donnent beaucoup de peine. Qu'importe ! à la descente elles seront l'occasion de glissades effrénées.

Le Gerbier est un sommet très facile. C'est une Petite course qui mérite d'être faite car de ce belvédère que nous dotons d'un cairn on jouit d'une vue remarquable.

Dans la soirée, sous l'action d'un bon vent du nord, le temps se releva tout-à-fait ; le coucher de soleil fut splendide et plein de promesses.

Quelle chance ! nous avons décidé d'aller au Tourillon. Nous voulions, Neto et moi, en faire les honneurs à César ainsi qu'à Marc et à sa sœur Germaine. En prévision de cette course la soirée fut calme et, de toute la nuit, le parrain n'eut pas d'observations à faire.

Le lendemain matin il faisait froid. Nous ne partons qu'avec le soleil. Nous sommes en forme mais pourquoi faut-il que notre caravane se soit presque aussitôt divisée ? Germaine, Neto et moi, tout en marchant à notre pas, distançons sans nous en apercevoir César et Marc ; lorsque nous arrivons au col de Pelousette ils sont encore au fond du vallon de Pelouse. Comme ils n'ont pas l'air de s'en faire, au lieu de les attendre indéfiniment, nous complotons de leur jouer un tour. Nous allons monter et de là-haut nous nous paierons le luxe d'assister à leur escalade que nous supposons devoir être comique.

Laissant nos piolets au point de départ nous attaquons la muraille. Je suis devant, Neto derrière, Germaine entre nous. Tout se passe très bien et, à notre grande admiration, Mademoiselle Chaix se révèle une alpiniste pleine d'audace et de sang-froid.

Au sommet nous nous installons car nous ne voyons toujours pas nos camarades. Enfin les voici. Ils nous appellent pour nous demander des conseils, mais impossible de correspondre, notre voix ne descend pas.

Stimulés par nos gestes à leur tour ils attaquent au bon endroit. Ils se tirent assez bien d'affaire mais quelle arrivée ! Ils ont trouvé la grimpée tellement dure qu'ils s'imaginent que nous n'avions laissé nos piolets à l'endroit où ils les ont trouvés que pour les tromper et les lancer sur une voie impossible.

C'est une discussion orageuse devant laquelle nous fuyons en effectuant notre descente par la voie qu'ils ont après nous suivie. Germaine s'est lancée sur nos pas.

Son frère, toujours convaincu malgré nos explications qu'il existe un passage plus facile, veut la retenir : « Tu redescendras avec nous, je le veux. » — « Je suis montée avec eux, je descendrai avec eux. — « Ah ! oui... » et il se précipite mais déjà elle a disparu dans la muraille. Alors figé sur le bord de celle-ci Marc menace : « Si tu fais un pas de plus je te gifle. » A quoi répondent trois éclats de rires sonores : vingt mètres d'à-pic séparaient les deux antagonistes !

D'ailleurs il n'y eut pas d'histoire et ce fut avec une joie sincère que quelques heures après nous étions de retour aux Sagnes ; une seule ombre au tableau : Marc et César discutaient toujours de notre Prétendue roserie. Il est bien probable qu'ils ne sont pas encore convaincus et pourtant..... !

Le repas du soir qui réunissait toute notre petite colonie fut joyeux ; la partie de cartes qui suivit, tandis que le feu pétillant dans l'âtre était notre seule lumière, ne le fut pas moins ; quant à notre troisième nuit aux Sagnes elle ne le céda en rien à la Première, si bien que je me demande encore comment il se put que le lendemain nous fussions prêts à recommencer.

Et nous aurions bien voulu recommencer ! mais hélas ! il n'est pas de médaille sans revers !

Le revers pour nous fut le retour à Jausiers.

Que de fois depuis cette haute-villégiature n'ai-je pas, en souriant, évoqué les Sagnes et l'hospitalière métairie de Madame Chaix !

LA MOUTIERE.

24 Septembre.

Voulez-vous voir une nature désolée ? Allez visiter la Moutière. Tout s'y désagrège même le rocher dont des blocs énormes roulent à chaque instant

au fond de la vallée. Dans la Moutière il n'y a presque plus d'herbe, point d'arbres, le torrent n'est qu'un ruisseau et la montagne s'écroule.

Par une belle journée de fin septembre en compagnie de mon Père, j'ai fait cette course qui n'est qu'une longue marche.

Partis de Jausiers à 6 heures nous déjeunions au Piz à 9. Le Piz où les muletiers des camps de Restefond et des Fourches avaient autrefois un relais, se trouve au bas du vallon de Clapouze. Ce serait un site assez joli s'il n'existait pas de moutons ; malheureusement il en existe et qui viennent en nombre à Clapouze. Nous ne les y trouvons pas mais il est impossible de ne pas les accuser d'avoir mis la montagne dans l'état lamentable où nous la voyons car ils l'ont imprégnée de leur odeur. Au Piz la terre sent le mouton !

A 11 heures, sans avoir quitté la route stratégique, nous arrivons au camp de Restefond. Nous y faisons la grand'halte auprès de sa fontaine. Eau délicieuse.

Le camp de Restefond ne donne pas la même impression que celui des Fourches, il est d'allure plus... militaire. C'est une redoute. Construit sur le flanc de la montagne il domine un cirque sauvage que ferme à l'Ouest le Chevalier dont les sommets sont déjà couverts de neige. Le paysage est terne mais il n'est pas sans caractère.

A 13 heures, en route.

Quelques minutes suffisent pour atteindre le col de Restefond. Nous le franchissons. Par un sentier mal tracé on descend d'abord rapidement, puis on atteint une sorte de plateau allongé et resserré entre deux montagnes pelées au bout duquel nouvelle descente abrupte dans des éboulis malaisés. Au pied de ceux-ci commence le désertique vallon de la Moutière dont la traversée m'a paru sans intérêt sauf en ce qui concerne les méfaits du mouton et Conséquemment les ravages de l'érosion.

A 17 heures nous étions à Bayasse pauvre petit hameau très primitif, le plus reculé de la vallée du Bachelard dont St-Laurent-de-Fours, où nous arrivons à 18 heures, est la capitale.

LE PAIN DE SUCRE.

26 Septembre.

Nous avons déjà, le 3 août dernier, fait une tentative au Pain de Sucre.

Nous avons lamentablement échoué sans aucun doute parce que nous étions trop nombreux. Nous étions sept ! Et naturellement nous n'avions pas tous les mêmes idées ni surtout la même volonté d'aboutir.

Or dans une caravane il suffit qu'il y en ait un qui n'ait pas la ferme volonté d'aboutir pour qu'on n'aboutisse pas. De fait notre course se passa en hésitations puériles, en échanges de vues interminables, en discussions stériles, en marches et contre-marches décourageantes.

Ce jour-là nous n'avions su que gaspiller notre temps !

Aussi étais-je rentré furieux de cette expédition en me demandant si je serais jamais un alpiniste digne de ce nom.

Je dois dire toutefois qu'avec Neto nous n'avions pas abandonné la partie sans faire une reconnaissance sérieuse car nous comptions ne pas rester sur cet échec.

C'est pour prendre notre revanche que le 26 septembre, au lever du soleil, Neto et moi nous retrouvons, seuls, face au Pain de Sucre, à la lisière d'un bois, au bord d'une source délicieusement fraîche près de laquelle nous nous restaurons avant de tenter l'escalade.

Ayant décidé d'attaquer par le Sud nous nous dirigeons vers la base de l'arête Sud Ouest. Nous la contournons et, nous étant encordés, nous nous engageons dans un étroit couloir que nous rencontrons. Il aboutit à une brèche par laquelle nous passons sur la face Ouest.

Nous arrivons alors au bas d'une cheminée. J'y grimpe facilement, mais quel mauvais rocher ! A chaque instant des pierres partent menaçant Neto qui s'attarde à signaler le passage en suspendant un caillou au bout d'une ficelle. Nous arrivons bientôt sur une première épaule de l'arête Sud Ouest que nous suivons jusqu'à une deuxième épaule herbeuse d'où le sommet apparaît et offre à la vue des à-pics impressionnants.

Pour les éviter nous coupons horizontalement sur notre droite ce qui nous permet d'atteindre, dans la face Sud, un large couloir par lequel nous arrivons aisément au but.

Nous sommes surpris de la rapidité de notre succès.

Il est encore de bonne heure, aussi faisons-nous là-haut un véritable séjour que nous mettons à profit pour construire un cairn monumental. « Une tour de Cathédrale ! » s'écriera notre ami Deschamps lorsque du Chazelas nous le lui ferons voir à la lunette.

La descente s'effectua par la même voie au milieu d'un dédale de couloirs... Quelle bonne idée avait eu Neto en mettant un repère !

Dans la cheminée un accident faillit nous être fatal. J'avais descendu Neto à la corde, il était gîté 15 mètres au-dessous de moi dans une sorte de niche ; j'installe un rappel en utilisant un bec de rocher qui faisait saillie sur l'arête tout en haut de la cheminée, je descends et, à bout de corde, m'arrête sur une marche située juste au-dessus de Neto. Je rappelle la corde. Elle résiste. Tractions, secousses, caresses, rien n'y fait. Enervé je donne un coup sec. Patatras ! la corde vient mais le bec de rocher aussi ! Il bondit, me frôle et va se briser sur la paroi opposée au niveau de la tête de mon camarade.

Par bonheur il se trouvait à l'abri.

Par bonheur aussi ce maudit rocher avait bien voulu ne pas céder pendant ma descente, sans quoi !

Quelques instants après nous retrouvions nos sacs et les allégions prestement.

Puis ce fut la descente par le sentier du col des Alaris cette fois, chemin bien préférable à celui que nous avons pris jusqu'alors dans la « coupe » à partir du pont des facteurs à l'entrée des gorges du Bachelard.

Comme nous étions heureux ! Un seul nuage dans notre ciel : c'est avec cette course que se terminaient cette année nos vacances.

CAMPAGNE 1923

« Quelles sensations inoubliables n'avons-nous pas éprouvées entre ces deux abîmes, dans cette solitude que rien n'amoindrissait, pas une trace, pas même un souvenir ! »

JEAN COSTE.

Après la bataille.

Jean COSTE au sommet de son Aiguille près du cairn qu'il vient d'y construire.



CAMPAGNE 1923

COURSES D'ENTRAINEMENT.

Lyon — aux Lazaristes — 20 Juin.

Décidément je deviens de plus en plus fanatique et ceci sans doute parce que je dois défendre chaque jour le sport alpin, l'art sacré, contre des esprits bornés qui veulent le juger sans le connaître et même contre mes professeurs.

Evidemment la Montagne c'est chose insensible et incapable de la moindre réciprocité mais par Elle on se procure de bien grandes joies. Les joies que nous puisons tout entières en nous mêmes ne sont-elles pas les meilleures et les plus complètes ?

D'ailleurs j'étouffe ici. J'ai besoin de respirer l'air pur qu'a refroidi la neige. Au lieu des horizons bornés du pensionnat j'ai besoin de marcher, de lutter, de livrer des combats à la Nature et de les gagner.

Et puis j'aime la Montagne comme on aime une Personne ; voilà pourquoi j'attends impatiemment l'heure des vacances ; voilà pourquoi je vis comme si la vie n'était pas ici, comme si la période présente n'était qu'une attente, comme les Saints vivent dans l'attente du Paradis.

Les mœurs et les distractions de la ville n'ont rien qui me tente, au contraire. Rien ne vaut mes Montagnes. Je les veux..., je les veux, et n'ai d'autre ambition que celle d'être un grand alpiniste.

Dans mon étroite chambre je fais des plans gigantesques. Je rêve de pics désespérément lisses, d'expéditions fantastiques où crampons, skis et raquettes se succéderaient à mes pieds. Je rêve... je rêve...

Jausiers 14 Juillet.

Enfin m'y voilà.

Heureusement débarrassé du bachot j'ai retrouvé mon solide piolet, mes souliers ferrés, ma corde et mon sac dont le contenu suffit à tous mes besoins. Je suis au seuil d'une campagne que je veux belle.

Bravo ! Bravo ! Je suis content ! à moi la Montagne !

Mais avant de l'affronter, avant de m'y lancer de toute mon âme, il faut m'entraîner à la marche, à la dure, à la charge.

Allons ! vite, vite, sans retard, commençons ! 15 Juillet.

Dès le lendemain de mon arrivée je me joins à une collective qui prend part à la fête que le Syndicat d'Initiative de la vallée de l'Ubaye en collaboration avec celui de Nice donne au lac d'Allos. Mais des jeux sur une pelouse, des régates sur le lac, voir même la « bravade » ¹⁷ ne peuvent suffire à mon bonheur.

En route dans le car qui nous emporte vers la Cayolle, je fais le siège de Germaine et de Neto. Lorsque nous arrivons au refuge ils sont décidés. Aussitôt, sans rien dire, tous les trois nous lâchons la bande de Jausiers et, par les voies les plus rapides, faisons, à marche forcée, l'ascension du Pelat. Du refuge au sommet 2 heures !

Course facile : les forestiers ont tracé un sentier jusqu'au bout.

Le Pelat est réputé dans la région pour un belvédère unique ; nous ne nous en serions pas doutés car le mauvais temps qu'il fait ce jour là borne notre vue à l'Ubaye.

Fuyant devant l'averse nous descendons en trombe et trouvons moyen, à la stupéfaction générale, d'arriver à temps pour le déjeuner à la cabane du pêcheur.

Fort heureusement on nous avait vus au sommet ! !

17 Juillet.

Avec Neto nous faisons, par son versant Nord, l'ascension de la Croix de l'Alpe plus connue à Jausiers, en raison de sa situation par rapport au village, sous le nom de Pic du Midi.

Course extraordinaire par sa rapidité, mon record !

Partis de Jausiers, 1240 mètres, à 13 heures 30 nous sommes au sommet, 2594 mètres, à 15 heures 30 soit 1354 mètres d'élévation en 2 heures sans aucun arrêt !

Nous redescendons à 16 heures par Terres-Pleines (versant Sud). Tour vraiment très long, plus long que nous ne le supposions.

La vue qu'on a de cette cime m'a déçu. Limitée au bassin Jausiers-Barcelonnette elle ne vaut même pas celle qu'on a du Pain de Sucre.

20 Juillet.

Poursuivant mon entraînement je décide Neto à venir parcourir la crête qui, au Sud-Est de Jausiers, sépare la vallée du Torrent d'Abriès de celle du Rio-Versant. Nous montons à travers champs au Coulet ; de là nous gagnons la Croix puis nous suivons la crête. Nous franchissons tout-à-tour Serre-Bourreau, le Gerbier, l'Empeloutier, la Roche Ronde au bas de laquelle nous nous heurtons à un petit sommet annexe, vierge sans doute, connu à Lans sous le nom de Dent de Roche Ronde. D'un accord tacite, en

raison de son aspect qui nous frappe, nous le baptisons spontanément Gréponet.

Il n'a pas l'air facile ce petit Grépon !

Nous n'avons ni le temps ni les moyens de l'essayer mais nous lui disons : au revoir ¹⁸. Puis nous descendons par le vallon du Rochas et rentrons à Jausiers par la Chalanette et Lans.

Bonne journée !

22 Juillet.

Ça devient sérieux, aujourd'hui nous avons fait le Pic de Siguret autrement désigné sommet de Vallon-Long. ¹⁹

Au départ de Jausiers nous prenons le grand couloir au-dessus de Guégnier ce qui permet d'être à la batterie de Cuguret en une heure et demie. Nous nous y reposons après quoi, suivant fidèlement les lacets du sentier, nous nous acheminons tout doucement vers l'observatoire supérieur. Là nous nous engageons sur l'arête qui s'offre à nous et nous la suivons jusqu'au bout.

Au point où elle se creuse pour former un collet on aperçoit tout à coup le Brec de Chambeyron et les Aiguilles de Font-Sainte. Cette vue simple, grandiose, bien encadrée, nous a ravis.

Plus loin nous nous heurtons à quelques gendarmes bons enfants mais ennuyeux à surmonter, nous les tournons en inclinant sur notre droite puis nous rattrapons la crête par un couloir facile.

Près du but nous passons sur la face Nord du Pic. Nous franchissons une dalle qui nous mène dans un couloir par lequel nous arrivons directement au sommet.

De Siguret la vue est merveilleuse, c'est évidemment la plus belle qui soit sur l'ensemble des montagnes de l'Ubaye. Aucune ne manque à l'appel et leurs principaux sommets forment un vaste polygone dont on occupe le centre. C'est une féerie !

Pour la descente nous prenons, sur la face Est, un grand couloir qui conduit au pied de la pyramide terminale. Par une traversée nous gagnons alors la crête de la Duyère d'où l'on voit le village de Tournoux curieusement encadré dans la Brèche de la Vieille. À travers des éboulis puis des prés nous nous dirigeons ensuite vers la route stratégique de

Roche-Lacroix par laquelle, sous les ombrages séculaires du bois de la Sylve, nous rentrons heureux à La Condamine.

25 Juillet.

Cette fois je suis seul. Je n'ai trouvé personne pour faire avec moi l'Enchastrayes, non que ce soit une ascension difficile mais il paraît qu'à Jausiers je suis le seul infatigable !

Il n'est prudent ni agréable, dites-vous, d'être seul en montagne. J'en conviens, mais si je ne trouvais jamais plus personne pour m'accompagner serait-ce une raison pour me faire renoncer à la Montagne ? Je ne le crois pas.

D'ailleurs j'aime assez la Montagne pour me contenter d'Elle seule. Cependant je suis obligé de reconnaître que j'ai moins joui de ma course ; je l'ai faite plus vite et, sans doute parce qu'il ne m'a pas été possible d'échanger mes impressions, je ne sais ici que transcrire les annotations brèves de mon carnet de route.

Coucher à Larche.

4 heures : lever, ciel très étoilé.

4 heures 30 : départ, Route du Lauzanier.

6 heures 30 : Cabane Donnadiou. Le ciel n'a Pas cessé de se couvrir de nuages qui viennent à la fois du Sud et du Nord.

6 heures 40 : Lac du Lauzanier. Il est excessivement calme et d'une limpidité rare. De temps en temps des truites sautent avec un bruyant clapotis. Déjeuner.

7 heures : la pluie commence à tomber, je prends à gauche, longs éboulis, puis le collet à l'Est de la Pyramide d'Enchastrayes. La neige tombe en tourmente, gros flocons. Parcours de l'arête Est de la Pyramide. Aucune difficulté, ni très longue, ni très dure, ni très pénible... ni très intéressante.

8 heures 50 : le sommet. Vue nulle. Cairn splendide.

Je vais manger un peu plus bas sous un rocher.

Descente au Lac des Hommes au pied du Pas de Cavale.

Montée au Petit Pas des Cavales ; le col à 11 h.

Descente sur Pelouse.

Le temps s'éclaire, la neige cesse, les nuages se déchirent ; beau temps qui me permet de saluer mon vieil ami le Tourillon.

Descente par les Sagnes et Beaumont.

Le paysage lavé des Sagnes qui revit sous les premiers rayons de soleil, est plus beau que jamais avec de gros nuages blancs et le torrent enflé.

Jausiers : 15 heures.

26 Juillet.

Ces courses agréablement entre-mêlées d'ardentes parties de tennis m'ont rendu toute ma forme. Je suis satisfait de moi ; je peux commencer ma campagne. Je l'ai préparée avec amour, les grandes lignes en sont tracées. Cette année doit être encore pour moi une année de tâtonnements, d'expériences, une année d'école. Ah ! comme je vais de toutes mes oreilles écouter les conseils de nos guides, comme je vais de tous mes yeux les regarder agir, comme je vais précieusement enregistrer dans ma mémoire tous les incidents de nos courses et leurs enseignements ! Je veux être un excellent élève parce que j'ai hâte d'être un « Sans-guide ». En alpinisme comme en toutes choses je ne souffrirai jamais la médiocrité.

LE SAUTRON.

29 Juillet ²⁰.

Grande rue de Jausiers une heure du matin.

Tout est calme, ciel splendide, pleine lune.

Nous sommes assis tous les quatre, Neto, Paul, Marc et moi, au bord du caniveau devant la villa Ebrard attendant l'arrivée de l'auto qui doit venir de Barcelonnette.

Devant nous le toit luisant de la villa Couttolenc et les sapinettes qui paraissent immenses sont éclairés à contre-jour. Les sapins se détachent en bleu-noir sur un fond bleu-pâle. Nous sommes extasiés.

Marc nous amuse, il a mis son feutre « à la guide ».

L'auto arrive à l'heure prévue. Il y a déjà Barnola, Deschamps, Goudet, Carlier, nous y montons. Quel entassement ! Je suis au fond entre Deschamps et Goudet ; devant moi Marc, entre deux strapotins, est assis sur mes pieds, situation déplorable ! A Condamine nous cueillons Cluzet. Heureusement cette vieille Rochet monte bien, elle nous dépose sans histoire à Meyronnes où chacun endosse le sac.

Barnola qui connaît les raccourcis prend la tête et en route pour St-Ours où nous avons rendez-vous avec les guides devant l'Eglise. Le nôtre arrive

le premier. Nous partons aussitôt après avoir salué les officiers qui nous souhaitent bon voyage.

Nous suivons la route de Mallemort en causant montagne avec notre guide. Sans en avoir l'air il nous raconte ses prouesses : il est allé aux Aiguilles et à « toutes les montagnes de par là ».

Nous l'interrogeons : « Peut-on aller aux Aiguilles par le versant du lac des Neuf Couleurs ? »

— « Oui, je l'ai fait mais il y a eu un éboulement et maintenant c'est impossible. »

— « Combien de fois êtes-vous allé au Sautron ? »

— « Oh !... Est-ce que je compte, moi ? »

— « Dix fois ? »

— « Oh ! bien plus ! »

Puis il fait dévier la conversation sur son collègue de la seconde caravane. Il le trouve bien jeune et sans expérience. « Jamais il n'arrivera au sommet, affirme-t-il. D'ailleurs il vous a dit qu'il était allé reconnaître le chemin, c'est pas vrai ! »

A peine ce jugement péremptoire était-il formulé que nous entendions des voix derrière nous. C'est la seconde caravane qui nous rejoint. Comme elle tend à nous dépasser notre guide insinue : « Ils veulent la prendre d'assaut ! »

Deschamps développe une théorie sur la régularité de l'effort qui, selon lui, doit être en montagne Préféré à la régularité de la vitesse.

Emportés par l'allure des officiers nous avons semé Marc et notre guide. A Mallemort nous les attendons. Lorsqu'ils nous rejoignent : « Ils vont comme des fous ! » s'exclame le guide sur un ton de pitié et Marc d'ajouter : « Ils n'iront pas loin ! »

Ce qui n'empêche qu'ils sont déjà bien au-dessus de nous.

Tout en suivant le train-train de notre guide et en chantant des airs connus nous arrivons au refuge Trémeau.

C'était une cabane assez vaste, d'une seule pièce, il n'en reste que les murs et les poutres.

Nous mangeons un peu.

Le jour commence, le vent s'élève, nous sentons le froid.

Nous repartons bientôt, il fait grand jour et les escarpements scabreux de la face Sud du Sautron nous apparaissent.

Nous voilà perplexes.

Je demande au guide : « Où passons-nous ? » — « Je ne sais pas... on va essayer de passer de ce côté... on descendra par une voie plus facile de l'autre côté. » Puis, voyant que ça ne suffit pas pour me rassurer il avoue : « Moi, je dois vous le dire, je ne suis jamais allé au vrai sommet... Je suis allé au col Sautron. »

Ça n'est pas pareil évidemment !

Il nous avait froidement trompés. J'ai une violente envie de le lui faire remarquer brutalement. Son âge me retient.

Marc l'encourage.

« Eh ! bien écoutez ! on va essayer de la faire quand même ! » consent-il et il se livre à des calculs interminables.

Quant à moi je ne comptais plus sur lui et je pensais : « Il nous suivra s'il le veut ; nous allons la faire seuls... Puisqu'il n'y est pas allé, il est inutile qu'il nous conduise. » Neto m'a compris et sans nous occuper des autres nous nous lançons à travers les éboulis et les couloirs de la face Sud du Sautron. Paul nous suit. Marc et son guide montent tranquillement au col Sautron.

Le couloir que nous avons pris est facile malgré quelques passages délicats. Paul réjouit monte à quatre pattes comme un chat.

Nous retrouvons les autres sur une brèche de la face Est. Ils ont eu plus d'éboulis et nous plus de rocher, voilà tout.

Marc vante sa méthode.

Son guide donne des signes de fatigue.

Nous repartons dans la face Est. Le guide veut prendre la tête mais à chaque instant nous le dépassons en prenant d'autres chemins que lui. Seul Marc lui reste fidèle et s'évertue à nous crier : « Ralentissez ! Ralentissez ! »

Tout à coup notre élan vient se briser contre une muraille.

Il faut la tourner. Droite ou gauche ?

Avec Neto je fais une reconnaissance à droite. Une rainure est possible mais très scabreuse. Nous revenons à gauche et trouvons nos camarades en train de se reposer sur une petite brèche. Le guide nous montre un couloir. Neto le reconnaît, pousse plus loin, en trouve un autre et déclare : « Moi, je Passe là. »

Aussitôt, discussion. Dans une caravane dont le chef s'est écroulé c'était fatal !

Avec Neto nous attaquons le couloir en disant : « filons ! Ils nous rattraperont s'ils peuvent..... Le guide n'est pas fichu d'arriver ! » En haut s'offre une belle pente d'éboulis qui conduit à un sommet. Nous y montons très vite, joyeux d'être arrivés seuls.

Mais là, nous voyons à 200 mètres à l'Est se dresser une montagne dont la muraille crénelée nous écrase.

Pas d'hésitation possible c'est le vrai Sautron.

Il m'apparaît lointain et difficile. Je doute du succès.

Nous décidons avec Neto de suivre la crête jusqu'au pied de cette muraille et de la gravir en utilisant le couloir à droite du sommet.

Au départ nous sommes arrêtés par les cris de Paul. Ne voulant pas manquer son ascension, témoin de l'effondrement du guide il l'a lâché et nous rejoint à toute vitesse.

L'arête rocheuse nous mène au pied du couloir.

Comme nous commençons à monter, Marc et son guide arrivent au premier sommet, ils nous crient : « Nous allons à Fouillouze, quand vous en aurez assez rejoignez-nous. » — « Compris ! » et nous grimpons.

Du point où ils se trouvaient le couloir paraît très droit et les plaques de neige qui le garnissent lui donnent un petit air tragique, mais les prises sont bonnes et nous pouvons éviter la neige gelée. Les derniers mètres sont vertigineux mais ils se passent aisément.

De ce second sommet part une crête qui a l'air de se relever plus haut encore. « Hardi, petit ! En route ! Jusqu'au bout ! »

La crête escarpée mais praticable conduit à un troisième sommet d'où nous en voyons un autre que surmonte un cairn c'est donc le bon !

Encore une petite marche aérienne et nous y sommes.

A grands cris nous appelons les officiers que nous voyons très bien sur la Meyna avec la longue-vue. Ils nous renvoient nos signaux.

Nous laissons nos noms sous un petit tas de pierre au sommet du cairn, prenons des photographies après quoi, tout en admirant le Viso autour duquel de longs nuages drapent des écharpes, nous déjeunons.

Puis c'est la descente par la face Nord, facile.

Cependant bien au-dessous de nous Marc et son guide pataugent dans les éboulis.

Pauvre guide ! Il n'a pu suivre ses touristes !

Nous passons dans le vallon de Viraysse en coupant la crête au-dessus de la Portiolette.

Une fois sur le sentier nous formons le dessein Peu charitable de laisser rentrer seuls à Fouillouze les deux vaincus. Nous traînons exprès, mais c'est une lutte de lenteur si bien qu'au pied du col du Vallonnet nous les trouvons dans un pli de terrain.

Dès l'abord Marc nous sermonne en dignitaire offensé. Il s'en prend particulièrement à moi, m'accuse de l'avoir lâché, d'avoir mis le guide responsable de la caravane dans les transes et il conclut : « Si je suis resté avec lui c'est par dévouement et politesse. »

Impossible de discuter !

Si j'ai laissé tomber le guide c'est parce qu'il m'avait trompé ; quant à Marc s'il est resté avec lui c'est qu'il l'a bien voulu ; d'ailleurs je ne l'ai pas laissé dans la peine puisqu'il était avec le professionnel !

Mais Marc ne veut rien entendre et la discussion ne cesse que quand je me tais !.... Passons.

Le Vallonnet est splendide. C'est un océan de fleurs blanches et bleues. Plus bas à travers des prés-bois le torrent descend par bonds. De tous côtés la Montagne plonge à pic sur de riants pâturages.

Le Vallonnet est peut-être bien le plus beau vallon de l'Ubaye surtout en Juin et Juillet.

En arrivant près de Fouillouze le guide marche devant moi, il fait pitié. Je reverrai toujours son chapeau décoloré et sans forme couvrant sa nuque presque noire, sa veste rapée, sa corde qu'il n'a pas déroulée, son carnet lamentable, ses bottes trop grandes. Il me fait de la peine.

Pauvre homme ! Ce n'est pas sa faute s'il est vieux et poussif. Après tout, il a passé la nuit, perdu sa matinée, il s'est fait beaucoup de souci. Il a bien gagné sa paye !

Comme je me faisais ces réflexions il se retourne et me dit à voix basse : « Inutile de rien dire..... Si on vous le demande, dites que tout s'est bien passé. »

Sois rassuré, vieux guide, je ne dirai rien, mais capitule ! Que le Sautron soit la fin de ta carrière !

Il vaut mieux ne pas se survivre.

LE PELVOUX.

(ASCENSION DE LA POINTE PUISEUX)

5-6 Août.

Après un dîner très gai et peut-être trop plantureux nous préparons, dans le chalet-hôtel d'Ailefroide, la grande expédition. Un jour de vivres pour sept (et sept montagnards !) ça fait beaucoup. Aussi les visages changent-ils d'expression à la vue de l'imposant bagage qui encombre la table de la salle des guides où nous allons procéder à la répartition des charges.

Nous sommes tous plus ou moins excités : Marc veut ménager ses forces, Charles se sent encore fatigué de la veille, Paul s'insurge en criant, sous le nez de Barnéoud ²¹ qui s'enferme dans sa dignité de guide de 2^{me} classe : « Un porteur c'est fait pour porter ! » Neto ne dit pas grand'chose. Bref, personne ne veut se charger. Je crois bien m'être fâché. Enfin les sacs s'arrondissent et nous cheminons bientôt à la file dans les prés-bois charmants d'Ailefroide.

Le chemin ne tarde pas à monter. Estienne ²² nous laisse passer devant.

Désirant faire une bonne impression sur nos guides nous nous surveillons. Attention, pas d'emballement au départ, marche régulière. Charles qui tient la tête semble marcher au métronome.

Dans les bois nous croisons le père Reymond ²³ qui descend du Pelvoux avec un touriste.

Nous voilà hors de la limite des arbres coupant des éboulis.

Notre première station se fait près d'une excellente source où nous buvons avec avidité. C'est là que j'ai été frappé pour la première fois de l'extrême obligeance des guides ; j'étais presque gêné de voir se mettre à notre service pour les moindres choses des hommes aussi âgés et que nous ne connaissions que du matin.

Quelques cent mètres plus haut Estienne nous montre le refuge Puiseux : sous un rocher une cavité naturelle complétée par un mur en pierres sèches. Peut-on appeler ça un refuge ?

Au dessus le sentier disparaît et quelques difficultés se présentent. Barnéoud passe devant. Il monte assez vite, Charles et Marc collent derrière lui ils ont à cœur de ne pas traîner, Paul et Neto viennent ensuite, quant à moi, encombré par les branches que j'ai prises dans le bois pour la soupe du soir, je suis le dernier des cinq. Estienne suit d'assez loin.

Nous arrivons au refuge Lemercier vers 7 heures. Je n'avais guère comme pensée que la joie d'être enfin arrivé là et une certaine inquiétude sur les difficultés du lendemain dont je n'avais aucune idée. La vue est assez belle, largement ouverte au Sud-Est elle est restreinte par l'imposante

muraille des Bœufs Rouges qui, parmi tant de montagnes, attire et retient l'attention. C'est une immense paroi noire coupée de langues de glace très longues ; son aspect tragique fascine.

Barnéoud me tire de ma contemplation en nous avertissant que la source est tarie. Il faut aller chercher de l'eau au torrent. Il part avec Neto, je les suis.

En route Barnéoud nous demande : « Avez-vous une carte de visite ? » Je crois à une plaisanterie.

Hélas ! l'eau coule en mince nappe sur des dalles lisses ; appuyant contre elles le bord de nos récipients nous sommes obligés, en attendant qu'ils se remplissent, de nous tenir en équilibre instable sur les saillies d'un rocher que l'humidité rend glissant.

Pour les remplir c'est difficile, pour les rapporter c'est bien pire ! Du ruisseau au refuge il y a loin et rien n'est plus malaisé que de sauter de rocher en rocher avec sur les épaules un seau froid et coupant dont le contenu glisse dans le cou à chaque secousse. Et Paul qui nous avait bien recommandé : « Surtout rapportez en assez pour qu'on puisse se laver demain matin. »..... !

Tandis que Barnéoud fait la soupe Estienne s'installe sur la porte du refuge. Il fume sa pipe. Moi je rêve.

Dans le jour finissant qui grandit démesurément les cimes je crois voir une scène de l'alpinisme des âges héroïques ; je crois voir Croz ou Almer ; je crois voir.....

Nous soupçons. La soupe a un goût excellent. A laquelle des matières variées qu'elle contient est-il dû ? Riz, pâtes, jambon, fromage ou Kub ? Je ne saurais le dire mais, talent secret de Barnéoud ! après avoir doublé ma ration je finis celle de Marc. Neto et Paul en font autant, ils sont en pleine forme, heureux, ils font plaisir à voir. Marc est plus circonspect. Charles est malade.

Nous nous inscrivons sur le registre et nous nous couchons. Chacun dispose d'un matelas, de deux couvertures...je dors comme chez moi.

Le lendemain à 4 heures, confiant à Barnéoud Marc et Charles qui fatigués abandonnent, nous partons après avoir déjeuné.

Nous montons dans les rochers tout droit au-dessus du refuge. Bientôt nous sommes sur une crête terreuse qui fait escalier nous nous encordons dans l'ordre suivant : Estienne, Paul, Neto et moi.

Ensuite il nous faut traverser le glacier. Là j'ai eu une brève inquiétude : la glace est noire très dure, mes clous ne mordent pas, ça ne monte pas assez pour tailler des marches. Je ne me sens pas fixe, je glisse, les dix mètres de corde qui me séparent de Neto me gênent d'autant plus que je suis encordé pour la première fois, le piolet m'embarrasse plus qu'il ne m'est utile, je me dis : si c'est comme ça jusqu'au bout jamais je n'arrive !

J'ai su depuis que Neto avait précisément les mêmes pensées.

Heureusement nous ne faisons que traverser le glacier et nous attaquons les rochers. Ça va mieux, je me sens dans mon élément et je grimpe avec plaisir. Neto aussi sans doute car la corde file toute seule à présent.

Estienne marche régulièrement mais assez vite.

La lune est à son dernier quartier, le ciel est très pur, nous passons insensiblement de la nuit au jour.

A l'aube nous nous arrêtons pour déjeuner. L'horizon se précise : de l'Est à l'Ouest, du Viso au Sirac, c'est un demi cercle allant du rouge pourpre au bleu pâle. Dans un fouillis de pointes nous remarquons les cimes aimées de l'Ubaye. Pas un nuage, à Peine quelques flocons roulent au Sud comme chassés par la lumière conquérante du soleil levant.

En repartant nous prenons un peu à l'Est. Estienne perd son piolet dont la lanière se casse, nous le suivons un instant dans sa chute. Un petit escalier pierreux l'arrête. Je me détache et cours le chercher. Mais nous voici au-dessous du glacier du Clot-de-l'Homme dont la glace déborde sur des rochers rouges formant comme une énorme lèvre fendillée qui nous surplombe.

Un peu plus haut il faut prendre sur la gauche et couper à son sommet une grande dalle. C'est le seul passage un peu difficile que nous ayons rencontré et où nous nous soyons effectivement servis de la corde.

Encore quelques mètres et nous mettons le pied sur le bord méridional du glacier du Clot-de-l'Homme.

Je n'avais jamais vu aussi vaste étendue de Place. C'est un immense champ descendant doucement vers l'Est entouré et soutenu par un cirque de cimes imposantes. Nous sommes saisis d'admiration.

Le reste de l'ascension n'est rien.

A 7 heures et demie, c'est-à-dire 3 heures et demie après notre départ du refuge Lemercier, nous sommes au sommet.

Nous étions heureux comme de tout petits enfants auxquels on donne un jouet nouveau, riant sans savoir pourquoi, parlant sans rien dire qui ait un

sens ou un rapport avec la situation présente. J'ai noté sur mon carnet : joie délirante !

Estienne nous a dit avoir rarement vu un temps aussi parfait. Après tant d'autres nous pourrions dire : « Une bougie resterait allumée » ou bien encore : « Nous avons vu tout ce que l'on peut voir ». Le mieux pour moi est que cela est vrai. J'ai peine à le croire ! A regret nous quittons le sommet et nous allons manger sur les rochers au Sud-Ouest de la Pointe Puiseux.

Nullement indisposés par l'altitude nous nous comportons comme des ogres. Et quelle gaîté !

Nous nous inscrivons sur le carnet et puis il faut penser à la descente. Déjà !

Nous avons passé là deux heures et demie ; elles s'étaient envolées comme un rêve !

C'est un jeu que de courir sur les pentes glissantes du glacier du Clot-de-l'Homme mais ça ne dure pas. Voilà presque aussitôt le glacier des Violettes et ses crevasses.

Je marchais le premier suivant les traces d'une précédente caravane. En un certain endroit elles s'arrêtent devant une crevasse. A droite la crevasse s'élargit, à gauche elle va en se rétrécissant mais une autre vient la doubler ne laissant entre elles qu'une étroite lame de neige. La crevasse n'a guère qu'un mètre de large mais elle est d'une profondeur insondable. Hésitant je me retourne vers Estienne :

« ? »

— « Continuez, c'est ça. »

— « ? »

— « Sautez ! »

Et je saute... par amour propre. L'idée m'en serait-elle venue si j'avais été seul ?

Tout en nous fauflant entre les crevasses nous perdons rapidement de l'altitude. Estienne nous presse car le soleil devient de plus en plus chaud. Sur notre droite une avalanche de pierres et de séracs tombe des Trois-Dents tandis que la Pointe Puiseux nous envoie de temps en temps quelques cailloux.

Nous arrivons sur une petite plateforme. Comme nous atteignons une petite crête rocheuse, Estienne proclame : « C'est fini ! » J'ai la naïveté de le croire.

Cette crête est assez aiguë mais facile. A droite et à gauche on domine des rameaux du glacier des violettes. En un point nous descendons dans une brèche et de là dans un couloir de neige. Etant le premier je m'efforce de faire des marches en frappant du pied ce qui est assez pénible. En me retournant je vois les autres glisser avec désinvolture appuyés sur leur piolet ; je les imite et descends très facilement. Il suffit de se faire très souple et de se laisser aller.

Nous franchissons une branche du glacier des Violettes qui forme une sorte de circonvallation puis Une crête de neige et de rocher derrière laquelle se trouve un couloir très étroit. Une roche coincée entre ses parois crée un surplomb de plusieurs mètres. Neto me descend à la corde, il est descendu par Paul qu'Estienne descend à son tour. Nous nous désencordons alors et Estienne rassemblant toute la corde fait un superbe rappel.

Ce sont ensuite de délicieuses descentes où nous nous lançons à corps perdu glissant sur le névé comme si nous étions à skis.

Mais voici la moraine et ses cailloux pénibles.

Estienne nous dit : « C'est fini... voilà le sentier. »

Quel sentier ! Dans les prés il est bien tracé, large, engageant mais il disparaît lâchement après vous avoir conduit sur des dalles vertigineuses. L'une d'elles est en dos d'âne ; la main gauche solidement agrippée, le pied gauche fixé d'un côté, il faut, s'en servant comme d'un balancier, envoyer le pied droit de l'autre côté.

Quel sentier ! il plonge d'une façon inquiétante dans les genévriers ou court en corniche au milieu de parois à pic.

Nous voyons au loin les prairies d'Ailefroide ; le désir d'y arriver devient une obsession, il semble qu'y marcher serait un divin plaisir.

Cette fois c'est fini, bien fini. A midi et demie nous sommes à Ailefroide où les estivants nous reçoivent avec sympathie. Il n'y a pas à dire nous faisons notre petit effet.

En compagnie d'Estienne nous dévorons un repas copieux. Nous sommes gais, toute fatigue a disparu, à l'unanimité nous votons le Viso pour le lendemain.

Estienne devient loquace.

Nous avons grand peur qu'il nous trouve trop vices et voilà qu'il nous propose de faire quelque chose qui, dit-il, ne s'est jamais fait : monter et descendre le Viso par sa face Nord !

Nous lui disons un « à demain » plein de joie et d'espérance et nous descendons aux Claux, sales, débraillés, brûlés du soleil, couverts des nobles traces que laissent trois jours de marche et de bivouac mais radieux et chantant.

Au passage les promeneurs qui viennent faire leur cure d'altitude aux Claux et leur ascension à Ailefroide, s'arrêtent, s'écartent et regardent ébahis.

A 3 heures nous étions à St-Antoine où des touristes sans pitié veulent nous empêcher de prendre l'autobus. Vexés et dédaigneux nous passons devant a Pied. Nous sommes au Poët en même temps qu'eux.

Le soir étape à Guillestre.

Ceux qui l'ont partagée avec moi diront comme moi qu'ils n'avaient jamais vécu si belle journée.

Quel que puisse être mon destin s'il m'était donné d'en vivre quelques unes de semblables ce serait suffisant pour que je trouve la vie heureuse et que je sois content de mon sort.

LE VISO.

7-10 Août.

Quel beau voyage de Guillestre à Abriès !

Nous roulions confortablement allongés dans le car qui nous emportait à travers les gorges et les forêts du Queyras.

A Château-Queyras nous prenions Estienne et Barnéoud. Nous voilà au complet, tout s'annonce bien ! Mais je sentais vivement le grand vide créé près de moi par l'absence de Neto rappelé d'urgence à Jausiers en raison d'une grave indisposition de son Père.

Au Poët nous avons retrouvé nos bicyclettes et repris à toute vitesse la descente éperdue qui durait depuis le sommet du Pelvoux et ne devait s'arrêter qu'à Mont-Dauphin où nous eûmes le bonheur d'être recueillis par le car d'Imbert. ²⁴

Je passe sur nos arrêts au Poët et à l'Argentière où nous nous désaltérons, sur le souper à Guillestre, sur les treize heures de sommeil dans un bon lit, sur le déjeuner et même sur le bain... nous vivions double ! mais j'insiste sur le sentiment d'inquiétude qui m'envahit lorsque Neto reçut le télégramme de sa sœur et grandit jusqu'au moment où l'auto de Marc vint

nous l'enlever tandis que Charles, remis de sa fatigue, prenait sa place et son vélo.

Cette séparation m'a fait beaucoup de peine. Nos nombreuses sorties (j'avais fait avec lui toutes mes ascensions), les dangers que nous avons partagés, les problèmes que nous avons résolus dans un effort commun, l'impression très nette que je lui avais sauvé la vie au Tourillon et que j'avais failli le tuer au Pain de Sucre, tout cela m'avait attaché à lui... peut-être plus qu'il ne l'est à moi.

A pratiquer la Montagne ensemble nous avons acquis les mêmes idées, les mêmes habitudes, les mêmes méthodes et puis je comptais sur lui que je connaissais, beaucoup plus que sur Charles qui allait débiter sur le rocher.

Je considérais la caravane comme affaiblie. J'avais un réel chagrin.

A Abriès nous passons une nuit assez riche en événements comiques et le lendemain matin, nous étant ravitaillés, nous allons en voiture par des sites de toute beauté — splendeur du Haut-Queyras ! — jusqu'à la Roche Ecroulée. Nous continuons à pied en suivant le chemin du col Valante.

Nous marchons allègrement mais sans entrain, il semble qu'une inquiétude pèse sur nous. La note gaie qu'apporte toujours et partout l'heureux caractère de Neto nous manque.

J'épie mes camarades. Paul a les pieds blessés, il a quitté ses brodequins pour des espadrilles. Charles se surveille et ménage ses forces dans la peur de rééditer sa défaillance du Pelvoux.

Personnellement je suis inquiet. Quelles difficultés nous attendent ?

Dépasseront-elles nos forces ? Je suis rempli de crainte et d'incertitude je n'ai pour moi que l'ardent désir d'arriver.

Le Viso se montre bientôt.

Il est majestueux dans toute l'acception du terme. De n'importe où qu'on le voie c'est l'impression qui se dégage de son fier isolement, de l'allure de ses lignes symétriques et élancées. Ce que nous voyons entre deux pentes gazonnées n'est cependant qu'un tout petit bout de roc sombre taché de glace mais il tranche tellement sur les premiers plans, il apparaît si distant et si hautain qu'on devine le roi terrible de ces lieux. A chaque tournant il grandit. Enfin nous le voyons presque sur nos têtes. A ses pieds le col Valante, à droite le Visoletto, à gauche le petit Viso ou Visoulet et, blotti contre lui, le Viso-Valante ; on dirait un monarque entouré de sa cour.

A midi nous sommes au refuge Ballif.

Il est vraiment dommage qu'un refuge si bien construit et si utile soit dans un tel état. Il n'en reste que les cloisons et le toit. Un berger s'y est établi en maître et seigneur. Il ne cède que moyennant étrennes casseroles et couvertures. Il n'y a plus ni paille ni matelas, il faudra coucher sur le plancher.

Encore faut-il demander au berger la permission d'entrer chez nous.

Nous dînons au bord du torrent et le reste du jour se passe à flâner, à observer la muraille que nous aurons à gravir.

Estienne tire des plans ; Paul, fumant la pipe, fait de l'héliothérapie ; Charles et moi profitons de l'absence du berger pour nous reposer sur sa paille, ce soir nous n'en aurons pas autant ! Cependant Barnéoud prépare une de ces soupes succulentes dont il a le secret.

Le soir nous nous couchons à même le plancher enroulés dans des couvertures que le berger a bien voulu nous prêter. Au fond il est assez complaisant, ne nous donne-t-il pas deux minuscules bouts de chandelle pour remplacer les nôtres que nous avons perdues je ne sais où !

Quelle nuit ! D'abord jusqu'à dix heures les bergers mangent et causent à côté du refuge, ensuite ils rentrent avec des précautions bien inutiles car sitôt qu'ils se déchaussent il se répand une odeur qui réveillerait un mort. N'y tenant plus je sors avec Paul, nous ne pouvons nous empêcher d'éclater de rire avant même de nous être parlé. Au bout d'un moment nous rentrons de nouveau mais c'est alors le plancher qui se faisant de plus en plus dur nous interdit tout sommeil. Heureux Estienne ! heureux Barnéoud ! qui ronflent béatement à côté de moi. Charles et Paul sont immobiles. Je ne sais s'ils dorment mais de peur de les réveiller je n'ose leur parler.

La situation d'ailleurs est peut-être réciproque.

Enervé à 2 heures je secoue tout le monde et sors avec Barnéoud qui va préparer le déjeuner.

La bougie va manquer, nous nous ingénions à la faire durer.

Enfin à 3 heures nous quittons le refuge.

Mal éveillés, butant à chaque pierre, nous suivons la lumière tremblotante que porte Estienne.

Je ne pense absolument à rien.

Je me rappelle un ruisseau que nous avons traversé et des abominables cailloux du col Valante.

Au lever du jour nous sommes sur le col. Il m'a paru très encaissé, au fond d'une étroite vallée, écrasé par la masse énorme du Viso. Au Sud je

crois reconnaître le Rubren.

Il nous faut alors descendre dans des éboulis, tourner à l'Est, passer sous une barre et remonter le glacier qui aboutit au col Viso-Pointe Gastaldi.

Au passage, Estienne nous fait voir le refuge dans lequel il voulait passer la nuit. Son aspect ne nous fait pas regretter les deux heures de marche qu'il nous aurait épargnées ce matin, c'est un simple abri sous roche.

Le glacier que nous remontons n'a qu'une faible pente mais il est de glace vive, il faut se méfier pour ne pas glisser.

Arrivé presque au bout du glacier Paul continuant droit devant lui dépasse Estienne qui, ayant changé de direction, tourne à droite. Charles et moi un peu en retard suivons Barnéoud. Arrêté par un obstacle Paul coupe horizontalement pour rejoindre Estienne. Comme il arrive au-dessus de nous il fait partir une grosse pierre qui passe tout près de moi. Estienne se met en colère, il le tance vertement : « Je ne veux pas être dépassé..... Je suis le chef !... Je n'aime pas qu'on tourne autour de moi quand je cherche mon chemin..... Si ça continue je vous plante là et je rentre chez moi. »

L'oreille basse Paul encaisse.

Bien sagement il se met à la file.

D'ailleurs Estienne fut vite calmé, on ne parla plus de l'incident ; mais cette leçon nous servit, désormais nous fûmes sages.

A 6 heures nous recevons les premiers rayons du soleil. Nous en avons grand besoin, nous étions gelés.

Nous cassons la croûte et l'ascension commence Par les rochers au-dessus du col.

Estienne nous montre sur la gauche un glacier qui envoie plusieurs branches sur les flancs du Viso à une inclinaison effrayante. « Voyez, dit-il, celle du milieu c'est le couloir Coolidge.... C'est par là qu'il est monté avec les Almer. » Et nous nous disons : « Il n'avait pas peur Coolidge ! »

Je ne sais plus combien de temps dura notre grimpe mais je sais bien qu'elle nous conduisit à une véritable impasse.

Devant nous l'arête se relève à la verticale et s'élance à perte de vue. A droite dans une paroi de roche verticale court une étroite cheminée ; la muraille a une hauteur de 40 mètres, une crête aiguë la couronne qui se brise tout-à-fait à droite pour plonger au delà de nos regards. A gauche un couloir de glace bleue translucide descend à une inclinaison fantastique jusqu'à la rimaye là-bas vers le col.

Estienne se recueille.

Barnéoud propose de traverser le glacier et d'atteindre en face des rochers qui semblent faciles.

Estienne hésite. Peut-être doute-t-il de nos qualités.

Il se décide pour la cheminée, gagne péniblement vingt mètres puis hisse Barnéoud jusqu'à lui. Je le suis attentivement. Je voudrais qu'il réussisse. Bien que très dure j'ai plus confiance en la cheminée qu'en la glace dont je n'ai pas l'habitude.

Estienne essaye de s'élever plus haut. Ce doit être très difficile. Nous le voyons, il ne dit rien. Ses mouvements sont lents et mesurés. Il fixe une main, où ? on ne peut le distinguer ! la main attire ensuite à elle tout le corps, on dirait une amibe sur une vitre ! Il atteint ainsi la crête finale au point où, se brisant, d'horizontale elle devient verticale. Il se détache à présent tout entier dans le ciel, il ne touche au roc que par le bout des pieds, au dessous de lui l'à-pic effroyable se montre de profil.

Alors, dans un profond silence, il laisse tomber sur nous ces mots qui changent notre admiration en frayeur : « Rien à faire... »

« Peux pas continuer.... Rien pour les mains ! »

C'est avec un vrai soulagement que nous le voyons revenir ; il a résolu de remonter le couloir.

Nous prenons nos dispositions.

Ayant ajouté la corde de Barnéoud à la sienne (total : 50 mètres), Estienne se met au bout, le premier. Derrière lui, à 10 mètres, Barnéoud s'attache. Il laisse 30 mètres entre lui et moi, mes camarades me suivent de près Paul d'abord, Charles ensuite ceci conformément à la règle : Sur le glacier on doit se ranger par ordre de capacité décroissante tandis que sur le rocher on doit renforcer les extrémités et alterner les guides et les touristes.

La manœuvre est simple. Barnéoud passe devant et taille des marches sur 10 mètres, il est alors à bout de corde avec Estienne, celui-ci passe devant et taille sur dix mètres. Puis Barnéoud repasse devant et taille encore sur dix mètres et fait un refuge où le rejoint Estienne. A ce moment je suis à bout de corde avec Barnéoud. Suivi de mes camarades je me mets en marche hâlé en quelque sorte par lui. Cependant Estienne taille encore sur dix mètres.... et ainsi de suite.

Tout- à-coup Barnéoud disparaît derrière un éperon rocheux. Nous n'entendons plus que les coups de piolet et la chute des morceaux de glace qui roulent si loin qu'on ne peut les suivre. Bientôt Estienne rejoint Barnéoud, nous voilà seuls ! Et nous restons ainsi longtemps pelotonnés

dans un trou de rocher, filant petit-à-petit la corde et nous cramponnant pour retenir les guides s'ils venaient à glisser.

En cas de départ brusque j'ai le numéro 1, aussi Je songe un instant au diabolique tobogan que nous ferions sur cette piste miroitante. Mais je suis très calme. J'assure mes pieds sur des rocs comme sur des étriers, je m'arcboute contre la paroi et je file tout doucement la corde.

L'ordre arrive : « Avancez ! » Une traction de la corde et je me mets en route suivi de Paul et de Charles.

Ce couloir m'avait effrayé quand il fut question de l'attaquer, mais à présent qu'il faut le franchir je l'affronte sans trembler. Dès les premiers pas je suis rassuré, les marches sont larges, le pied y enfonce, les clous mordent, le piolet fait harpon, ça va !

L'audace voulue des premiers pas fait place à une froide assurance, je grimpe avec aisance comme si je montais un escalier ou plus exactement comme si je montais à une échelle car, à la hauteur de ma poitrine, il y a juste la longueur de mon avant-bras entre la glace et moi, et cependant je suis bien droit puisque je ne repose que sur les pieds.

Ce brave Barnéoud fait des marches excellentes. Bravo ! mais qu'elles sont hautes ! Je suis parfois obligé de me hisser d'abord sur les genoux en m'aidant du piolet. Que doit faire Paul ! avec sa petite taille !

L'éperon rocheux contourné, le couloir nous apparaît tout entier. Il monte comme un mur en devenant de plus en plus étroit et aboutit à des rochers qui brillent au soleil.

Les marches sont taillées tout près du roc, celui-ci plonge verticalement sous la glace dont il n'est séparé que par une étroite fente.

La première station est un simple balcon, une marche un peu plus large. Ça n'est pas du tout confortable et cependant il nous faut attendre là pendant des minutes qui semblent interminables. Les uns au-dessus des autres nous sommes tous trois debout sur la glace, les doigts gelés crispés sur le piolet.

Au dessus de nous Estienne et Barnéoud taillent tour-à-tour m'envoyant dans les jambes une grêle de glaçons.

Sur cette glace aucun de nous n'est vraiment fixe, si jamais une chute venait à se produire... Pensif je regarde le vide immense qui s'ouvre sous mes Pieds.

Enfin, voici dans la paroi une anfractuosité où, tout heureux de pouvoir soustraire nos pieds au contact de la glace, nous nous blottissons.

Le soleil n'a plus reparu depuis le petit col d'où nous sommes partis mais il brille en haut du couloir et nous suivons très intéressés la progression de la ligne d'ombre.

Déjà le soleil atteint Estienne à 10 mètres au-dessus de nous.

Enfin le voilà ! nous le saluons d'un chant joyeux que domine la voix tonnante de Charles. Nous lui exposons nos pauvres mains bleuies, il les ranime mais en se ranimant elles s'emplissent de picotements douloureux.

Les guides sont allés chercher bien au-dessus de la glace une sorte de balcon. Pour l'atteindre il faut gravir une muraille n'offrant que de rares prises ce qui oblige à exécuter une marche en zigzag au cours de laquelle l'aide de la corde est bien minime.

Oh ! ces quelques mètres sur des prises minuscules, avec des doigts engourdis par le froid, avec le piolet qui cisaille le poignet et la corde qui tire à l'opposé de la direction.

Ce fut le passage le plus dur de la journée.

Au bout d'un lacet la corde se trouve trop courte. Je dois attendre Paul, les pieds mal assurés, la main droite crispée sur une prise, la gauche le tirant à moi. Je ne vois que sa face congestionnée et ses yeux effarés qui paraissent énormes sous ses lunettes. Charles est en dessous, une fausse manœuvre et nous pourrions l'assommer !

Enfin ! nous sommes tous installés sur le petit balcon. C'est presque fini. Le couloir monte bien moins. Les guides taillent encore sur une trentaine de mètres et nous voilà tout en haut du couloir, sur une brèche, dans une arête ornée de magnifiques gendarmes.

Pour franchir ce couloir nous avons fait quatre bonds de 30 mètres. Lorsque Barnéoud a donné le premier coup de piolet il était 8 heures. Il est en ce moment midi. Nous avons mis 4 heures pour faire 120 mètres !

Estienne tient son sommet, il devient joyeux, réduit les longueurs de corde, s'écrie : « Avanti Savoia ! » et nous grimpons dans les rochers.

Là mes souvenirs sont bien vagues. Je revois Estienne courant à quatre pattes son petit nez rond pointé sur la croix qui de temps en temps nous apparaît toute petite. Je me souviens des à-coups de la corde, de gros rochers délités ruisselants d'eau, de zigzags qui nous ramenaient continuellement d'un gouffre à l'autre, celui de l'Est et celui du Nord. Je me souviens de quelques névés, de gros blocs superposés en général faciles. Je me souviens surtout d'une marche rapide, vertigineuse.

Encore quelques blocs et cette fantastique chevauchée sur l'arête Nord prend fin. Une crête neigeuse.... le sommet !

Il est une heure après midi.

Au sommet du couloir nous devons être aux environs de 3.400 mètres, nous avons mis une heure Pour faire les 500 derniers mètres.

Estienne est heureux, il chante un cantique à Notre-Dame-des-Ecrins.

L'impression de ce sommet est unique. Il semble qu'il n'y ait qu'une montagne : Le Viso. Tout le reste paraît petit, confus et lointain.

A l'Est une buée plane sur le Piémont cachant la plaine que nous aurions pu voir jusqu'à Milan. Partout ailleurs un immense cercle de cimes. Nous nous arrêtons sur nos amis le Rubren, le Chambeyron, le Pelvoux. Le Mont Blanc et le Mont Rose forment des groupes imposants.

A nos pieds, en France la vallée du Guil, en Italie un désert de cailloux criblé d'une multitude de lacs de toutes couleurs, parsemé de tentes militaires, sillonné de colonnes qui progressent lentement chaînes minuscules de bersagliers plus minuscules encore ; on dirait une bataille de soldats de plomb.

Dans le lointain un large fleuve décrit un coude. Sur ses bords une ville, des usines.... Nous ne pouvons identifier.

J'étais heureux mais obligé de constater que, dans une ascension, le plaisir est dans l'escalade plutôt que dans le sommet.

A vrai dire je n'étais pas heureux comme au Pelvoux.

Eu égard à ma force cette ascension était trop difficile pour que je la puisse faire le cœur léger et l'esprit libre.

Ce sommet bien qu'isolé ne donne pas une impression aérienne, comme l'Aiguille de Chambeyron par exemple, à cause de la proximité du Viso-Valante et de l'étendue de la plateforme sommitale. Il est surmonté d'une très belle croix en fer forgé malheureusement tordue par la foudre, à ses pieds contre le tas de pierre qui la supporte on remarque un médaillon en bronze de la Vierge dû à Gastaldi et des ex-voto ; enfin contre elle une vierge en bois. Cette vierge est toute fendillée, dans une de ses fentes nous glissons le papier sur lequel nous avons mis nos noms.

A 2 heures et demie nous commençons la descente par la face Sud. Descente facile et monotone qui ne m'a laissé que peu de souvenirs. Nous étions encordés dans l'ordre suivant de bas en haut : Barnéoud, Charles, Paul, moi et Estienne.

Cette face est toute de rochers déchiquetés, de pierres croulantes. Un névé puis des éboulis nous mènent au refuge Gastaldi que des maçons réparent.

Des cailloux, toujours des cailloux ! Nous remontons au petit col des Sagnettes, nous tournons à gauche et prenons un sentier qui nous conduit au refuge Quintino Sella.

Ce refuge est très bien construit, il a trois étages, nous y entrons pour y prendre des rafraîchissements. Salle comble. Douaniers, soldats, servantes donnent à cette auberge de haute montagne un cachet tout particulier. Tandis qu'Estienne s'attable avec le fils Perrotti, ²⁵ chemise noire qui semble tout commander ici, nous engageons la conversation avec un alpiniste italien. Il s'exprime très élégamment, malgré un accent spécial, en un français très pur. Nous causons longuement du Viso ; il nous apprend que le lendemain on doit fêter le soixantième anniversaire de la première ascension italienne de la célèbre montagne et nous raconte les aventures de Guillemain et Quatrefoies qui passèrent 36 heures sur le glacier du triangle.

Encore des cailloux et d'abominables moraines qui n'en finissent plus mais le décor est superbe. Chaque crête franchie laisse apercevoir de nouveaux lacs, tous plus beaux les uns que les autres, dans lesquels le Viso reflète les glaciers de sa face Est.

Le ciel, la glace, les eaux, les rochers bleus-verts, c'est beau au delà de toute description ! et d'autant plus qu'en ce moment toute la région présente une très grande animation, on y fait des manœuvres. Des soldats de toutes armes en tenue de campagne, des convois de toute nature sillonnent les pistes en tous sens. C'est très coloré, mais les soldats italiens sont mal vêtus, mal chaussés. Où êtes-vous beaux chasseurs du 15^e ? ²⁶

Voici le Plan du Roi.

Hôtellerie moyenâgeuse occupant le centre d'un îlot de verdure que traverse un mince filet d'eau venu du col de la Traversette : le Pô ! Nous y arrivons à 7 heures et demie et nous offrons un Cinzano tout en causant avec un américain passant son été là avec sa famille.

Des Italiens, très gentlemen, nous offrent l'Asti. « Aux Français qui viennent du Viso des Italiens qui vont y monter ! » nous disent-ils. Ils lèvent leur verre au cri de « Viva la Francia ! » à quoi nous répondons : « Vive l'Italie ! »

Après avoir rempli de nombreuses fiches conformément aux décrets affichés partout et signés : Benito Mussolini, nous soupçons et gagnons nos

chambres. Je dois dire que si le repas fut excellent le lit fut détestable et qu'il m'arriva cette nuit là un bien méchant accident. Trompé par l'obscurité je fis, ans un escalier qui n'était pas muni de rampe, une chute qui aurait pû ne pas être sans conséquences.

Et voilà bien les dangers de l'alpinisme !

A 4 heures du matin nous prenons le chemin du retour. Dans une nuit noire nous montons à la Traversette, nous en traversons l'extraordinaire galerie et à 6 heures nous mettons le pied sur le sol français.

J'éprouvais une réelle satisfaction, je rentrais chez moi.

De la Traversette à Abriès ce fut une véritable course où les guides ne nous tinrent pas pied. Nous étions à Abriès à 10 heures et demie ; enfourchant aussitôt nos bicyclettes nous dévalions à toute allure la vallée du Guil. A midi nous dînions à Guillestre et nous étions, en sortant de table, si dispos que nous rentrions le soir même à Jausiers par le col de Vars.

Aujourd'hui²⁷ je me demande si nous avons réellement fait le Viso par le Nord.

Je n'ai jamais reconnu d'une façon précise notre itinéraire dans les guides.

Nous avons suivi à peu près la ligne qui va du col entre Viso et Pointe Gastaldi au sommet.

Ce qui me donne des doutes c'est que le soleil nous a éclairés pendant une partie de l'ascension. Nous avons dû passer entre l'itinéraire Nord et le couloir Coolidge.

Estienne m'a affirmé que c'était par le Nord mais comme c'est une voie qu'il a trouvée tout seul..... !

Il m'a affirmé aussi que le couloir que nous avons remonté ne l'avait jamais été avant nous. Il ne présente cependant pas l'intérêt d'une première parce qu'il est identique au couloir Coolidge qui est tout près de lui.

Enfin Estienne m'a encore certifié que la pente de notre couloir était supérieure à celle de la face Nord des Ecrins.

Aussi bien, après ma campagne 1923, le Viso reste-t-il ma plus grande entreprise alpine. Nous avons marché de 3 heures à 19 heures 30 ne nous arrêtant que demi heure au pied du Viso une heure et demie à son sommet et demi-heure au refuge Quintino Sella, soit 14 heures de marche effective. Nos guides eux-mêmes étaient éreintés.

L'étendue de l'entreprise, ses difficultés, l'absence de Neto surtout m'ont empêché de jouir de cette course autant que je l'aurais pu.

Mais j'ai vu de si belles choses et j'en ai tant joui par le souvenir !

LA TETE DE MOYSE.

Je ne sais où ni par qui j'ai vu qualifier la Tête de Moïse de « Mont mystérieux et perfide ». Lorsque je lus cette appréciation je la supposais tendacieuse ne connaissant pas encore l'Oronaye.

Depuis j'ai changé d'opinion, à juste titre je crois ; on va le voir.

PREMIERE RENCONTRE. - 10 avril

La Tête de Moïse n'est pas une montagne, c'est un être.

Je la revois encore telle qu'elle m'apparut par cette belle matinée de printemps.

La neige recouvrait les larges éboulis sur lesquels, dominant de 900 mètres, repose le mont « puissant et solitaire ». On l'aurait dit orné d'une opulente barbe blanche, dans sa paroi, face immense, un couloir obscur dessinait l'ombre d'un nez monstrueux et sur son sommet le soleil faisait scintiller une blanche chevelure de neige qui l'auréolait comme devait l'être le front de Moïse, l'homme de Dieu.

Telle fut l'impression que me fit ce géant lorsqu'en skis je passais pour la première fois le seuil d'Oronaye...

DEUXIEME RENCONTRE. - 1^{er} Août.

Chantant joyeusement nous montons, Neto Marc et moi, vers le vallon d'Oronaye. Nous sommes heureux nous allons attaquer Moïse.

La Tête de Moïse !

Le mont enveloppé de mystère !

On parle encore à Larche d'une lointaine expédition qui ne parvint au sommet qu'au prix de grosses difficultés et sans son chef lequel avait dû renoncer. Depuis, nous assure-t-on, beaucoup ont essayé mais personne, en France du moins, n'est arrivé jusqu'au sommet.

Le mont est traître. Il emploie mille ruses contre celui qui veut le vaincre. S'il a eu assez de courage pour remonter ses éboulis mouvants il lui offre des prises commodes et nombreuses puis le lâche dans une avalanche de pierres ; il l'égare dans un labyrinthe de couloirs ou le fait s'acharner sur l'une des nombreuses aiguilles qui l'enveloppent et ne lui montre qu'au sommet son erreur désespérante.

Nous marchions pleins d'espoir et de confiance en nous. Bientôt au-dessus des pentes de la Signora apparaît la cime. Le soleil levant se cache derrière elle et découpe dans le ciel blanchissant une dentelle de rocs qui semble penchée sur nous.

Au seuil d'Oronaye une courte halte puis en route droit sur le point où l'arête Est de la Tête de Moyse se dégage des éboulis.

Longue et pénible montée. Marc s'essouffle. Nous sommes rapidement égrenés et je dois bien souvent me retourner et attendre tout en pestant de bon cœur pour le temps perdu. Neto, plus poli, ne sachant qui lâcher, louvoyé entre nous deux.

Au premier objectif nouvelle pause. Marc et Neto laissent là le supplément de leur charge et nous continuons.

Tout en longeant les rochers de la face Sud nous discutons longuement sur le choix du couloir.

Enfin nous nous décidons pour l'un d'eux qui nous conduit à une cheminée très raide que Marc orce élégamment. Une brèche et nous passons dans un second couloir à l'Est du premier. Un névé l'encombre, je dois tailler une trentaine de marches pour atteindre une seconde brèche que nous décorons à l'unanimité du nom de brèche Ernest Couttolenc. Cette brèche nous mène dans un immense couloir d'éboulis qui plonge dans Feuillas. Nous l'abordons au niveau d'un névé que nous franchissons en faisant sur son arête supérieure, contre le rocher, des Pas à la Chariot très amusants.

Continuant à l'Est persuadés que le sommet est devant nous, nous remontons la branche Est du grand couloir. Encore des marches puis, entre deux murailles verticales, un col infernal garni de glace large de dix mètres où siffle un éternel courant d'air émigrant d'Italie en France.

Nous étions entre le crâne et l'oreille du monstre.

Sans une hésitation nous cherchons à monter sur le rocher à notre droite. Il s'agit donc de traverser le col dans toute sa largeur. Une mince arête de glace le garnit. Je l'enfourche et me hâlant sur mon piolet je passe de l'autre côté. Là le rocher est lisse. Une seule prise d'ailleurs insuffisante. Je me retourne vers mes compagnons pour revenir. Mais alors l'arête de glace et les pentes qui fuient de chaque côté m'impressionnent, je réclame la corde. On me la lance. On me ramène.

Malgré une proposition de Neto qui voudrait essayer sur la gauche, nous décidons de descendre convaincus que le sommet est bien à droite.

Après une vaine tentative sur des surplombs de roche instable nous retournons dans le grand couloir. Mais Marc et Neto n'ont pas envie de recommencer. Je rage et sans rien dire m'abandonnant aux éboulis je file.... je file... quelle glissade !.... Ce jour là mon piolet me rendit un fier service !....

Toujours persuadé que le sommet est à l'Est je suis la base du rocher et essaye en vain deux couloirs à la suite du grand. Découragé j'abandonne et, pour mieux juger des choses, je passe le col Feuillas et remonte en face sur les flancs de la Tête de Feuillas. A mi-hauteur je me rends compte de l'erreur. Le sommet était non pas à notre droite mais à notre gauche.

En proie au plus violent dépit je voudrais remonter. J'appelle mes camarades. C'est en vain, ils sont partis pour aller rejoindre leurs sacs, je ne les vois plus. Dégoûté je note sur mon carnet : « 2 heures, je tiens la clef de la montagne..... Je pourrais en recommencer l'ascension mais abandonné, effrayé par la longueur des éboulis, j'y renonce..... Nous nous reverrons !... »

Je descends par le sentier de Feuillas au seuil d'Oronaye où je retrouve Marc et Neto.

Notre échec était complet !

TROISIEME RENCONTRE. - 27 Août.

Moins d'un mois après nous faisons à la farouche montagne une nouvelle visite.

Nous étions fin-prêts, en pleine forme.

La veille du grand jour et l'ultime nuit se passèrent à Larche dans des aventures mémorables mais tout-à-fait extra-alpines. A 3 heures cette excellente Madame Robert ²⁸ nous sert un café que nous n'avons guère la force d'apprécier et nous voilà de nouveau clopinant sur la route du col. ²⁹ Mais si mon cher et fidèle Neto est toujours là Paul a remplacé Marc ; sans mettre en doute les qualités alpines de celui-ci, la cordée y gagne en cohésion. Au passage les douaniers nous souhaitent bon voyage sans autrement s'inquiéter du contenu de nos sacs.

Au seuil d'Oronaye superbe coucher...de lune.

Cette fois nous suivons l'itinéraire du col Feuillas et dès que commencent les éboulis nous marchons droit vers le sommet.

Jusqu'au rocher, quelle affreuse montée ; le sol cède sous l'effort ; énervé on accélère et c'est du patinage sur place. Je vais par bonds d'un bloc à

l'autre. Oh ! ces gros rochers qui, tombés de la montagne, émergent de la pente fluide ! Pour souffler un instant nous nous y cramponnons comme un naufragé à une épave. Mais voici que Paul fait une découverte : appliquant ses principes de reptation à ce terrain, il monte à quatre pattes plantant comme une ancre le fer de son piolet, c'est le système qui donne le meilleur rendement.

Nous nous engageons dans le deuxième couloir à l'Ouest du grand et sommes tout surpris d'arriver sans avoir rencontré la neige à la brèche Ernest Couttolenc.

Nous atteignons ainsi le grand couloir.

Sur une inspiration de Neto nous grimpons dans les rochers, branche gauche du grand couloir. Une vraie galerie, un balcon, nous permet de faire quelques pas sur la gauche puis nous montons dans les rochers en revenant un peu sur la droite et en visant une dent de rocher à forme de prisme à base carrée qui se dresse à l'horizon (repère caractéristique).

Au pied du monolithe un passage délicat nous arrête : une dalle se dresse en face de moi. Heureusement le rocher à ma droite vient un peu surplomber la dalle qui a bien 6 ou 7 mètres. Je grimpe un échelon, puis n'ai plus qu'une seule prise à main gauche, je la saisis et colle mes genoux sur la dalle qui adhère assez bien. Mon épaule droite est coincée contre la roche surplombante, je fais en quelque sorte un demi-ramonage. Je force sur les genoux et la main en rentrant l'épaule mais la prise à gauche me lâche entraînant avec elle tout un quartier de rocher. Mon épaule revient par bonheur se coincer contre la roche ce qui suffit avec mes genoux pour me retenir immédiatement ; les quelques centimètres gagnés suffisent pour me permettre un rétablissement qui m'installe sur un étroit escalier.

J'aide tour-à-tour Paul et Neto à qui la prise Partie manque certainement beaucoup.

Puis je grimpe droit vers une arête déchiquetée que j'atteinds par une petite brèche.

Oh ! joie ! le sommet !.....ça y est ! C'est la crête terminale ! Mes compagnons radieux se hâtent.

C'est une crête très aiguë fortement érodée. Elle joint deux sommets (Est et Ouest) dont il serait difficile de dire quel est le plus haut.

Nous suivons la crête que sa dentelure rend vraiment aérienne et gagnons le sommet Est où Paul, exalté par la victoire, nous embrasse avec effusion.

Ce sommet est intact, nous y construisons un petit cairn puis nous passons au sommet Ouest où nous trouvons une vieille canne plantée dans un tas de pierres une carte de M. de Cessole montée cette même année avec Jean Plent et les cartes de deux touristes italiens. Nous sommes désolés de ne pouvoir y laisser un mot n'ayant ni carte ni rien pour écrire.

Il est 9 heures et demie, nous mangeons et sommeillons tranquillement jusqu'à 11 heures.

Le panorama quant aux sommets est celui des autres cimes de l'Ubaye. Mais alors que la Tête de Moïse n'est visible d'aucune vallée française on voit parfaitement la vallée de Maira. La rivière fait un coude au pied de la Tête de Moïse ce qui fait qu'on a son bassin supérieur étalé devant soi et qu'on prend en enfilade son bassin inférieur. On distingue parfaitement la Chiapera ainsi que plusieurs autres villages italiens.

En quittant le sommet Neto voudrait tenter de descendre sur le col terminus de notre première tentative. Fidèle au principe : Ne jamais descendre par une voie inconnue, je m'y oppose et nous descendons par notre voie d'ascension. Mes camarades sont devant je les aide et moi-même descends en faisant plusieurs rappels.

Laissant à notre droite la brèche Ernest Coustolenc nous filons comme en gondole dans le grand couloir.

Encore une station près du lac d'Oronaye (site remarquable) et nous dévalons sur Larche où, avant de reprendre nos vélos, nous exécutons en quelques instants un énorme roblochon.

Cette ascension fut très intéressante. C'était la première fois que sans guide nous vainquions une grande cime. C'était pour nous une vraie première.

Les difficultés de la Tête de Moïse tiennent à deux causes. D'une part, multitude des couloirs qui se ramifient et retombent les uns dans les autres, communiquent par des brèches et aboutissent à des cols très escarpés entre deux sommets ; multiplicité des aiguilles adjacentes dont pour la plupart il est très difficile d'évaluer les proportions quand on en est très près. Ce qui multiplie les chances de s'égarer.

D'autre part, la roche est complètement pourrie ; les prises sont nombreuses et souvent très commodes mais presque toutes sont mauvaises.

Les plus commodes sont les plus instables.

La roche est partout fissurée en petits blocs comme un damier. On doit souvent se contenter comme prise d'une roche déjà lézardée par le gel.

En résumé : ascension très intéressante mais Pénible à cause des éboulis, dangereuse à cause de la nature du rocher, délicate à cause de la facilité des erreurs.

LA FONT-SANCTE.

2 Septembre ³⁰

La veille nous allons chercher Estienne à Barcelonnette et nous le ramenons triomphalement en Citroën à Jausiers d'où nous allons coucher à la Barge chez Pierre André.

Etions-nous heureux pendant ce parcours !

A Maurin nous trouvons une agréable société : M. Deschamps, M^{me} Fluchère, M^{lle} Faure, M. Pradignac, les lieutenants Barnola, Cluzet, Thévenot, Versini... Nous passons une excellente soirée.

A 2 heures et demie, sous la conduite d'Estienne, nous quittons la Barge, Neto, Paul et moi, accompagnés d'un jeune homme en villégiature chez notre hôte. Nous partons sans nous rendre compte dans l'obscurité que ce camarade n'a pas d'équipement ce qui devait par la suite égayer notre ascension d'épisodes comiques mais nous causer aussi de vives inquiétudes.

Faire la Font-Sancte en tenue de ville quelle audace !

Montée facile jusqu'au Vallon Claus ; puis grimpée dans les rochers en suivant l'arête entre Vallon Claus et Girardin. Là notre compagnon de rencontre se montrant, contrairement à ses dires, sans expérience prend de l'avance fait partir des cailloux et reçoit une belle semonce d'Estienne.

Au dessus du col de Girardin nous mangeons. Il fait très froid ; qu'importe ! Au-dessus du Viso le soleil se lève majestueux, le spectacle est de toute beauté !

Nous repartons bientôt suivant l'arête Est de la montagne, retardés par notre invité qui se montre de plus en plus novice et souffre beaucoup de n'avoir ni piolet ni cloutage. Il manque à plusieurs reprises mettre la cordée en péril ; nous voulions le renvoyer ou l'obliger à nous attendre. Estienne s'y oppose. On ne doit jamais en montagne abandonner un camarade, il doit suivre ou tout le monde doit rentrer avec lui.

Dans la face Est, à 60 mètres du sommet, notre guide décide de le tourner. Nous gagnons l'arête Nord par une traversée délicate au-dessus de

couloirs remplis de neige gelée et, montant en spirale, atteignons le point culminant par la face Ouest qui est formée de dalles peu inclinées (45° à 60°).

Très belle vue surtout sur le Pelvoux, le Viso et les Chambeyron.

A la descente nous écourtons en prenant d'abord la branche Ouest du grand couloir qui descend dans la face Sud, puis le couloir lui-même.

A 11 heures et demie nous étions de retour.

Je croyais la Font-Sainte plus dure.

L'AIGUILLE.

7 Septembre.

L'Aiguille de Chambeyron !

Dans l'Ubaye c'est la grande difficile, c'est la montagne où l'on ne va pas.

Y est-on jamais allé ? Est-ce dur ? On l'ignore et naturellement on dit : c'est impossible, jamais personne n'y est allé. En somme on ne sait rien de ce sommet. Sans doute ce doit être parce qu'on ne le voit de nulle part de la vallée et peut être aussi parce que de ceux qui l'ont aperçu beaucoup ont passé sans deviner son importance.

Il faut avoir vu les Aiguilles du col de la Gypièrre ou du col de Girardin.

Du côté sud c'est une barre gigantesque fermant l'horizon sans espoir de passage. Haute de plus de 300 mètres au-dessus du vallon, des pointes élancées la couronne d'une crénelure d'où l'Aiguille de Chambeyron (3409) s'élance la dominant de 300 mètres. Cette muraille se présente de front, tragique et dénudée. Il est des montagnes qui sont couvertes de forêts, d'autres le sont d'herbe ou de neige, la plupart sont entourées d'éboulis ; le Brec et la Font-Sainte sont des montagnes nues ; l'Aiguille, vue du sud, c'est à proprement parler la montagne squelette.

Du côté nord cette chaîne est moins terrible mais tout aussi pittoresque. A droite et à gauche se pressent quelques cimes aiguës, au centre, reine entourée de sa cour, se détache fièrement l'Aiguille. Les glaciers du Marinnet étendent à ses pieds un large tapis blanc et la drapent de longues écharpes de glace si droites qu'elles semblent flotter.

De la Font-Sainte nous l'avions admirée une fois de plus, aussi, dès le jeudi suivant, d'une auto qui nous amenait de Saint-Paul, descendions-nous,

Neto, Paul et moi, devant l'hospitalière demeure de Pierre André chez qui nous soupçons avant d'aller coucher au Maljasset.

De la Font-Sainte Estienne qui a fait l'Aiguille par l'itinéraire Coolidge nous avait donné quelques indications : Remonter le glacier de Chauvet rive gauche, le traverser en haut, atteindre l'arête Nord Ouest, la suivre en appuyant sur la droite, finir par le Sud. Tel sera notre itinéraire.

Aiguille de Chambeyron
(face Nord-Ouest)

Dans la muraille terminale



Le vendredi matin à 2 heures nous nous levons, déjeunons de quelques biscuits trempés dans du vin et en route. Jusqu'à la carrière ça va bien mais

dès qu'il s'agit de suivre un sentier nous hésitons car il se dérobe à chaque instant et nos lampes électriques s'épuisent. En principe nous suivons la même piste qu'il y a deux ans nous rappelant certain grand lac après lequel il faut obliquer à l'Ouest. Nous le cherchons mais en vain. Nous atteignons le col Mary sans l'avoir vu.

Il y a erreur, il faut revenir.

Afin de ne pas perdre l'altitude péniblement acquise nous exécutons une marche de flanc dans des éboulis et franchissons une crête. Nous tombons alors sur notre lac qui n'est pas comme nous l'avions cru dans le valon de Mary mais dans celui de Marinet. Nous aurions dû obliquer à droite beaucoup plus tôt.

Au bord du lac, à l'aube, petit déjeuner, mais quelle surprise désagréable : la bonne femme qui a préparé notre boisson l'a mise dans une bouteille portant l'étiquette « toluène ». Pouah !

Nous remontons la moraine pour atteindre le Pas de Chillol un peu au Nord duquel nous franchissons la crête. Nous descendons ensuite au fond du vallon et par un abominable couloir souvent difficile, toujours pénible, nous gagnons la crête entre Chillol et Chauvet que nous atteignons après avoir traversé un petit névé.

Il y a 5 heures déjà que nous marchons et le sommet est encore loin. Du point où nous nous trouvons le glacier suspendu de Chauvet offre un aspect saisissant et la vue dont on jouit sur la Font-Sainte permet de mesurer la longueur et l'inclinaison de ses éboulis.

Après nous être restaurés nous descendons dans le vallon de Chauvet où nous nous heurtons à un à-pic qui nous impose un long détour. Que de misères ce matin ! Erreur au début, éboulis par ci, éboulis par là, erreur encore. Que de temps et de peine perdus !

Neto qui a fait la veille un match de tennis n'est pas en très bonne forme, Paul rampe sur le rocher comme un gastéropode.

Il est 8 heures et le pic est toujours bien loin !

Comment décrire le vallon de Chauvet ? Il est d'une beauté grandiose : un glacier noir et crevassé le descend serré entre deux murailles noires lamées de couloirs de glace. Ces murailles semblent se rejoindre en aval, en amont elles aboutissent à l'Aiguille qui les domine majestueusement.

Remonter le glacier nous repose un peu, il faut hélas ! reprendre les éboulis pour atteindre l'arête Nord-Ouest au niveau de l'échancrure entre

l'Aiguille et la Great Tower Coolidge. Ces derniers éboulis sont épouvantables.

J'en ai assez ! J'ai un mouvement de colère contre Neto qui n'en veut pas démordre et je les quitte, entraînant malgré eux mes camarades Pour attaquer le rocher sur la rive gauche du couloir ; Par cette voie nous atteignons la crête bien au-dessus du point où il nous aurait conduits. Suivant le conseil d'Estienne nous continuons à suivre la crête en apPuyant un peu sur notre droite. Une vire nous conduit, tout-à-fait dans la face Ouest, au bas d'un couloir qui nous ramène à la crête sur une petite épaule.

Devant moi se dresse une paroi verticale lézardée au-dessus de laquelle je ne vois plus rien. Nous devons approcher.

Tandis que Paul et Neto attendent sur l'épaule, je grimpe en m'aidant des fissures. Arrivé en haut je trouve une petite rainure presque horizontale remplie de pierres. Avant de m'y engager j'avertis : « Attention aux cailloux ! » Bonne précaution, à peine y ai-je posé le pied que j'en fais partir mais je ne m'en aperçois même pas car en m'élevant j'ai atteint la plateforme qui soutient le bloc terminal. Plein de joie je crie : « Le sommet !....J'y suis....Nous l'avons ! »

Mais d'en bas arrive la réponse : « Descends ! »

— « ? »

— « Paul a reçu une pierre sur la tête, ça saigne. Descends ! »

— « Mais j'y suis !..... Peut-il venir ? »

Cette fois Paul parle : « Oui.....Ce n'est rien.. j'y vais. »

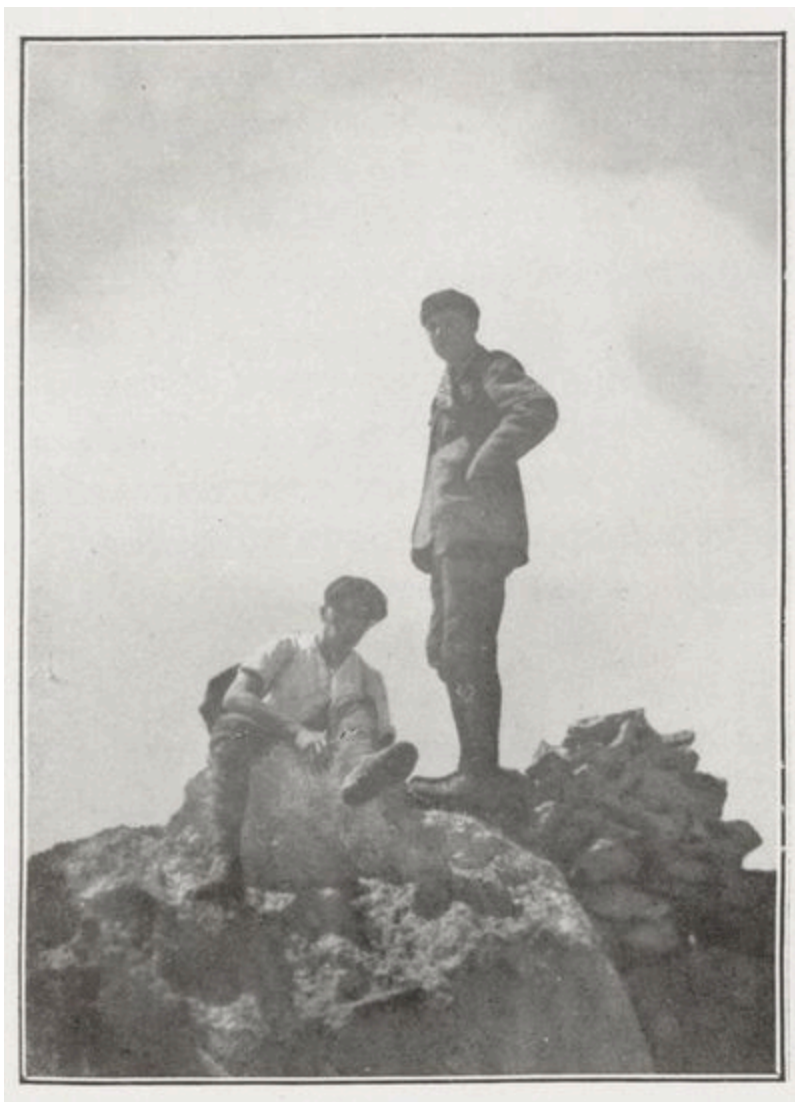
Je déroule la corde, l'ampute d'un mètre abîmé et l'envoie à Neto. Il s'attache. Pendant que je le tire Paul arrive. Ses cheveux sont collés, sa face ensanglantée ; il monte les mains crispées sur le rocher, tout son corps tremble. Cependant Neto plus lourd que d'habitude apparaît, il est blanc comme le névé, l'accident l'a fortement émotionné et pourtant ! il n'y avait pas grand mal : une simple coupure superficielle du cuir chevelu. Lorsque j'avais averti, Neto s'était réfugié à l'extrémité de l'épaule, Paul s'était simplement plaqué contre la paroi mais le passage est si vertical que la pierre lui était tombée sur la tête de 20 mètres à son premier bond. J'ai vu en descendant une longue giclée de sang sur le rocher contre lequel il était appuyé.

D'ailleurs la joie du succès atténua complètement les effets moraux de cet accident.

Le sommet lui-même est un énorme bloc de roche compacte rouge posé à l'extrémité Ouest d'une étroite arête. Son escalade est facile mais lorsque j'y fus droit je ressentis une extraordinaire impression de vide. Une sensation de vertige que je n'avais jamais éprouvée encore m'effleura, sans doute parce qu'il m'était impossible de voir quoi que ce soit du piédestal géant sur lequel je me dressais. L'extrême sommet de l'Aiguille est en effet tellement étroit qu'il est impossible de s'y tenir debout deux à la fois. De tous côtés la montagne plonge se dérobant aux regards. Tout autour de soi c'est le vide absolu. On est comme suspendu au-dessus du glacier de Chauvet et l'on a la curieuse impression de voir le lac des Neuf-Couleurs voisiner avec les glaciers du Marinnet.

« ... Nous l'avons ! »

Aiguille de Chambeyron
Le sommet



Sur le bloc terminal quelques pierres entassées rappellent la première ascension.

Dans une fente du rocher nous trouvons la traditionnelle boîte de sardines. Si c'est depuis la première ascension qu'elle est là, elle prouve que M. Coolidge se servait à Paris.

Une à une j'enlève pour les lire les cartes qu'elle contient.

La première porte les noms de M. de Valon et de ses guides Estienne et Bourillon. ³¹

Au passage nous remarquons celle de M. de Cessole et celle d'un avocat de Grenoble sur laquelle Pons ³² s'est inscrit avec le titre : « Guide des Alpes ».

Mais le paquet diminue, il n'y a plus que quelques cartes portant des inscriptions laconiques laissant percer l'enthousiasme de ceux qui les ont écrites :

Vernet quatrième ascension, première par l'Ouest du grand couloir.

Gastaldi troisième ascension, première italienne.

Je l'enlève avec émotion. Voici James Nérot deuxième ascension, première française. Et enfin W. A. B. Coolidge, avec Aimer, first ascent ! par Chauvet.

Ainsi donc les trois premières ascensions de l'Aiguille appartiennent chacune à l'une des trois premières nations qui pratiquèrent l'alpinisme et, chose curieuse, chacune d'elle a sa propre voie, chacune y possède sa première :

Angleterre — Coolidge — par Chauvet. ³³

France — Nérot — par le Marinet.

Italie — Gastaldi — par le Chambeyron.

Avec un soin religieux je remets à leur place ces précieux documents auxquels Neto ajoute sa carte (c'est la vingtième) sur laquelle Paul et moi avons mis nos noms.

De l'Aiguille la vue est sans contredit la plus belle de l'Ubaye. Dans cette région, de tous les sommets dépassant 3000 mètres on a une vue très étendue qui pour tous est la même ; la position centrale et l'altitude non dépassée de l'Aiguille font que son panorama synthétise tous les autres, réunit toutes les particularités de chacun. L'éloge n'en est plus à faire depuis la première ascension. ³⁴

Il faut aussi signaler, fait peut-être unique dans les Alpes, que de l'Aiguille on n'aperçoit aucune maison, aucune route, aucun ouvrage humain, tout n'est que glace et roche, à peine voit-on quelques arbres au fond de la vallée.

Ayant lavé Paul avec de la neige je lui fais un Pansement sommaire et nous dînons.

Nous restons au sommet de midi à une heure.

La descente s'effectue rigoureusement par la même voie. Au passage difficile, c'est-à-dire dès le début, j'aide mes camarades ce qui me permet de mesurer exactement l'à-pic. Il a 20 mètres. Puis je descends en rappel.

Au milieu du passage je suis à bout de corde. Je cherche à la rappeler mais je suis mal à mon aise. Tractions brusques ou lentes, secousses ou caresses, chocs ou ondulations, rien n'y fait, la corde ne vient pas. Enervé je déclare : « Qu'elle pourrisse là si elle veut ! » et j'achève sans son secours.

« Adieu, ma corde, longtemps sans doute tu resteras là en pleine lumière, en plein ciel. Quelle plus belle fin pouvais-tu avoir : servir de cravate à la plus majestueuse de nos montagnes ! »

Nous gagnons le col entre la Great Tower et l'Aiguille. De cette brèche sur la face Nord du pic un couloir de glace ³⁵ descend à une inclinaison effrayante sur le glacier du Marinnet qui étale sous nos yeux ses crevasses concentriques en larges circonvallations. Chose curieuse, de là il paraît absolument horizontal.

Après un court repos nous continuons par les éboulis d'abord puis par le glacier dont la moraine frontale forme un imposant bourrelet.

De ce promontoire nous contemplons longtemps cet étrange vallon de Chauvet.

Il s'étale devant nous dans toute sa beauté. On dirait un monde à part perdu dans l'Ubaye, un morceau du Pelvoux égaré dans notre Provence !

De ce point la descente jusqu'au pont du Sap est extrêmement pénible : pentes raides, sèches et caillouteuses.

Enfin ! voici l'Ubaye et la bonne route.

Avanti Savoia ! comme dirait Estienne. Encore 8 kilomètres et nous serons à St-Paul où nous retrouverons nos vélos.

Il était 6 heures et demie lorsque les ayant enfourchés nous prîmes le premier repos de la journée cependant que, bien calés sur nos selles, nous nous laissions rouler en chantant jusqu'à Jausiers.

Malgré l'exubérante gaîté de mes camarades je me sentais envahir par un besoin de cette dignité grave qu'inspire la Mort lorsqu'on la voit en face. Leader pendant toute la course je venais durant de longues heures de lutter seul contre une montagne que je ne connaissais pas. Paul et Neto m'avaient suivi mais s'étaient-ils rendus compte de la tension d'esprit qui m'avait été imposée pour tourner ou pour vaincre les incessantes difficultés qui se dressaient à chaque instant devant nous ? Ils étaient enivrés de notre succès. Si j'étais calme et silencieux c'est que j'en connaissais le prix, c'est que j'avais l'intime conviction d'avoir fait quelque chose d'énorme.

TROIS PREMIERES.

24 Septembre.

Depuis notre ascension de la tête de Moyse une vision nous poursuivait.

De la route de Coni, un kilomètre avant la frontière, entre les pentes herbeuses de la Signora et du Brec du Lièvre qui font mieux ressortir son aspect sauvage, on aperçoit, surmontant une muraille ruinée, une crête aux dentelures fantastiques. On dirait l'infranchissable rempart d'un gigantesque château-fort. Flanké de tours monumentales et de clochetons élançés il repose sur un glacis de fin gravier presque aussi vertical que lui.

Ces tours et leurs aiguilles satellites étaient bien faites pour nous attirer. Du col de la Gypièrre d'Oronaye, de Feuillas, de tous les points d'où nous les avions observées, elles n'avaient offert à nos regards qu'arêtes déchiquetées ou faces à pic.

Nous avions fait une enquête à leur sujet mais les cartes étaient muettes et les habitants du pays n'en savaient rien. Tout nous donnait à penser qu'elles étaient vierges et inconnues.

L'idée d'y monter nous fut suggérée par Paul et entretenue par le secret espoir que parmi ces montagnes qu'une à une nous avions vaincues il y en aurait peut-être qui seraient plus à nous que les autres. Et nous pensions avec une satisfaction tout intime : « Celles-là au moins conserveront à tout jamais nos noms. Elles les conserveront après que tout le monde nous aura oubliés. »

C'est pourquoi, sitôt la série de nos grandes ascensions terminée, après quinze jours de repos, nous partions un beau matin pour Larche.

Cette fois encore le troisième camarade a changé, c'est César qui nous accompagne Neto et moi.

Partis de Jausiers à bicyclette vers 4 heures, après avoir au passage confié nos machines à M. Robert (³⁶), nous quittons la route pour prendre le sentier d'Oronaye à 7 heures.

Des nuages ouatent le fond de la vallée. Ils ne dépassent pas 1.800 mètres.

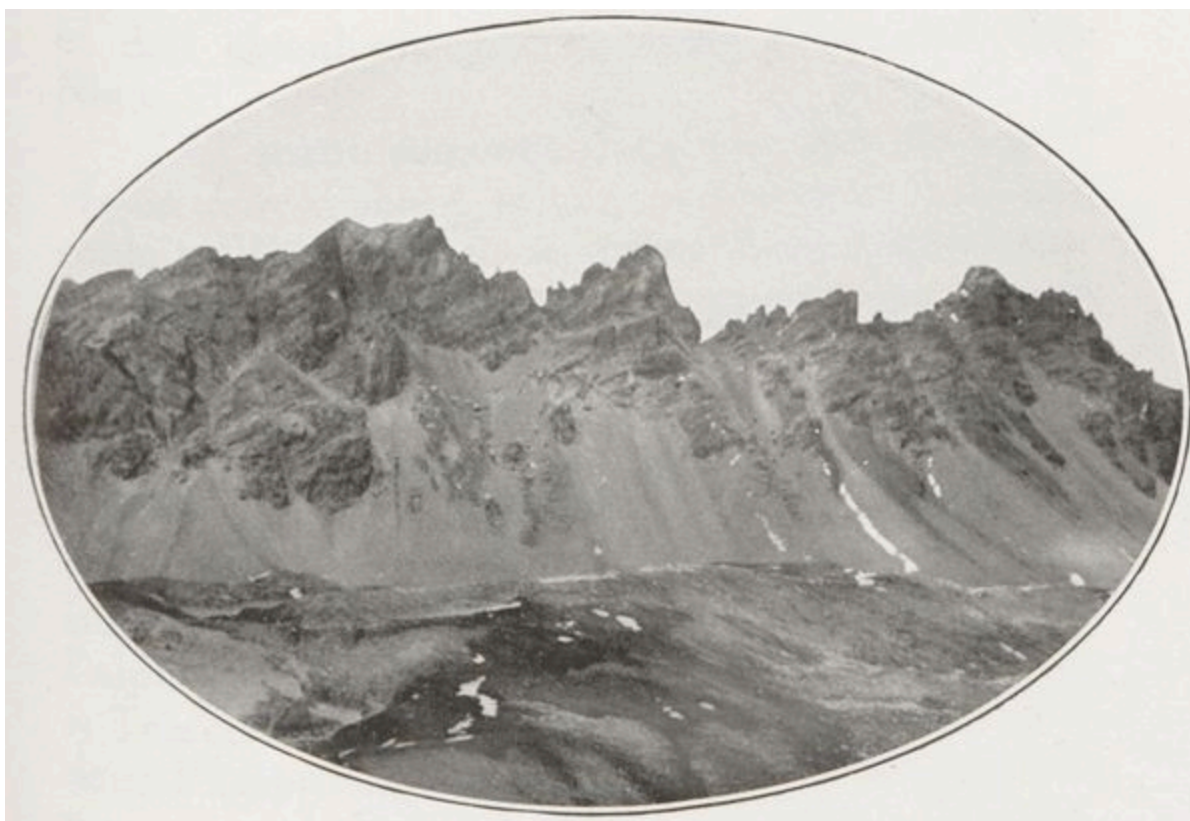
A Larche nous étions dans le brouillard, ici le temps est superbe. Un coup de vent balaye les dernières brumes restées accrochées aux cimes, la journée s'annonce splendide.

Le vallon d'Oronaye est plein de neige, notre crête est toute blanche sauf les parois des tours qui paraissent noires entre les éboulis blancs et le ciel bleu, elles n'en sont pas moins belles.

Circonstance heureuse : la neige mastique les cailloux et facilite la montée des éboulis, les plus fluides peut-être de l'Ubaye. Circonstance malheureuse : César se met à souffrir d'une vieille entorse et doit abandonner, je continue donc seul avec Neto. ³⁷

Aiguilles d'Oronaye

C'est en 1923, les 24 et 27 Septembre, que Jean Coste, avec pour second Ernest Couttolenc, explora cette crête qui s'étend de la Tête de Moïse à la Tête de Platasse et ferme à l'Est le vallon d'Oronaye.



Des quatre sommets qui s'offrent à nous nous visons tout d'abord le plus méridional. Un long couloir d'éboulis remonte sur son flanc Nord Ouest, nous le prenons ; il nous conduira presque jusqu'à l'arête Nord dont l'escalade facile termine l'ascension. Nous nous jetons hardiment sur le sommet cherchant une trace humaine. Rien !... Neto ! Neto ! nous avons fait une première !..... Le voilà venu ce bonheur inespéré que je croyais avoir été réservé aux grimpeurs des premiers temps de l'alpinisme !... Moi aussi j'ai eu ma première !... « Tels ceux de Booz les moissonneurs ont passé mais, dans l'insouciance de leurs richesses, ils n'ont pas tout ramassé.

Derrière eux, comme Ruth, j'ai parcouru les durs sillons de l'Alpe et j'ai trouvé un épi ; maigre certes ! mais heureux pourtant je me suis incliné et je l'ai cueilli ». ³⁸

Il est 9 heures 30. Nous bâtissons un cairn très discret, laissons nos cartes et au suivant !

Nous descendons sur la brèche qui nous sépare du sommet immédiatement au Nord. Celui-là c'est autre chose. Nous suivons son arête Sud. Nous obliquons d'abord légèrement sur la face italienne puis j'essaye de rejoindre l'arête mais je n'arrive qu'à une position mal commode sans autre issue qu'une prudente retraite. Nous continuons à suivre, dans la face italienne, une corniche sur laquelle la neige nous gêne autant qu'elle nous a servi dans les éboulis. Au dessus de cette corniche une roche surplombe ; je me contorsionne pour passer, mon mouvement est rapide, il m'entraîne, heureusement ! car mon centre de gravité se trouvant désaxé je vacille à la grande frayeur de Neto. Au bout du balcon nous nous trouvons, toujours dans la face italienne, en présence d'une cheminée. C'est un dièdre obtus coupé à son sommet par un plateau horizontal. Je m'élève dans le dièdre. Arrivé presque en haut les prises manquent, seule une pierre très grosse est posée au bord du rocher à l'issue de la cheminée ; l'empoigner et me rétablir est facile mais sa solidité me paraît suspecte. Neto trop bas pour juger me dit : « Qu'y a-t-il ?... Vas-y ! » J'exécute le mouvement et je sens, avec un petit frisson, la pierre vaciller sous mon effort. Heureusement il s'exerce de haut en bas et non horizontalement, il tend donc à fixer la pierre au lieu de la faire partir. Je ne craignais rien. L'émotion est quand même sensible car je vois à 300 mètres plus bas les lacs italiens reposer tranquillement et si près qu'on a peur en se lâchant d'y tomber. Edifié Neto prépare sa corde en me demandant de l'aider pour me rejoindre. Ce faisant, son sac lui échappe ; bondissant sur les rochers il va s'accrocher 100 mètres au-dessous à un petit éperon. Nous irons le chercher après l'ascension.

D'ailleurs nous estimions qu'il était perdu.

Le plateau sur lequel nous nous trouvons maintenant est surmonté d'un rocher pointu comme une tour d'une poivrière, il s'agit d'en faire l'ascension. Ces vingt derniers mètres sont très intéressants ; une marche en hélice conduit Neto sur le sommet, sommet vraiment unique car il ne peut y placer les deux pieds à la fois. Il est là haut perché sur des Prises à quelques centimètres de l'extrême pointe. Grattant le rocher il entasse quelques cailloux pour recouvrir nos cartes, ce sera le cairn. Il me cède la place et à

mon tour j'atteinds ce sommet qui plus que tout autre mérite le nom d'Aiguille.

Il nous faut maintenant tenter le sauvetage du sac de Neto.

Nous descendons par le côté Nord Ouest plus riche en éboulis et gagnons le col au Nord. Là je m'installe pour descendre Neto dans une cheminée absolument dérobée aux regards tant elle est droite. ³⁹ Neto s'y engage.

Elle est encore pleine de neige. Je laisse glisser lentement mon camarade à la corde. Au bout de vingt mètres il se détache et continue seul. Je ne peux le voir, que devient-il ? Au bout d'un temps qui me parut interminable il crie enfin : « Allez ! » Je tire sur la corde de toutes mes forces mais voici que tout à coup le poids augmente brusquement, je me crispe, j'arcboute mes jambes, j'applique fortement la corde sur le rocher. Puis j'entends Neto crier : « Tire ! » Je tire, ça vient et bientôt je me sens soulagé d'une partie du poids. Un incident que sur le moment je ne croyais pas aussi grave, s'était produit. A l'un des trois surplombs qui se trouvent dans cette cheminée, Neto, à cause du verglas, avait perdu ses prises ; il se balançait, poids mort, au bout de la corde.

Mon second m'ayant rejoint, l'inventaire du contenu du sac retrouvé ayant été fait (casse insignifiante), nous continuons notre exploration.

Nous reprenons la crête.

A chaque instant les deux aiguilles septentrionales se découvrent nous présentant leurs faces Sud Est et Ouest qui sont toutes absolument verticales.

Sans nous en rendre compte nous dépassons la troisième aiguille et nous attaquons la quatrième.

Il faut passer au-dessous de l'à-pic du côté Est atteindre la crête Nord par un couloir d'éboulis et, de là, remonter dans la face Nord ce qui n'est pas très difficile.

Ce sommet est double, une crête en réunit les deux parties sur chacune desquelles nous laissons une carte. Sauf au Nord la montagne plonge de toute part, du côté italien le gouffre est insondable !

De ces trois aiguilles la vue est absolument comparable à celle de la tête de Moïse sur la face Nord de laquelle on jouit d'une vue saisissante.

Etant placé à peu près au niveau du milieu de cette muraille gigantesque l'à-pic se présente de front, on peut juger de toute sa vertigineuse grandeur.

Cette vue ne peut-être comparée qu'à celle du Pelvoux sur les Ecrins.

Sur aucun de ces sommets nous n'avons trouvé de traces du passage d'un alpiniste, tout nous permet donc de croire que nous en avons fait les premiers l'ascension.

Ayant rejoint César qui commençait à se morfondre nous dînons et décidons de rentrer à Larche par la Gypièrre d'Oronaye. Cet itinéraire est plus long que celui par la route de Coni mais il est moins monotone.

A Larche nous reprenons nos bicyclettes et en trente minutes, ivresse de la roue libre ! nous abattons les 18 kilomètres qui nous séparaient de Jausiers.

NOTRE AIGUILLE.

27 septembre.

Je rends à Oronaye une nouvelle visite pour achever mon exploration par l'ascension de l'aiguille qui m'y reste à faire. ⁴⁰

Ce n'est pas sans une pointe de tristesse que j'y monte seul avec Neto. Tous mes camarades se sont usés à mon train !

Où sont-ils tous ceux qui m'ont accompagné dans Oronaye ?

Barnola s'est dérobé, Marc a lâché, Paul est parti, César vient d'abandonner. Voilà ma bande réduite à sa quintessence !

Je suis triste et d'autant plus que ces défections coïncident avec la fin de l'été et des vacances. De cette année c'est la dernière fois que nous allons nous attraper avec le rocher !

Bien que le nombre deux soit dit insuffisant j'attaque plein de confiance.

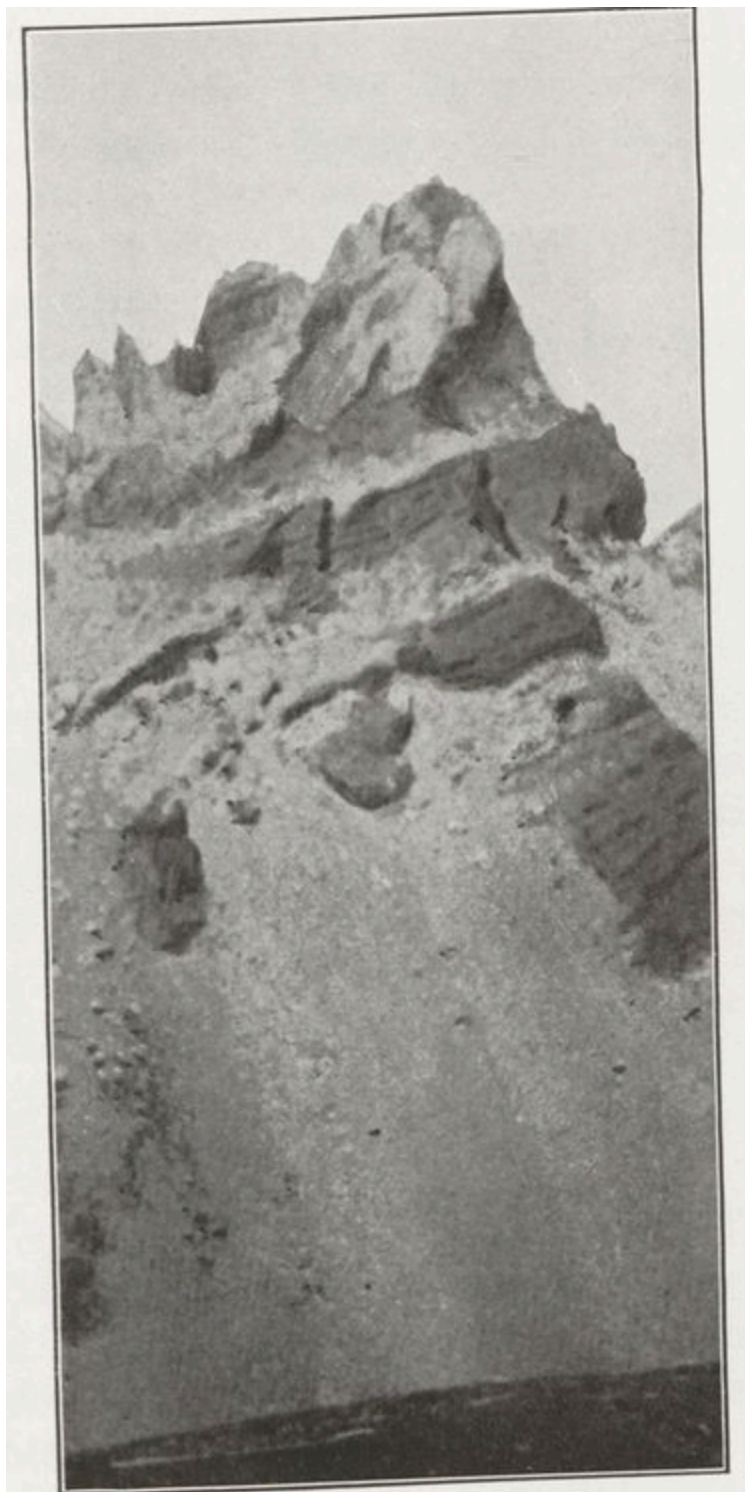
Nous avons fait le tour de la fameuse aiguille. Seule, tout le reste étant vertical, son arête Nord coupée de gendarmes nous permet quelque espoir. Je vise donc d'abord le col au Nord point le plus bas de cette arête. Mais, ce col étant trop encaissé, je n'atteindrai l'arête, comme on va le voir, qu'un peu plus haut, au-delà de deux petites dents.

Les éboulis, secs cette fois, nous furent particulièrement pénibles. Il nous fallut une heure de piétinement et de reptation pour parvenir au col. Là nous nous trouvons dans une fissure, sans vue, écrasés par deux à-pics. Tâtons la face italienne.

Neto m'y descend de 20 mètres à la corde dans une cheminée. Je me détache et gagne une petite crête pour observer. C'est peu engageant. La face Est de l'aiguille est très abrupte, sous le sommet lui-même elle est

sans espoir. Sous la crête, plus près de moi, la roche est déchiquetée ; j'y distingue quelques passages, essayons !

Aiguille Jean Coste (2829)



J'appelle Neto qui me rejoint en faisant plusieurs rappels.

J'attaque mais n'aboutis qu'à des poses impossibles.

Neto essaye à son tour. Plus heureux que moi il réussit à s'élever un peu. Je le rattrape aussitôt.

Nous nous sentons si près du danger que nous nous encordons à demeure, par solidarité très près l'un de l'autre.

Neto monte le premier dans une cheminée très droite où rien ne tient ; c'est dur et dangereux. Je le suis comme son ombre, la tête sous ses talons, disposition heureuse car je ne tarde pas à recevoir un beau bloc sur le crâne. Neto qui l'a fait partir me dit : « Tu as reçu ? »

— « Oui. »

— « (Tu n'as rien ? »

— « Non. »

Ceci pour le rassurer car ce n'était ni l'heure ni le lieu de se soigner, nous avions d'autres préoccupations ! D'ailleurs je n'étais que contusionné, mon béret doublé de mon mouchoir m'avait protégé et puis la pierre ne m'avait atteint qu'après quelques centimètres la chute. Heureusement !

Bientôt la cheminée s'efface et nous continuons appuyant sur la gauche crispés à des prises peu sûres. Nous sommes presque à la crête au delà des deux petites dents dont j'ai déjà parlé, si nous la gagnons une bosse nous arrêtera, nous la doublons, face italienne toujours.

Une corniche herbeuse s'offre, c'est un doux tapis après les roches dont nous sortons, mais en quel lieu ! Large d'un mètre à peine, inclinée à 45°, c'est un vrai glacis dont le bord paraît se confondre avec l'eau calme et bleue d'un petit lac ; mais entre ce bord et cette eau quelle distance !

Grâce à des prises d'ailleurs rares nous dépassons le gendarme et franchissons la crête par une brèche qui nous permet de gagner la face Ouest française. Une petite traversée, 15 à 20 mètres en verticale dans une illusion de cheminée et nous arrivons sur un col situé entre un dernier gendarme et le sommet que nous atteignons par une escalade de quelques mètres.

Plus et mieux que les trois précédentes cette aiguille nous a donné l'impression d'avoir fait une première. Les trois premières étaient si faciles que leur virginité ne devait tenir qu'à leur isolement ou au manque d'amateurs que leur grande voisine la Tête de Moïse détourne à son profit ou bien encore aux éboulis désespérants qui les séparent des pâturages. Celle-ci nous l'avions gagnée en venant à bout de difficultés grandes et

inévitables. Cette cime est bien à nous. Elle ne sera pas au premier venu. Notre joie est sans bornes.

Nous bâtissons un cairn et laissons plusieurs cartes portant nos noms.

Le sommet de notre Aiguille est un plateau de 5 à 6 mètres de rayon. Lorsqu'on y est, cette plateforme est tout ce qu'on voit de la montagne. Du côté italien et du côté français (Est et Ouest) c'est l'à-pic absolu immédiat ; au sud l'à-pic n'est retardé que par un petit escalier ; au nord l'arête qui nous a conduits est barrée par de nombreux gendarmes.

A la descente nous suivons la même voie qu'à la montée jusqu'à l'endroit où elle descend verticalement dans la face Est au-dessous des deux petites dents. A ce niveau nous nous arrêtons et Neto pousse une reconnaissance jusqu'à la crête. Il trouve sur la face Ouest une cheminée extraordinaire. C'est une fissure située entre la masse principale de notre Aiguille et une plaque qui s'en est détachée ; elle a quarante centimètres de large et descend obliquement. Nous nous y laissons couler jusqu'au bas. Lorsque nous en sortons nous nous trouvons dans des rochers faciles ; quelques rappels nous conduisent aux éboulis ; une glissade et nous sommes dans Oronaye.

Et maintenant c'est à regret que nous nous éloignons de cette crête qui nous appartient bien. Nous ne lui disons pas adieu mais à l'année prochaine car ne craignant ni les éboulis ni les roches croulantes il nous reste encore beaucoup à faire dans ce massif digne en vérité des meilleurs grimpeurs.

LE GRAND BERARD.

31 octobre.

Après demain l'auto m'emportera mettant un terme à ces belles vacances.

Qu'une fois encore nous puissions revoir toutes nos montagnes, les réunir sous nos regards pour leur adresser un dernier adieu.

C'est pourquoi le 31 octobre nous partions pour le Grand Bérard, Neto et moi.

Partis à 5 heures et demie nous contemplons en montant à Chanenc un superbe lever de soleil. Les Séolanes sont roses. Du fond de la vallée s'élève une brume bleuâtre qui s'attarde sur Barcelonnette.

A Chanenc nous ne réussissons pas à résoudre l'éternel problème de la découverte du sentier. Nous grimpons tout droit dans la forêt et finissons

par tomber sur un chemin. Après la dure montée qu'il est agréable de parcourir ainsi ces sous bois ! A Costebelle d'une clairière nous apercevons encadrées par les sapins les cimes enneigées des Chambeyron et de Rocca Bianca. Nous montons en direction de Pointe Fine ⁴¹ mais voici que la piste devient horizontale, c'est le fameux sentier horizontal qui du Pas de Grégoire va jusqu'au col de la Pare. Le suivrons-nous pour tourner le Grand Bérard par l'Ouest ou suivrons-nous les crêtes à partir de Pointe Fine ? C'est malheureusement ce dernier parti que nous prenons.

Après quelques mètres d'escalade sur l'arête de Pointe Fine nous coupons ses pentes Est et passons sur son versant Nord. De là nous apparaît un premier sommet. « C'est peut-être le Grand Bérard ! » Nous le gagnons. Mais un second plus haut se montre. « Ce doit être celui-là ! » Ah ! bien oui ! quand nous y sommes, dominant de beaucoup les précédents un troisième se montre à l'horizon. « Cette fois c'est bien le grand Bérard ! » Nous y allons.

Déjà nous foulons une couche de neige dont l'épaisseur s'accroît rapidement avec l'altitude. Au fond du vallon au Sud du sommet face au Châtelard nous déjeunons. Nous repartons bientôt.

Nous sommes encore loin du but et déjà la neige nous retarde, le soulier tout entier y disparaît. Lorsque nous attaquons la dernière pente la marche devient excessivement pénible ; nous sommes obligés de faire la trace à tour de rôle. La neige augmente sans cesse et les premières ardeurs du soleil en détachent des paquets qui faisant boule roulent autour de nous. Nous obliquons vers l'arête Sud-Est par laquelle nous finissons l'ascension. Mais là des doutes nous viennent. Est-ce bien là le grand Bérard ? Est-ce que nous ne nous trompons pas ? A l'Ouest la crête continue coupée d'un beau sommet, serait-ce celui-là ? Pour nous encourager nous nous répétons : « Ce ne peut être que lui ! »

Allons, Neto, courage !

Hélas ! lorsque nous y parvenons une cruelle évidence nous crève les yeux. Là-bas, de l'autre côté d'un vallon immense, le Grand Bérard se dresse lointain, inaccessible. Il nous domine, il n'y a pas de méprise possible.

Que faire ?

Il est dix heures et nous sommes déjà fatigués par trois heures de marche dans la neige molle.

La crête, hérissée de sommets, va décrire un grand cercle, la neige la rend d'ailleurs impraticable. Entre nous et le Grand Bérard s'étend un vallon profond d'au moins 600 mètres, large peut-être du double. Que faire ? La seule solution possible serait d'y descendre. Je compte demi-heure pour la descente, une heure pour remonter au col au Sud Ouest du Grand Bérard, demi-heure de là au sommet. Nous avons le temps, en route !

J'entraîne Neto qui, plutôt découragé, regarde d'un œil d'envie le chemin de Jausiers : « Allons Neto, courage ! Nous ne pouvons terminer notre campagne par un échec. »

Je passe devant.

La crête est très difficile à cause de la neige qui déborde en corniche à notre droite. Un couloir propice se présente nous nous y engageons à grandes enjambées. Dans le vallon il y a une extraordinaire accumulation de neige. Nous enfonçons, nous marchons en quelque sorte assis sur la neige.

Une fois dans le fond du vallon il faut remonter son autre rive. Il y a bien un sentier mais nous n'avons guère le temps de le suivre et puis la neige le recouvre lui aussi. Nous décidons de monter face à la pente.

Alors commence l'ascension la plus dure de ma vie.

Les jambes disparaissent dans cette neige molle qui pénètre tout, gèle les pieds, détend les molletières, épuise et démoralise. Le premier doit la tasser, il se fatigue beaucoup ; le second en profite. Aussi nous nous remplaçons de temps en temps. Je vois toujours Neto marchant devant moi comme si ses semelles étaient de plomb. Il souffle, il peine en silence. Il s'arrête, un pied en avant, la tête appuyée sur son piolet. Il se retourne. Je comprends, je passe devant lui. Alors à moi de faire la trace. Les sensations pénibles que la fatigue fait naître dans les jambes et que le temps passé au second rang avait dissipées reviennent vite. Il faut à mon tour m'arrêter et me retourner. Neto ne comprend pas tout de suite. Je me demande avec inquiétude : « Va-t-il me laisser continuer ? »

Nous en étions arrivés à nous changer toutes les quatre minutes !

Cette montée n'en finissait plus, il me venait des envies folles de tout lâcher, de me laisser rouler jusqu'à la limite de la neige.

Enfin nous atteignons le col, il est midi moins cinq, nous nous octroyons 5 minutes de répit.

Nous nous étendons sur des pierres.

Elles volent nos cinq minutes de répit, elles se sont envolées : « Allons ! Neto, c'est l'heure. »

— « Pas encore, regarde. » Et il me tend sa montre qui retarde un peu sur la mienne !

Ce court repos semblait m'avoir remis, dès les premiers pas je suis aussi fatigué qu'avant. J'étais désespéré.

Marcher dans cette neige molle quel supplice ! On a l'impression qu'elle vous tire les pieds, qu'elle veut vous absorber. On a l'irrésistible envie de se coucher et de dormir. Obsession terrible, une voix intérieure vous répète sans fin : « Couche toi..... couche toi là et dors...dors indéfiniment. Tu verras comme on est bien là immobile. »

Mais l'enthousiasme de Neto s'est réveillé. C'est lui qui m'entraîne maintenant. Il me montre le point où semble finir la crête à l'horizon : « Vois, c'est là tout près. » Mais ce point atteint, désillusion ! Un autre sommet plus élevé se présente, cette fois c'est lui. Non pas encore, il est plus haut. Affolé je m'emballe. Il faut en finir !

A midi quarante j'arrive enfin en vue du cairn. « Neto ! Neto ! j'y suis ! »

Quel soulagement ! Instantanément toute fatigue s'oublie. Avec délices, après avoir quitté molletières, bas et souliers ruisselants d'eau, nous nous étendons sur les pierres du cairn déjà séchées par le soleil auquel nous exposons nos membres endoloris tout en faisant un substantiel repas. Il n'y manquait que la bouteille d'Asti dont nous voulions arroser notre dernière ascension de l'année, elle était malheureusement restée à Jausiers.

Le panorama est merveilleux. Aucune de nos conquêtes, aucune cime de l'Ubaye ne manque à l'appel. Toutes elles sont là debout à l'horizon. Est-ce pour recevoir nos adieux qu'elles ont revêtu cette blanche parure qui scintille dans le ciel idéalement bleu et leur donne tant de majesté ? Peut-être !

Après 1 h. 20 de repos nous commençons la descente.

Jusqu'au col nous n'avons pas trop de peine mais après, ayant décidé de revenir par la Pare, nous rencontrons de grosses difficultés dans la traversée des pentes du Reverdillon. Ce fut le dernier supplice : deux kilomètres à faire dans une couche de neige de 40 centimètres. A chaque instant nous tombons dans des trous entre deux roches et nous enfonçons jusqu'à la ceinture. Plus loin c'est une dalle masquée par la neige qui nous inflige une glissade de plusieurs mètres. La neige fondante a vite fait de pénétrer nos vêtements, c'est un vrai bain.

Oh ! cette neige qui bourre les poches, fond dans les chaussures, remonte dans les manches, s'infiltre entre le cou et le col pour couler ensuite dans le

dos..... affreux !

Oh ! Neto, où est la terre ? Où sont les rochers ?

Lentement la crête s'approche, la voilà !

Nous regardons encore cette pente coupée de notre profond sillon, le col où nous nous sommes reposés, l'arête où se sont usées nos dernières forces, tout ce parcours le long duquel nous avons tant souffert.

Le Grand Bérard, le Grand Lombard, tout le Parpaillon est couvert de neige, on se croirait dans l'Himalaya.

Nous quittons ce décor inoubliable pour descendre sur le versant méridional, de ce côté la vue n'est pas moins belle. Le massif du Lan, le Cheval de Bois, les Séolanes sont étincelants ; au-dessus de tous se dresse le Pelat déguisé en Mont-Blanc.

Je voudrais l'emporter intacte dans ma mémoire cette vue que je ne reverrai pas d'un an.

Où est-il ce beau dimanche du 15 juillet où je te gravissais Mont Pelât ? Où sont-ils tous ces jours heureux passés depuis ? Que d'aventures ! que d'ascensions ! et pourtant il me semble que c'était hier que je parcourais en car cette route qui là-bas longe le Bachelard. Tout a passé comme un rêve. C'est fini il ne m'en reste qu'un souvenir. Pour fixer à jamais dans ma mémoire le paysage merveilleux qui s'étale devant nous je le regarde longuement, avidement mais déjà l'ombre me le dérobe.

Par une course rapide dans les éboulis nous atteignons bientôt le sentier horizontal le long duquel bien des fois nous nous retournons pour assister au coucher du soleil. Tout-à-coup nous nous arrêtons saisis d'admiration. Le soleil repose sur Séolane comme un globe de feu, de toute part la neige devient rose, puis violette, les nuages deviennent incandescents, les rayons lumineux les traversent comme autant de dards enflammés. « Regarde, Neto, regarde bien ! C'est peut-être la dernière fois que nous voyons ce spectacle ensemble. » Et je me rappelle que souvent, interrompant notre course à travers la montagne, nous nous sommes arrêtés ainsi, au bord d'un chemin, sur un rocher, pour rêver quelques minutes en contemplant le coucher du soleil. Ce n'est qu'après la disparition de son disque rouge, tandis que meurent les derniers feux du couchant, que nous reprenons silencieusement notre marche pénétrés de cette infinie tristesse dont s'accompagne la fin de toute chose.

Pendant que l'obscurité envahit tout autour de nous, je me sens gagné par une sorte de torpeur comme si l'obscurité envahissait aussi mon esprit. Cet

étrange état des fins d'ascensions trop pénibles où l'on est allé jusqu'à l'extrême limite de ses forces me prend pour la première fois. C'est l'absence de toute idée, le besoin de ne plus vouloir, de ne plus penser, de ne plus sentir. Il semble qu'un voile enveloppe tout, qu'on voie moins, qu'on n'entende plus. La marche devient automatique, Neto est devant moi nous allons en cadence, il semble que je n'ai le pouvoir ni d'accélérer ni de ralentir. Le bruit des pas celui des piolets deviennent une obsession, leur cadence nous commande.

Je vois une maison, un fauteuil au coin du feu, des pantouffles et, sur tout cela, une atmosphère de calme profond, je pense que j'éprouverais un immense plaisir à m'installer là, à ne plus bouger, à me reposer indéfiniment. J'ai comme un besoin de vivre plus lentement.

De temps en temps Neto me parle mais je n'ai pas le courage d'enchaîner des mots pour lui répondre.

Parfois, sans y penser, je risque une parole mais à chaque tentative, à peine née, la conversation tombe misérablement.

Après bien des divagations dans des sentiers, dans des prés, nous arrivons aux Sanières.

Enfin voilà la grande route ! Impression curieuse : après tant de descentes, le terrain plat nous paraît monter, nous y éprouvons du moins autant de peine que s'il montait.

Sitôt arrivé je n'eus rien de plus pressé que de me jeter sur mon lit.

Le lendemain c'était les malles, le surlendemain le départ.

Mes vacances étaient finies et c'était le jour des Morts !

C'est en rédigeant ces notes que j'ai passé, seul dans ma chambre d'étudiant, entre mon album de photographies et mes cartes, les meilleures soirées de mon hiver 1924.

JEAN COSTE.

PREMIERES DE JEAN COSTE

AIGUILLES D'ORONAYE.

Aiguille 2995 - 24 septembre 1923.

Aiguille 2759 - 24 septembre 1923.

Aiguille 2785 - 24 septembre 1923.

Aiguille Jean Coste (2829) - 27 septembre 1923.

POINTE DES HENVIÈRES (3273) voie nouvelle dans la face E. 18 août 1924.

TÊTE DE CUGURET (2905) première hivernale - 26 décembre 1924.

GRÉPONET (2750 environ) - 15 juillet 1925.

TÊTE DE MOYSE (3110) par l'arête N.-O. première française 18 juillet 1925.

BREC DE CHAMBEYRON (3388) par le vers. N.-O. - 5 août 1925.

AIGUILLE PIERRE ANDRÉ (2850 environ) première touristique 17 août 1925.

GERBIER (2773) première hivernale - 27 octobre 1925.

AIGUILLE DE CHAMBEYRON (3409) première hivernale 4 novembre 1925.

TÊTE DE MOYSE (3110)) première hivernale - 30 décembre 1925.

AIGUILLE DE CHAMBEYRON (3409) par la face N. - 11 juillet 1926.

AUTRES TRAVAUX DE L'AUTEUR

AIGUILLES D'ORONAYE.

La Montagne N° 167 - Décembre 1923.

DANS L'UBAYE (les montagnes autour de Barcelonnette).

Revue Alpine 1924 - N° 1.

LE BREC DE CHAMBEYRON (notes relatives à son histoire).

Bulletin de la Section de Barcelonnette du C. A. F. Année
1924.

RAPPORT A LA COMMISSION DES TRAVAUX EN MONTAGNE DU
C. A. F., justifiant la construction d'un refuge au vallon de Chambeyron -
15 Novembre 1925.

LE GRÉPONET.

Bulletin de la Section de Barcelonnette du C. A. F. Année

1925.

L'AIGUILLE PIERRE ANDRÉ.

Bulletin de la Section de Barcelonnette du C. A. F. Année
1925.

LES VERSANTS NORD ET OUEST DU BREC DE CHAMBEYRON.

La Montagne N° 188 - Janvier 1926.

LE VERSANT NORD DE L'AIGUILLE DE CHAMBEYRON.

La Montagne N° 198 - Janvier 1927.

En préparation :

AME D'ALPINISTE.

Pensées extraites de la correspondance de Jean Coste.

- 1 Pas de Chillol (2700).
- 2 Jean Coste, Paul Jaubert, Marie-Louise et Jean Soubrane.
- 3 Glaciers du Marinnet
- 4 Hiver 1924
- 5 Son vœu a été exaucé, hélas !
- 6 Guide local. Voir « Bulletin de la Section de Barcelonnette » n° 3 - 1925.
- 7 Abbé Eustachy mort depuis à Gap, des suites d'une blessure de guerre.
- 8 Tenancier d'une guinguette qui se trouvait à l'époque en bordure du champ de manœuvre de la garnison de Tournoux.
- 9 Voir « La Montagne ». Janvier 1926.
- 10 Cabane de Rubren.
- 11 Pâtes du pays faites à la main.
- 12 Meyran de Fouillouze, guide libre.
- 13 Voir « La Montagne » N° 188, Janvier 1926.
- 14 Jean Richepin ; Chanson des gueux, Oiseaux de passage.
- 15 Feu.
- 16 La lanterne.
- 17 A Allos, le jour de la fête patronale, les jeunes gens déguisés en soldats du premier empire font grand tapage dans le pays. C'est ce qu'on appelle la bravade.
- 18 Voir « Bulletin de la Section de Barcelonnette du C. A. F. » Année 1925.
- 19 Voir « La Montagne » N° 169, Février 1924
- 20 A cette date la Section de Barcelonnette du C. A. F. avait organisé une sortie collective comprenant plusieurs groupes. Le groupe « Alpinistes » comportait deux caravanes se composant l'une (objectif, Tête du Sautron) de M.M. Jean Coste, Paul Cuilleret, Ernest Couttolenc et Marc Chaix, l'autre (objectif, La Meyna) de M.M. Barnola, Carlier, Cluzet, Deschamps

et Goudet lieutenants au 15^e B. C. A. - Ces caravanes étaient conduites par des guides de la région ; celui de la première, était au déclin de sa carrière tandis que celui de la seconde, était alors au début de la sienne. Nous ne croyons pas devoir les désigner plus clairement. Cette relation n'est autre que celle de l'ascension faite par la première caravane.

21 Rarnéoud Jean-Pierre fils, de Pelvoux (aux Claux), guide breveté de 2^e classe C. A. F.

22 Estienne Eugène dit Parendier, de Pelvoux (aux Claux), guide breveté de 1^{ère} classe C. A. F.

23 Reymond Pierre-Antoine père, de Pelvoux (aux Claux), guide breveté de 1^{ère} classe C. A. F.

24 Imbert, hôtelier à Guillestre.

25 Guide italien renommé.

26 15^e bataillon de chasseurs alpins en garnison à Barcelonnette.

27 Hiver 1924.

28 Hôtesse à Larche.

29 Col de la Madeleine.

30 A cette date la Section de Barcelonnette du C. A. F. avait organisé une sortie collective comprenant plusieurs groupes dont l'un ayant pour objectif la Font-Sainte, était conduit par Eugène Estienne de Pelvoux, guide de 1^{re} classe du C. A. F. Ce récit n'est autre que la relation de l'ascension effectuée par ce groupe.

31 Bourillon Calixte de Fouillouze, guide breveté de 2^{me} classe du C. A. F.

32 Pons Isidore, maréchal ferrant à St-Paul-sur-Ubaye, chasseur de chamois réputé.

33 Coolidge était américain de naissance, mais en matière d'alpinisme (voir « The Alps in Nature and History ») il s'agrège aux Alpinistes Anglais.

34 « Nous fûmes récompensés de tous nos ennuis, de toutes nos fatigues par une vue d'une clarté merveilleuse et d'une étendue presque étonnante. Neuf

ans après, le souvenir de ce panorama me rend encore heureux. » W. A. B. Coolidge d'Oxford (A. C.) — in Les Alpes et les grandes Ascensions.

35 C'est par ce couloir que le 11 juillet 1926, l'auteur a fait la Première ascension de l'Aiguille par sa face Nord.

36 Maître d'hôtel à Larche.

37 Voir « La Montagne, N° 167, Décembre 1923.

38 Réminiscence de Guido Rey.

39 Le côté Italien de cette crête est partout à pic, les pierailles ne commencent qu'à une trentaine de mètres au moins des brèches les plus basses.

40 Le Club Alpin Français, en mémoire de Jean Coste, et pour perpétuer son souvenir, a donné son nom à cette aiguille. Voir « La Montagne » N° 198, janvier 1927

41 Brec de l'Anelin.

Jean Coste. Mes quatre premières années de montagne . Préface de Paul Helbronner

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65746420>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les

caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr